

**Ici-Même** [tous travaux d'art]

le Train Fantôme, 23 avenue de Vizille, 38000 Grenoble

04 80 38 39 88 | [contact@icimeme.org](mailto:contact@icimeme.org) | [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)

---

**revue**

**de presse**

2001 > 2014







## Corinne Pontier

*Artiste pluridisciplinaire, Corinne Pontier emmène « Ici-Même Grenoble », un collectif à géométrie variable fondé en 1993. Ancrées dans l'espace urbain, ses créations protéiformes et expérimentales proposent une exploration sensible de l'espace public.*

### ★ LE PATRIMOINE SONORE (EN QUELQUES MOTS)

« C'est un ensemble que l'on ne peut réduire à la somme des éléments qui le composent. Le patrimoine sonore est un espace sensoriel, fluide et flottant, où le bâti et le vivant interagissent dans le temps. Il interroge aussi : "Que ne faut-il pas oublier d'écouter ? »

### ★ SAISIR, CONSERVER, VALORISER, CRÉER

« Ici-Même [Gr.] construit des expériences vivantes *in situ* centrées sur le son du quotidien. Nous avons affiné au fil du temps une technique de guidage, et des outils de composition qui permettent au public convié de vivre de profondes immersions sonores à l'écoute du monde. Le dispositif "concert de sons de ville" invite le public à marcher les yeux fermés, en se laissant guider, pour se mettre à l'écoute de la ville ordinaire, avec son corps et ses oreilles. Prendre le son, sans appareil enregistreur, est le premier pas vers l'écoute. »

### ★ UN PAYSAGE (SONORE) CHOISI

« Lorsqu'un TGV est à l'arrêt, on peut s'approcher de l'avant de la motrice, et entendre un ensemble sonore fait de cliquetis de lamelles métalliques sur fond de soufflerie. Quand j'entre dans une gare, je peux toujours distinguer ce son dans l'ambiance générale. Je peux choisir de le tenir à distance ou bien me lancer dans un corps à corps plus physique...

Ce son m'émerveille, c'est ma petite madeleine ! »

### ★ (UNE DE) MES PLUS BELLES HISTOIRES DE SON

« Je me rappelle avoir guidé une femme très âgée pour un arpentage aveugle dans la gare de Budapest. Lorsqu'elle a ouvert les yeux au bout du quai, après un long silence, elle a demandé une cigarette alors qu'elle n'avait pas fumé depuis des dizaines d'années. La promenade sonore avait fait surgir de très anciens souvenirs : c'était surprenant et émouvant. »

 [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)



» LA NUIT, #CINEMA POUR L'OREILLE,  
MANIPULATIONS NOCTURNES ET FERRONNIÈRES, 2010  
Ici-Même

# La ville par les oreilles

FESTIVAL  
**Antigel**  
Genève

Dans le cadre du Festival Antigel, le collectif Ici-Même propose une promenade sonore le long d'une ligne de tram genevoise

Le bruit urbain agit comme un voile acoustique qu'il faut déchirer



Mobiliser son ouïe autrement pour redécouvrir la diversité des sons de la ville, une expérience insolite et enrichissante.

Par **Philippe Simon**

En 1974, la compositrice Hildgard Westerkamp livrait à la revue *Sound Heritage* un article qui allait faire date et dans lequel elle détaillait la nature et la fonction de ce qu'on appelle une «promenade sonore»: marcher (où que ce soit), écouter avec attention et apprendre à l'oreille à se déprendre de ses habitudes pour se réappropriar l'environnement. Cette démarche participative de reconquête de l'espace (généralement urbain) par le tympan a depuis fait école: le Festival Antigel en propose une nouvelle actualisation, par l'expérience que proposera le collectif grenoblois Ici-Même les 6, 7 et 8 février prochain.

Il s'agira pour les participants de suivre les concepteurs le long du tracé de la ligne 12, le tram qui relie Genève au poste frontière de Moillesulaz, pour réentendre ce qui fait la ville et ses environs. Collectif aux talents protéiformes, Ici-Même a déjà concocté des parcours du même type dans sa ville d'attache mais aussi, par exemple, à Marseille: habillez-vous chaudement, déambulez et tendez l'oreille, le savoir-faire devrait être au rendez-vous.

Le bruit de la ville, cette basse continue du quotidien, agit comme un voile acoustique. Il faut le déchirer, par l'attention, par le geste presque géométrique qui consiste à diriger l'ouïe, pour redécouvrir enfin la diversité de ses

sons, leurs combinaisons – qu'elles soient aléatoires (la pluie qui frappe) ou régies par une intention: c'est presque tout le reste, les pas, les voitures, les chocs des chantiers qui se réverbèrent. Alors, des bribes de mélodie, des embryons d'harmonie et, surtout, des rythmes se font sensibles. L'expérience est ludique, et on peut en maximiser les effets en se munissant d'un micro et d'écouteurs: là, le bras qui spatialise la perception du son d'une manière nouvelle à chacun de ses gestes a pour effet de créer un genre de grand 8 acoustique...

On l'a dit, la promenade sonore a une histoire, et des références – pour la Suisse, on se souvient du *Stadt hören* qu'Andres

Bosshard avait consacré aux rues de Zurich (NZZ Libro, 2009). Le paradigme du bruit sur lequel elle se développe la fait se rapprocher d'autres champs: écoutez la musique concrète, le *field recording*, ou les travaux de sonorisation comme ceux effectués par Kiyoharu Kuwayama (alias Lethe), qui s'emploie à faire résonner entrepôts abandonnés et usines désaffectées en jouant sur leurs structures mêmes. Mais le *soundwalk* possède une caractéristique inimitable: vous en êtes le héros discret.

**Festival Antigel**  
01.02.2014-16.02.2014.  
Divers lieux à Genève.  
[www.antigel.ch](http://www.antigel.ch)



© ICI-MÊME GB

## [Ici-Même Grenoble] "Partir chez nous"

**ENTRETIEN.** Pas besoin d'aller à l'autre bout du monde pour faire l'expérience du déplacement. L'exploration peut commencer en bas de chez soi. Corinne Pontier, du collectif grenoblois, en témoigne.

*Stradda:* En 2002, une dizaine de membres d'Ici-Même [Grenoble] sont partis en expédition dans leur propre ville. Comment cette idée a-t-elle émergé ?

**Corinne Pontier:** Cela correspond à une période charnière où le collectif a décidé de renoncer aux performances diffusées comme des spectacles. On s'interrogeait beaucoup sur le principe des tournées, à l'étranger mais pas seulement : on va jouer quelque part, mais on ne reste jamais longtemps ; on prétend voir d'autres pays, aller au devant d'autres gens, mais, en fait, on ne les rencontre jamais parce

qu'on ne fait que passer. On avait l'impression d'être à contre-rythme tout le temps. On entamait un repositionnement d'Ici-Même, y compris vis-à-vis de notre ville, car on s'entendait dire qu'on n'y était jamais. C'est un paradoxe permanent pour une compagnie : soit elle est reconnue parce que ses spectacles tournent, mais elle n'est plus dans sa ville, soit elle est présente sur son territoire, mais on lui reproche de ne pas rayonner. A ce moment-là, le Cargo-Maison de la culture de Grenoble [devenu la MC2, NDLR] entrait en chantier pour deux ans et sa directrice, Yolande Padilla, nous a

"La Ville, une nuit entière", à Marseille, en 2013.

“Nous avons intégré le temps du déplacement dans tous nos projets de création. Le temps de maturation du regard sur l’environnement et les gens est très lent. Il faut accepter de se fondre dans le paysage.”

proposé d’être associés à cette étape au travers d’un projet pour l’espace public. On s’est dit que cette carte blanche pouvait être l’occasion de revisiter Grenoble avec le regard de l’étranger. D’où l’idée de partir en voyage chez nous.

#### En quoi a consisté ce périple à domicile ?

C.P. : Nous avons remarqué que, pendant les tournées à l’étranger, les temps de jonction entre aéroports et centres-ville, les grandes traversées en bus, etc. étaient des moments de flottement assez peu pris en charge. Or, le voyage, et non le tourisme, c’est précisément cela : le temps du déplacement même. Nous avons opté pour un ralentissement de la cadence et pour un état exploratoire, émotionnel, corporel et psychologique dédié à ce déplacement. Et nous nous sommes inventé des protocoles d’expérience jalonnant nos trois semaines : il y avait celui qui tricotait une écharpe qui allait se développer pendant le temps du voyage, celui qui parlait à tous ceux qu’il croisait sans exception... Nous avons choisi de suivre le parcours de la plus longue ligne de bus de l’époque, une quasi ligne de droite de 13 kilomètres, qui traversait l’agglomération de Grenoble de part en part. Le jour venu, on a dit au revoir à nos proches et le groupe est parti, à pied, avec quatre enfants qu’on a embarqués avec nous. On avait passé des petites annonces disant « Accepteriez-vous d’héberger un inconnu chez vous un soir ? » pour se faire inviter à dormir chez des Grenoblois. On a ainsi fait énormément de rencontres.

#### Comment cette expérience a-t-elle marqué votre démarche artistique ?

C.P. : Plusieurs de nos protocoles fondamentaux sont nés pendant ce voyage. Aujourd’hui, partout où on va, on marche les yeux fermés, on marche la nuit... Vivre le temps du déplacement physique en groupe, c’est chercher sa place. A partir de cette

expérience, nous avons systématiquement intégré le temps du déplacement dans nos projets de création. Nous avons compris que la clé, c’est la durée. Le temps de maturation du regard sur l’environnement et les gens est très lent. Il faut donc accepter de disparaître, de se fondre dans le paysage. Cette invisibilité temporaire nourrit des temps plus visibles, de rencontres avec des personnes avec qui on vit l’expérience. On met aujourd’hui en partage nos outils de rencontre et d’expérience sensorielle avec d’autres, des artistes, des habitants à qui on propose de se déplacer chez eux, d’interroger les seuils et les frontières.

#### Le voyage n’est donc pas nécessairement lointain ni exotique ?

C.P. : Dans notre livre « *Les paysages étaient extraordinaires* »<sup>1</sup> (lire aussi l’encadré ci-dessous), il est écrit que « l’art (est) comme une tempête de neige ou l’introduction d’une distance, d’un inattendu dans le “ce qui se passe chaque jour” ». Les propositions auxquelles Ici-Même invite les habitants sont des expériences qui provoquent un moment de suspension, où on ne sait pas où les choses vont aller, mais pendant lesquelles le quotidien ne peut pas être tout à fait comme d’habitude et où l’on devient quelqu’un d’autre, pendant un temps. C’est ça, le voyage. ● PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE GONON

1. « *Les paysages étaient extraordinaires* », Ici-Même [Tous Travaux d’Art], Grenoble, 2004.

[www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)

#### Les chemins d’Ici-Même

2002-2003

“*Ici e(s)t ailleurs*”, à Grenoble et Port-Saint-Louis-du-Rhône, avec la traversée à pied de l’agglomération grenobloise du 15 avril au 5 mai 2002.

2005-2006

“*Un peu plus à l’Est*”, six mois de voyage par étapes en Europe centrale (Slovénie, République tchèque, Hongrie, etc.).

2009

“*Concerts de sons de ville*”, à Jérusalem-Est.

2010

“*Promenades sonores*”, à Casablanca et “*Concerts de sons de ville*”, à Istanbul.

2013

“*Opératour*”, Ici-Même associé au Théâtre du Merlan, à Marseille pour MP2013.

## Apprendre à être étranger

« *S’exercer à voyager, à être étranger, à perdre du temps* », peut-on lire dans l’introduction de l’ouvrage « *Les paysages étaient extraordinaires* », écrit et publié en 2004 par Ici-Même [Tous travaux d’art], comme une ultime étape du projet « *Ici e(s)t ailleurs* », développé de 2002 à 2003 à Grenoble et Port-Saint-Louis-du-Rhône. Onze ans après ce voyage initiatique, « *Opératour* », résidence polymorphe au Théâtre du Merlan dans le cadre de Marseille-Provence 2013, a encore creusé le sillon des exercices à voyager et être étranger. Traversées nocturnes, « *Concerts de sons de ville* » dans un tri postal ou un centre commercial, nuitées au théâtre dans une jungle de cabanes en bois construite dans la salle... De Jérusalem-Est à Copenhague en passant par le quartier où vous habitez, avec le collectif Ici-Même, le voyage est au bout de la rue et, surtout, en vous. ● A.G.

ET SI ON ALLAIT EN... RHÔNE-ALPES

CORINNE PONTIER ET SES PROMENADES ARTISTIQUES

L'ARTISTE

« Ici comme ailleurs vous êtes chez vous », déclare l'équipe fondée par Corinne Pontier.

La cinquantaine, taille moyenne, cheveux mi-longs, lunettes, Corinne Pontier est fondatrice d'Ici-Même [tous travaux d'art]. Avenante, mais discrète, elle ne s'expose qu'en parlant de LA ville, ses friches, ses plis, ses trous, ses carrefours où l'on se croise, se perd, se cherche... Comme les gares. Voilà peut-être pourquoi elle a baptisé son QG le Train fantôme. Un ancien squat à Grenoble, près du quartier Berriat et du marché de l'Estacade sous un pont de chemin de fer.

Ce jour, soleil de plomb. Elle raconte, dans la cour intérieure, à l'ombre d'une petite vigne et d'un grand acacia : « Nous sommes les ni ni ni : ni une compagnie, ni un collectif, ni des squatteurs, ni du théâtre de rue, ni... » Entre trois et trente membres, son groupe de danseurs, comédiens, sociologues, écrivains, se déploie dans les rues, occupe les marchés, les théâtres, les trottoirs. Excursions urbaines, randonnées nocturnes, promenades sonores, proposées aux Grenoblois, aux Marseillais, ou aux habitants de Budapest. Ici-Même nous emmène en voyage chez nous, et nous offre expériences sensorielles et virées à l'aveugle sous la conduite discrète d'un guide. Les yeux fermés, bruits, odeurs, relief, prennent une autre dimension. Il faut perdre le contrôle, faire confiance, pour voir autrement, redécouvrir son quotidien tout simplement, comme à Grenoble lorsque, en 2000, invité par le Théâtre 145, Ici-Même s'installe dans le quartier Saint-Bruno durant trois jours. Banquets et coins salon dans la rue, débats, performances... « Ici comme ailleurs vous êtes chez vous », décrit le collectif, qui propose alors aux habitants d'observer leur environnement sous un jour nouveau, de le réinvestir.

« L'idée d'Ici-Même est née sur le parvis du Centre Pompidou. J'avais 15 ans, se souvient Corinne Pontier. J'observais les poètes, les musiciens, les bonimenteurs. J'avais beaucoup plus de plaisir à regarder ces artistes de rue que des comédiens sur scène. » Au début des années 1980, elle quitte Paris pour Gre-

noble et ses montagnes au bout de chaque rue. Jean-Claude Gallotta marque alors la ville de son empreinte, mais, bien que passionnée de danse, la jeune femme ne rêve ni de suivre les pas du chorégraphe, ni de fonder une « compagnie Corinne Pontier ». Pour gagner sa vie, elle devient professeur d'éducation physique et sportive, et, à ses temps libres, propose bénévolement des cours d'improvisation dans la rue. De rencontres en rencontres, elle embarque des gens avec elle. Ici-Même, « vague objet de création artistique », voit le jour en 1993. Pour lui, elle quitte tout deux ans plus tard et se lance à corps perdu dans le territoire de la ville. Avec l'excitation de l'inconnu, d'avancer à tâtons, comme dans un train fantôme, mais bien réel. Elle veut alors expérimenter, partager. Pas diriger. Une philosophie du « faire ensemble, avancer ensemble », explique Nathalie Marteau, directrice du Théâtre Le Merlan, à Marseille, où Ici-Même a invité le public à dormir cette année. Partager un matelas, une nuit, pour une aventure intime et collective. Vingt ans après sa création, Ici-Même enchante toujours le quotidien, aussi bétonné soit-il ●  
| [www.promenades-sonores.com](http://www.promenades-sonores.com) ou [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)



## HÔTESSE DE L'ART

**Balades sonores, virées à l'aveugle... le collectif Ici-Même fait découvrir Grenoble à ses habitants, en leur ôtant leurs repères.** Par Cléo Weickert

**Merlan.** Dans le cadre de l'Opérateur d'Ici-Même, une projection-débat organisée par l'Addap 13 a eu lieu jeudi sur les planches de la Scène nationale.

# Un instant de bonheur

■ Dans le cadre de l'Opérateur organisé le collectif Ici-Même, l'Addap 13\* projetait jeudi soir, au Foundouk du Merlan, le film *Le Bonheur... terre promise*, réalisé par Laurent Hasse. La projection était accompagnée d'un débat organisé par les jeunes de l'Addap 13 et ouvert au public. L'atelier de programmation cinématographique, animé par un groupe d'adolescents de 13 à 22 ans résidant dans le Grand Saint-Barthélemy, propose des sélections de films autour de la programmation artistique du Merlan. Depuis septembre, les adolescents travaillent sur la thématique « ville et nature ». Un nouveau débat, proposé le 31 mai au cinéma du Merlan, portera sur le film *Seul au monde* de Robert Zemeckis.



Le Foundouk du Merlan. PHOTO LAURENT SACCOMAND

## Une projection décalée

Après une visite du Foundouk, un lieu entièrement réaménagé dans le théâtre du Merlan, chaque spectateur a pris place dans son lit afin de profiter de la projection et de partager les divers points de vue des adolescents. La scène est transformée en dortoir par le collectif Ici-Même. Un nouveau regard sur le cinéma participatif. « *Très surprenant comme concept !* », s'exclame un spectateur. La séance a débuté par la projection du court-métrage *Lettre à Freddy Buache* de Jean-Luc Godard et s'est poursuivie par la diffusion du film sélectionné par les adolescents. Par la suite, un débat actif a animé la salle. Le thème initial était donc « ville et nature », mais s'est finalement orienté vers la définition et la perception du bonheur. « *On a trouvé le bonheur à Marseille avec tous les membres de l'Addap 13* », ont conclu les jeunes du quartier du Grand Saint-Barthélemy.

## Le ciné-club de l'Addap 13

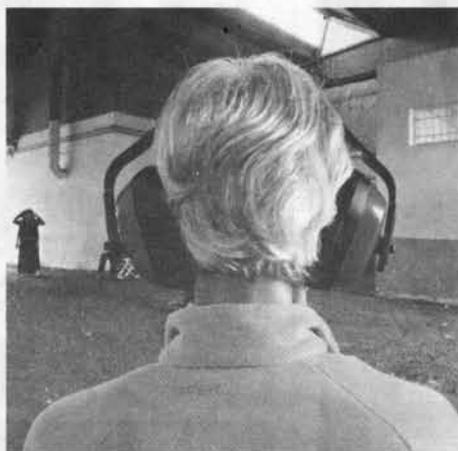
Depuis 2006, le théâtre du Merlan propose, avec l'Addap 13, des projections publiques au cinéma du Merlan (salle de 90 places), en rapport avec les thèmes des spectacles programmés pendant la saison. Céline Huez, une intervenante artistique du collectif chargée des activités cinématographiques, s'est détachée pour co-animer avec Anne-Marie Tagawa, responsable de l'association, l'atelier de programmation cinéma. Elle informe les jeunes de la programmation et du contenu des spectacles, afin de déterminer un thème. Les adolescents ont ensuite au minimum deux séances au cours desquelles ils établissent une liste de films. Tous les jeudis de 19h à 22h30, ils se réunissent dans la salle de cinéma pour les visionner. Chaque membre du groupe exprime son avis, ses critiques, ses réflexions sur la corrélation entre le film et le thème. Les « séquences thématiques » durent de trois à six mois, soit une étude de 10 à 15 films.

SARRA MEJERI

\*Association départementale pour le développement des actions de prévention.

# Marseille sur écoute

**BALADE** Concerts de sons de ville, installations, promenades audio: tours et détours dans la capitale européenne de la culture 2013 et ses environs.



De gauche à droite: Transect, une balade dans le cadre d'Opératour. Un concert de sons de ville au M.I.N. et Oiseau/Tonnerre, land art sonore. PHOTOS ICI-MÊME ET PHOTO GRAZIELLA ANTONINI

Par **MARIE LECHNER**  
Envoyée spéciale à Marseille

**P**ris en sandwich entre un centre commercial et un commissariat, traversé par une quatre-voies, le Théâtre du Merlan est situé au cœur des quartiers nord de Marseille, avec vue sur les tours HLM décaties de la cité de La Busserine. Pas vraiment un décor de carte postale, sauf à changer son regard. C'est l'enjeu du projet *Opératour*, déployé par le collectif grenoblois Ici-Même : un trip, à la fois voyage et rêve éveillé, de jour comme de nuit, dans la capitale européenne de la culture 2013, hors des sentiers balisés. Le Merlan, scène nationale, est transformé jusque fin mai en vaisseau d'exploration de la planète Marseille. Point de départ de randonnées, en intérieur ou extérieur, en pantoufles ou baskets, en bande ou en solo, on y dîne et dort dans les lits sur pilotis de la scénographie renversante, bercés par les échos de la ville.

Depuis plus de dix ans, Ici-Même a fait de l'exploration urbaine son œuvre et de la marche, un art, imaginant tout un tas de protocoles pour décaler son regard sur la ville. Comme suivre une ligne droite du point A au point B (quitte à faire le mur, s'il le faut) ou s'embarquer dans une longue traversée nocturne, muni d'une lampe-torche, escaladant les grilles, dévalant les talus et contournant les ronds-points jusqu'au matin – une dérive émaillée d'expériences mémorables (traversée de nuit d'un centre commercial désert) et de rencontres impromptues (avec une chaleureuse bande de gitans chantants).

De la même manière que l'engourdissement modifie la perception de l'espace urbain, Ici-Même propose depuis quelques années des flâneries à l'aveugle, où le visiteur, les yeux clos, se laisse guider à l'écoute d'un morceau choisi. Le «concert de sons de ville» se compose en direct selon les déplacements. Sans la vue, les autres sens s'éveillent, l'ouïe, mais aussi l'odorat ou le toucher. On devient attentif à l'endroit où on pose le pied, à la texture du sol, seul contact tangible avec l'environnement. Guidé en toute délicatesse par un accompagnateur dont on ne verra pas le visage, on évolue dans ce paysage acoustique sculpté par nos pas, saisissant bribes de conversation, bris de vaisselle, ronronnement des moteurs et couinements des grues, tentant de glaner des indices pour se représenter le lieu où l'on nous entraîne. Parfois, un casque antibruit vient se poser sur les oreilles et étouffer le son ambiant, pour faire entendre les rumeurs intérieures.

**PRISON.** Ici-Même propose à Marseille une collection de sept concerts dans des lieux de flux : la plateforme de tri du courrier, la gare Saint-Charles, le marché de gros. Ou dans des endroits privés, comme à La Joliette, quartier d'affaires situé sur le port en pleine rénovation. On pénètre dans ce qu'on imagine être des bureaux feutrés, où les gazouillis de femmes se mêlent au cliquetis des claviers. Un séjour de ski par-ci, une super promo par-là : la bande-son des clubs vacances s'égrène agréablement à nos oreilles et nos yeux s'ouvrent face à la mer, promesse de voyages vers l'autre rive. Non loin de là, au 4, quai d'Arenc, débute un autre genre de promenade sonore (1),

plus documentaire, réalisée par Samia Chabani et Xavier Thomas. *Marseille terre d'accueil ?* fait partie d'une collection de 40 balades de trente minutes à une heure, proposées par Radio Grenouille, podcasts à écouter in situ après les avoir téléchargés depuis le site dédié. Casque sur les oreilles, on plonge dans l'histoire de l'immigration, effacée progressivement par les réaménagements de la zone portuaire. L'ancien centre de rétention d'Arenc, prison clandestine de sinistre mémoire où étaient séquestrés les travailleurs étrangers avant d'être expulsés, sert de fil rouge à ce parcours qui rappelle leur importance dans l'activité portuaire. On longe le Silo à grains, reconverti en salle de spectacle. Les docks, leurs 365 mètres de long et leurs 52 portes, transformés en bureaux. La place de la Joliette, où se pressaient jadis les journalistes, est déserte. On chemine le long de la façade maritime en chantier, entre monuments, hangars et bâtiments high-tech, jusqu'aux emblèmes de Marseille-Provence 2013, le Mucem et la Villa Méditerranée. «*Les vieux hangars de marchandise ont laissé place aux nouveaux temples de la civilisation méditerranéenne. Il y a toujours des gens qui viennent d'ailleurs, même si les touristes ont remplacé les migrants*», disent les auteurs qui soulignent la complexité des relations entre les deux rives.

**FRISSON.** Réalisés par des artistes, des documentaristes, ou des habitants des quartiers, les 40 itinéraires sont autant de récits et travelling sonores accompagnant cette découverte à pied du territoire et permettant de se glisser dans les interstices de la ville. Faire le tour de l'enceinte des Baumettes guidé par les voix des prisonniers de l'autre côté du mur, prendre en filature un inconnu sur le cours Belsunce transformé en décor de cinéma, ou visiter un mystérieux sémaphore abandonné. «*Ce territoire*

*n'est pas aisé à arpenter, on reste souvent sur des petits bouts d'hypercentre. L'idée des promenades sonores, c'est de le parcourir autrement, de donner des clés d'entrée, d'explorer des*

*endroits méconnus, de découvrir de grands paysages ou de révéler une ville invisible*», explique Julie De Muer, à l'initiative du projet produit par la radio associative de la Friche de la Belle de Mai, experte en détournement d'ondes. «*Ça permet de mieux comprendre une ville qui en a grand besoin*», dit celle qui «*marche Marseille depuis des années*» et a participé à l'élaboration du GR 2013, conçu avec d'autres «artistes-marcheurs».

Parmi eux, l'auteure Célia Houdart et le musicien Sébastien Roux rêvaient de «*sortir de la ville pour faire un parcours sonore dans la montagne*». Ils ont choisi la montagne Sainte-Victoire, au nord d'Aix-en-Provence, comme écrin de leur land art sonore *Oiseaux/Tonnerre* (2), intégré au GR 2013. Bande-son inquiétante et minérale d'un film imaginaire où sont conviés les éléments et des êtres surnaturels, cette fiction à frisson s'écoute en deux temps, sur la montagne venteuse avec écouteurs, à l'abri d'une grotte, ou perché dans l'ancienne marbrerie, puis dans les vestiaires glacés et déserts du Puits Morandat, ancienne mine de charbon de Gardanne, formant comme deux chapitres reliés par les grincements du sous-sol et des hirondelles... ◆

(1) [www.promenades-sonores.com](http://www.promenades-sonores.com)

(2) [www.gmem.org](http://www.gmem.org)

**OPÉRATOUR** au Théâtre du Merlan, avenue Raimu, Marseille (13). Jusqu'au 25 mai. Rens. : 04 91 11 19 30 ou [www.merlan.org](http://www.merlan.org)

# Tous les chemins mènent au point B



\ En ville comme à la campagne, les participants doivent garder les 24 mètres de tuyau sur l'épaule. Ph.P.P.

Pour démarrer la série de marches urbaines Opérateur, Ici-Même, le collectif grenoblois en résidence au Merlan, propose des "traversées d'extrémités". En théorie, ça a l'air plutôt simple : partir d'un point A pour rejoindre un point B. En pratique, ça se complique. Immersion.

"Balade urbaine". Impossible d'en savoir davantage. Seules informations : « Vendredi, 17 h précises, au rayon électricité-plomberie (allée 144) du Leroy Merlin La Valentine (11<sup>e</sup>). » Prendre son sac de couchage, ça dure 24 heures. Une fois sur place, certains participants s'affairent déjà devant la gondole des canalisations. Antoine, un membre du collectif Ici-Même, accueille : « Vous venez pour les cours de bricolage ? » Non, décidément ça ne peut pas être vrai. « Allez, venez, choisissez un tuyau comme les autres », dit-il en rigolant devant les mines déconfites. Quelques minutes plus tard, on se retrouve devant le centre commercial avec 24 mètres de tuyaux et 14 "culottes"<sup>1</sup> mis bout à bout sur les épaules. « Il va falloir garder les tubes tout le long, c'est ce qui vous connecte. Si vous parlez dans les

embouts, tout le monde vous entend avec la résonance », explique Corine Pontier, la directrice du collectif Ici-Même. Elle distribue des "topos", un carnet de route où sont dessinées les cartes des lieux que nous devons traverser. « Le but, c'est de marcher le plus possible en ligne droite. Pour ça il va falloir, non pas contourner, mais braver quelques obstacles... », rajoute-t-elle mystérieusement.

Maladroitement, on lève les voiles. C'est vraiment pas pratique ce tuyau, ça se décroche, c'est rigide. Les quelques virages obligés sont très hésitants. « Mais pas question de se détacher ! », ordonne Christophe, étudiant en architecture à Luminy, en véritable tyran de la connexion. Petit apéro sur un rond-point une heure plus tard entre le passage des

voitures, les enseignes clignotantes des magasins et les lignes à haute tension. Pourtant, la quinzaine de personnes sirote un verre de vin en toute sérénité. « Il y a des Grenoblois, une Italienne, des étudiants, des habitués du Merlan... En puis, il y a des infiltrés d'Ici-Même parmi nous », glisse à l'oreille Audrey, une organisatrice. La nuit tombe. Ce n'est pas tout, mais nous ne savons toujours pas où nous dormons ce soir. Après s'être concerté quant au chemin à prendre, on se retrouve à la terrasse d'une boîte de be-bop pour un repas sandwich-salade de quinoa au son des coassements de grenouilles.

### Le rapport au temps se transforme

Après quelques pas de danse, Charlotte propose de passer dans le trou d'un grillage. Mauvaise idée et demi-tour. La ligne droite a ses limites. Au milieu de ronces et de cactus, il est temps d'appeler le joker de l'orientation : PC Rosny. C'est le nom qu'ont choisi les artistes pour désigner la vigie, basée au Merlan. Une fois dans la bonne direction, nous déambulons dans un chemin « noir et

touffu » jusqu'au couvent de la Serviane vers une heure du matin. En haut de cette colline, des tentes sont dispersées sur le chemin de croix. Vu la fatigue, ça semble aussi bien qu'un quatre étoiles. Puis, on a la vue sur la Bonne-Mère.

### Passer dans le trou d'un grillage. Mauvaise idée, demi tour

La journée du lendemain est tout aussi riche en rebondissements. Les joueurs de l'OM qui rentrent aux vestiaires de la Commanderie, le passage délicat de la campagne à la ville, faire circuler les voitures sous le tuyau, traverser le lycée Diderot... Tout se bouscule dans la tête. Le soir, Elsa d'Ici-Même aura une remarque très juste : « Vous vous souvenez, ce matin, quand on faisait du jogging sur le GR2013 avec le tuyau ? J'ai l'impression que c'était il y a une semaine ! » Le rapport au temps s'est transformé. C'est à ce moment que se justifie le caractère artistique de la balade. Finalement, qu'est-ce qui différencie

Opérateur d'une rando en montagne ou d'une sortie entre amis, outre le tuyau sur les épaules ? Les réactions des passants curieux ont fusé tout au long de la marche : « Vous êtes le tube de l'été ? », « Y'a pas de pétrole par ici ! » Pour eux, la démarche était incompréhensible. Pour les participants, même s'il était difficile de l'expliquer, c'était clair. Les morceaux de PVC formaient une petite bulle qui nous protégeait du monde extérieur tout en nous en rapprochant. La "marche comme forme plastique ou situation à saisir et transformer" peut-on lire sur le "topo". C'est à la fin qu'on comprend. Ici-Même a voulu changer notre regard sur l'espace urbain et péri-urbain le temps d'une journée. Mieux vaut le vivre pour le croire.

Pauline Pidoux

1. Terme technique, appris grâce à un vendeur de Leroy Merlin, désignant les embouts à 3 ou 4 branches.

↳ Ce n'est pas pour rien que cette traversée s'appelle "Hard Discount" : c'est celle où les obstacles sont les plus difficiles.



# À l'aveugle au pays des lettres



Des artistes proposent une "balade sonore" yeux fermés dans la plate-forme industrielle du courrier

On vous a dit "rendez-vous à l'entrée de la plate-forme industrielle du courrier, boulevard d'Athènes aux Estroublans, à 19 h pour une balade à l'aveugle". Vous n'en savez guère plus et vous êtes à la fois curieux et dubitatif. Un peu inquiet peut-être; les yeux clos et la confiance aveugle ce n'est pas votre genre, même pour le meilleur des motifs, à savoir "une occasion unique de faire entrer la culture dans un environnement industriel et de valoriser autrement l'activité du traitement du courrier", comme l'explique Dominique Bellec, directeur de la plate-forme.

À l'heure dite, huit candidats au "voyage sonore retraçant le parcours d'une lettre" sont présents. Jeunes pour la plupart. Silencieux, peut-être un peu tendus à l'idée de la plongée en cécité qui les attend. Leurs guides, eux, sont souriants, affables, discrets. Ce sont des artistes de la compagnie grenobloise Ici-Même, qui depuis trois ans, travaille en partenariat avec

**Soudain autour de vous tout remue, claque, gronde, cliquète, siffle, sonne.**

le théâtre du Merlan pour proposer "des concerts de sons en ville" qui entraînent les amateurs dans le tohu-bohu marseillais des gares, des ports, des hypermarchés.

Consignes de sécurité obligent, les guides vous font chausser des coques qui protègent les pieds de toute chute malencontreuse d'objets lourds. Ils vous annoncent que le voyage sonore durera 50 minutes et vous conduisent dehors, sur le parking de la plate-forme. À leur invitation, vous fermez les yeux.

## Huile chaude et parfum

Un bras se glisse sous le vôtre, des doigts se posent sous votre paume, vous voici parti. Dix pas, un premier arrêt. Le grondement d'un train, les vrombissements d'un puis deux décolages, vous êtes à l'extrémité du parking qui domine la voie de chemin de fer et au loin l'aéroport. Au milieu des voitures - claquements de portières, clic de clés dans le neiman, démarrage - qui quittent le parking, votre guide vous conduit vers un bâtiment. Vos pieds foulent une moquette caoutchouteuse, votre odorat flaire de l'huile chaude, une trace de parfum. Soudain autour de vous tout remue, claque, gronde, cliquète, siffle, sonne.

Vous avez beau être attentifs à cette profusion de sons, la cécité par instants vous perturbe jusqu'au malaise. Troubles de l'équilibre, légère sensation de claustrophobie, pulsations du sang dans l'oreille. Et vous vous étonnez de faire autant confiance à cette inconnue qui vous guide silencieusement dans ce dédale plein de détours.

Pour le grand public, les balades sonores à la plate-forme industrielle du courrier - deux par lundi - ont débuté



Tous les lundis à 19 et 21h aux Estroublans, les artistes d'Ici Même proposent une aventure sensorielle insolite. /PHOTO D.R.

le 22 avril, mais le 15 une avant-première était réservée au personnel de la PIC.

## Ils n'y prêtent plus guère attention

C'est donc la cinquième fois que les agents voient passer les faux aveugles entre leurs machines. Ils n'y prêtent plus attention, continuent à parler de ces colis refusés, d'un quatrième petit-fils qui pose problème, de changements d'horaires. "La première fois, vous confiera plus tard une artiste guide, les conversations s'éteignaient à notre approche. Aujourd'hui, les discussions, même intimes, se poursuivent

comme si de rien n'était". Brusquement, dans un vacarme où vous identifiez le son caractéristique d'un chariot élévateur, et au loin, le moteur d'un camion, votre guide vous abandonne. Une bonne minute. En panique, votre cerveau reptilien vous conseille d'ouvrir les yeux et de mettre fin à cette plaisanterie. Mais vous tenez bon. Vous continuez l'aventure.

## C'était la dernière

Vous longez un tapis roulant qui doit transporter des caisses de lettres ou des colis. Stop. La guide a posé votre main sur une rampe. D'un tapotis sur la jambe, celui que l'on fait à un

cheval dont on veut curer les sabots, elle vous fait deviner qu'il faut lever les pieds. Un escalier ! Vous vous hissez, une marche après l'autre, plutôt fier de réussir l'épreuve.

C'était la dernière. "Ouvrez les yeux" murmure votre guide. Lorsque vos yeux se dessillent, vous découvrez l'immense salle de tri du courrier que sillonnent encore d'autres faux aveugles et leurs guides. Vous repérez les machines qui faisaient tap-tap et celles qui faisaient plutôt flop-flop. Le sens de la vue reprend le dessus sur celui de l'audition. La balade sonore est terminée.

Colette AUGER

## LES TÉMOIGNAGES

### "Une expérience de l'ordre de l'intime"

À la sortie de la plate-forme industrielle du courrier, s'ils ont recouvré la vue, les huit visiteurs à l'aveugle semblent avoir perdu la parole. Impossible de leur faire décrire "l'expérience sensorielle" qu'ils viennent de vivre. Tout juste une jeune femme consent-elle à dire qu'il s'agit-là "d'une expérience de l'ordre de l'intime" et que si elle en parle "ce sera beaucoup plus tard". Les autres participants, à l'exception de la chargée de communication de La Poste dont c'est le métier de parler, resteront muets. Du côté des guides on n'est pas surpris. "C'est tout l'un ou tout l'autre, constate l'une d'elles, soit les gens sont volubiles, comme s'ils avaient besoin de vite s'épancher, soit ils se taisent. Nous sommes très conscients de l'impact de ces marches à l'aveugle, c'est pourquoi nous ne prenons que des petits groupes, de huit à dix personnes".

Pour une artiste d'Ici-Même, l'expérience "Concerts de sons", qui entre dans le cadre de MP 2013, est intrinsèquement liée à l'idée que ces Grenoblois se font de Marseille et que la plaquette de présentation des balades sonores résume en termes poétiques : "Marseille, ville flux, flux gazeux, flux tendus, flux financiers, de

passagers, de marchandises, signaux, visages et voix. La ville entre et sort, les flux passent par des échangeurs, être dedans et avec, aux heures de pointe, emboîter le pas, frayer au coeur du flux, circuler et naviguer dans un grand ensemble, Marseille de nuit comme de jour, prendre la mer comme la ville". La plate-forme industrielle du courrier s'intègre à cette suite de métaphores avec "ses lettres qui viennent de partout, se concentrent ici avant de s'éclater dans toutes les directions".

Même si les personnels de la PIC ont profité - en amont de l'ouverture au grand public - d'une balade sonore réservée aux agents, et même s'ils ont été informés de l'expérience par leur hiérarchie, on sent comme une sidération chez cet employé rencontré au détour d'une trieuse petit format après le passage d'une série de couples aveugle-guide. "Je sais que ce sont des intermittents du spectacle qui font ça, mais honnêtement je ne comprends pas ce que les gens viennent chercher là. C'est peut-être une façon de découvrir le monde du travail ? En tout cas ça fait plaisir qu'on s'intéresse à ce qu'on fait." C.A.



C'est la cinquième fois que le personnel voit ces faux aveugles traverser la vaste salle de tri. /PHOTO

**Opérateur.** L'association « Peuple & Culture » sollicite Le Merlan à travailler sur un projet culturel, qui implique les jeunes du quartier du Grand Saint-Barthélémy, dans le 14e arrondissement.

# Une mixité culturelle

■ Peuple & Culture Marseille, en partenariat avec le centre social l'Agora, l'Addap13, le collectif Ici-Même et le théâtre du Merlan, a proposé un stage, « Circulons, y'a de quoi voir ! », du 22 au 26 avril aux jeunes marseillais, afin de découvrir leur ville et leur département. La démarche concerne treize adolescents répondant aux critères du VVV (Ville Vie Vacances), recrutés par l'Addap13 et le centre social l'Agora, auxquels s'ajoutent deux jeunes provenant d'autres territoires de la ville, aux caractéristiques sociales et culturelles différentes. Une action qui vise à instaurer une mixité propre au dialogue et à l'ouverture, et faire émerger les visions de ces minots, âgés de 13 à 16 ans, sur leur capitale culturelle et plus largement sur la culture.

## Un programme bien chargé

L'intervention se déroule sur cinq jours de vacances scolaires sous forme de stage sans hébergement. Le séminaire aboutit sur une présentation publique de chroniques son/photo/vidéo réalisées par le groupe autour de leurs découvertes et réflexions. La présentation finale a lieu aujourd'hui, à 14h30, au « Foundouk » du Merlan. Un lieu spécialement réaménagé au sein du théâtre, dans le cadre de l'« Opérateur ».

L'union propose une série de visites et de découvertes qui tendent



Réalisation d'un film sur la ville, perçue par les jeunes du Grand Saint-Barthélémy. PHOTO ROBERT TERZIAN

documentation spécialisée, proposée dans l'Hypermédia de Foundouk.

## Des moments riches en émotions

Lundi soir, une partie du groupe a participé à un « Concert de sons de ville », qui s'intitule « Long courrier », présenté par le collectif Ici-Même. Une expérience unique qui consiste en une promenade aux yeux clos dans un lieu bien déterminé de la ville, un ralentissement extrême dans l'ordinaire sonore traversé chaque jour. « C'était magique ! J'avais l'impression de marcher dans le vide », explique Mohamed, 15 ans.

Le jeune lycéen, ainsi que tous ses camarades, ont participé à l'exposition du « Champ harmonique » aux Goudes. Des instruments de musique qui s'envoient et offrent aux promeneurs, un spectacle visuel et sonore original. « J'aurais jamais pensé qu'un vent aussi fort pouvait composer de la musique », ajoute le jeune homme, s'émerveillant des surprises que lui offrent la nature et la culture. Ces petits curieux ont également pu découvrir la ville d'Aix-en-Provence et son festival de la BD. L'aventure a pris fin, hier, au « Foundouk ». Une nuit riche en émotions et des moments de joie, qui leur ont permis de finaliser ensemble leur projet.

SARRA MEJRI

et des professionnels concernés. Ces rencontres prennent diverses formes (visite de lieu, interview, échange informel, mises en scènes, jeux collaboratifs,...) et sont toujours une matière pour la captation d'images et de sons. Au début du stage, une initiation aux supports médias a été envisagée dans un but créatif, et non informatif. Un apprentissage qui permet à ces adolescents de mettre en forme le fruit de leurs investigations sur un support visuel, qui sera diffusé au grand public dès cet après-midi. La res-titution de leur voyage interne s'accompagne également d'une

à sensibiliser ces jeunes de quartier à la culture par la connaissance et la conquête de l'offre culturelle locale. Mais aussi, de créer des conditions de décroisement social en installant une mixité dans le groupe. Chaque découverte d'un objet est l'occasion d'une rencontre avec des artistes



**Opératour.** Plus qu'une aventure d'un soir, une expérience nocturne.

# La ville sous un autre angle

■ Dans le cadre de l'«Opératour», les artistes du collectif d'Ici-Même proposent à la fois une excursion et une exploration nocturne de la ville de la Marseille. Le but de cette randonnée est de permettre aux participants de découvrir Marseille sous un autre angle. Cette marche de nuit s'intitule «La ville une nuit entière» et comme son nom l'indique, elle se déroule le temps d'une soirée. Elle débute à 19h et prend fin le lendemain matin. Dès la ligne de départ située au Théâtre du Merlan, une quarantaine de personnes est au rendez-vous. Petits et grands, jeunes et plus âgés, débordent de motivation. Les sourires sont de sortie au sein du groupe. Chacun a son paquetage à portée de main et espère lier action et émotion. A travers cet événement, Certains sont venus chercher «quelque chose d'intense» ou découvrir de «nouvelles sensations» tandis que d'autres s'attendent à «quelque chose d'atypique». Mais pas question de partir sans prendre des forces. Au menu : du pain, des jus de fruits mais surtout de la soupe pour permettre aux explorateurs marseillais de tenir sur le terrain. Ce vendredi 19 avril correspond à la première des quatre marches de nuit. Avant de se lancer définitivement dans l'aventure, les voyageurs noctambules sont divisés en deux groupes de deux couleurs différentes. Chaque participant reçoit alors un «topo-guide» propre à son groupe afin de pouvoir se repérer en cas de besoin. Deux groupes, deux parcours distincts mais une arrivée commune prévue le lendemain matin aux alentours de 7h au

M.I.N. (Marché d'Intérêt National) des Arnavaux. Un des clans se dirige à la Halte ferroviaire Picon-Busserine pour prendre le train, tandis que les membres de l'autre équipe font du stop pour rallier la gare de Saint-Marthe. Durant cette balade nocturne, les marcheurs traverseront les espaces verts et la jungle urbaine. Ils arpenteront les terrains vagues et escaladeront les murs, les grillages et les clôtures qui se dresseront sur leur chemin. La traversée de nuit ne demande pas une condition physique hors du commun mais pour ceux qui souhaitent rentrer dormir au «Foundouk», le camp de retranschement des aventuriers, une plateforme d'appel est mise en place. Le «PC Rosny» met une navette à

disposition des randonneurs pour leur permettre de revenir se reposer au camp et peut également leur porter assistance au cas où ils se perdent. Outre l'aspect visuel, l'exploration nocturne crée une véritable cohésion de groupe entre les participants et transforme leurs perceptions et leurs sensations. Elle les incite à lâcher prise. Les marcheurs peuvent faire ce qu'on appelle un «vernissage de point de vue» s'ils le souhaitent. Ils peuvent ainsi prendre le temps d'admirer le paysage quitte à s'arrêter en plein parcours. Après avoir découvert Marseille de nuit, les aventuriers se reposeront au «Foundouk» jusqu'à midi et profiteront d'un brunch tous ensemble.

MATHIEU MASSAIN

## Ici-Même, une promenade intérieure

■ Le collectif Ici-Même propose une randonnée d'intérieur, le « Foundouk », jusqu'au 24 mai, de 18h au lendemain midi, les nuits du jeudi au dimanche inclus. L'excursion se déroule au Théâtre du Petit Merlan, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. Un lieu entièrement revisité dans le cadre de l'« Opératour », co-produit par Marseille Provence 2013. Le « Foundouk » fait référence aux bâtiments qui accueillait les marchands et les pèlerins le long des routes dans les villes arabes. Dans ce même esprit, le groupe artistique transforme l'établissement théâtral en un lieu de vie. L'architecture de ce théâtre marseillais correspond à la structure d'un navire, d'un « vaisseau ». Une musique ambiante basée sur une thématique marine a

pour but d'apaiser les participants et contribue à éveiller leurs sens. Le studio de répétition a été réaménagé en Hypermédiathèque sur le thème de « la ville flux ». Plusieurs romans, essais, magazines, bandes dessinées, films, supports audio, images, sites internet sont proposés aux lecteurs. Sous la scène du théâtre, se trouve un lac intérieur autour duquel règne une ambiance nocturne. Le Foundouk révèle un dortoir au cœur de la salle de spectacle, imaginé par le scénographe Cyrille André. Le hall de l'accueil a été réadapté en réfectoire afin de ravitailler les aventuriers. Rencontres, débats, projections de films, pièces sonores sont proposés aux dormeurs.

SARRA MEJERI

performance

## Opératour

Pour l'année-capitale, le Théâtre du Merlan a conçu non pas une série de spectacles, mais une suite de « trips ». « Même si, par le passé, nous avons effectué des vagabondages hors de nos murs, détaille Jean-Marc Diebold, directeur adjoint de la Scène Nationale, on voulait inventer autre chose, d'où le « trip », qui est un voyage, mais qui évoque aussi la notion de se faire plaisir ». Après une entrée en matière dédiée au cirque et à la magie, le théâtre nous confie aux bons soins du collectif Ici-Même pendant un mois et demi. Par plusieurs procédés constituant leur « Opératour », ces artistes-performeurs revitalisent physiquement notre appréhension du monde tout en interrogeant les flux et les fonctionnalités de l'espace urbain. Pour cela, la compagnie grenobloise propose aux publics de les suivre à travers les nœuds gordiens de Marseille pour des « concerts de sons de villes » (on vous guide les yeux fermés dans des lieux inconnus), des explorations, un campement au sein du théâtre... Aux frontières de l'art, leur perfor-



mance remet la sensation au cœur du propos artistique pour une sorte de « sculpture de soi », qui tient autant de la méditation zen que du land art. « Ici-Même questionne le rapport intime de chacun à l'art en sollicitant tous nos sens, reprend Jean-Marc Diebold. Aujourd'hui, on ne prend plus le temps de se relier à nos sensations : Ici-Même questionne le temps et notre disponibilité à s'ouvrir à nos perceptions ».\_

Une approche sensible de la ville orchestrée par le collectif de performeurs Ici-Même.

Photo Gael-Guyon

À partir du Théâtre du Merlan et au Merlan, avenue Raimu, Marseille 15<sup>e</sup>. Jusqu'au 25 mai.  
Tarifs : de 5 à 30 €. Tél. : 04 91 11 19 20. [www.merlan.org](http://www.merlan.org)

# Ici-Même lance ses "travaux d'art" au théâtre du Merlan

Le collectif propose d'explorer la ville durant six semaines de rendez-vous

**E**st-ce un nouveau concept de télé réalité? Une épreuve de scoutisme? Un bizutage d'école de commerce? Rien de tout cela. Samedi à 18h30, cinq groupes de marcheurs partis le matin ou la veille pour les plus courageux, ont convergé au théâtre du Merlan (15<sup>e</sup>) en transportant des tuyaux de chantier. Ces "Traversées d'extrémité" inaugurent six semaines de rendez-vous les plus loufoques, qui visent à "se réapproprier sa ville, à poser un regard poétique sur des paysages familiers". Baptisée Opératour, la manifestation a été imaginée par le collectif Ici-Même.

## La campagne à la ville

"On ne passe pas inaperçu avec un tuyau! Les gens nous interpellent, cela crée le contact", témoigne Flavie, 18 ans, en sirotant une bière bien méritée à l'arrivée. "L'idée était de marcher tout droit. Cela oblige parfois à faire le mur, à négocier le passage, à aller là où on n'aurait jamais passé". Son groupe "Si près si loin" est parti de la Croix-Rouge au Vallon Vert (14<sup>e</sup>) ce matin. "Nous avons alterné cités et verdure toute la journée, poursuit-elle. Le but était de nous faire découvrir la campagne à la ville". Deux autres groupes, plus enourants, sont partis la veille de la Valentine et de Mazargues, et ont bivouaqué au parc Chaot et dans la pinède du couvent de la Commanderie.

Après l'apéro, les groupes sont embarqués à bord du Foundouk", nouveau nom donné au théâtre, qui devient durant six semaines la base arrière des artistes et des visiteurs, ouvert 24 h sur 24 h. Foundouk signifie caravansé-



Un bizutage d'école de commerce? une nouvelle émission de télé réalité? Non, les traversées de ville d'Ici-Même. / PHOTO PATRICK NOSETTO

rail en arabe", explique Vincent d'Ici-Même. C'est un lieu de vie et un lieu de travail, où nous collectons les récits d'expérience."

Avec trois bouts de ficelles et beaucoup d'ingéniosité et d'imagination, Ici-Même vous fait voyager sur place. Les différents espaces du théâtre ont été détournés: le bar transformé en spot panoramique et auditif avec vue la route, le plateau en dortoir, les coulisses en salle de machine d'un paquebot qui met cap sur la Corse. Chaque recoin du théâtre est exploré. On a même découvert le "Lac" du Merlan.

Marie-Eve BARBIER

www.merlan.org. 04 9111 19 30

## PROCHAINS RENDEZ-VOUS

Vous croyez connaître Marseille? Ici-Même relève le défi de vous la faire découvrir autrement avec les "concerts de sons de ville", promenade les yeux clos, guidé par un(e) inconnu(e):

- Long courrier (3 h), les lundis 15, 22 et 29 avril, 6 et 13 mai. Rendez-vous à 18 h 30 et 20 h 30 au bar tabac, 50 bd Voltaire (1<sup>er</sup>)
- Habitat modéré (1 h 20), les mardis 16, 23 et 30 avril et les 7, 14 et 21 mai. Rendez-vous à 13 h 30 et 15 h 30, 111, bd National (3<sup>e</sup>)
- Voyageurs (2 h), les mercredis 17 et 24 avril et les 1<sup>er</sup>, 8, 15 et 22 mai. Rendez-vous à midi et à

- 14 h place Bernard Dubois (1<sup>er</sup>)
- Congés payés (1 h 30), les jeudis 18 et 25 avril et 2, 16 et 23 mai. Rendez-vous à 8 h 30 et 10 h 30 en face du collège J-C Izzo (2<sup>e</sup>).
- Transpalettes (2 h), les samedis 20 et 27 avril et 4, 11 et 18 mai. Rendez-vous à 7 h au métro Bougainville (15<sup>e</sup>)
- Las Vegas (2 h), les samedi 20 et 27 avril et 4, 11, 18 et 25 mai. Rendez-vous à 11 h à la station de lavage du Carrefour le Merlan (14<sup>e</sup>)
- La Marmara (3 h), les dimanches 21 et 28 avril et 5, 12, 19 mai. Rendez-vous à 13 h au métro Réformés (1<sup>er</sup>)

**Operateur.** Le lancement de l'initiative du théâtre du Merlan a eu lieu. Les randonnées urbaines parties hier durent jusqu'à ce soir.

# Le trip c'est tout droit !

Traverser Marseille par tous les bouts pour découvrir la ville autrement. Voilà l'ambition de l'Operateur, le dernier trip du Théâtre du Merlan qui s'étale sur six semaines (lire notre édition de jeudi) et dont le coup d'envoi a eu lieu hier en fin d'après-midi.

Concrètement, deux départs ont été donnés hier sur les coups de 17h. Le premier... d'un magasin de bricolage de la Valentine (allée 144 J) pour l'opération « Hard-discount » et le second de Mazargues avec « Blanchette ».

*La Marseillaise* a suivi la vingtaine de marcheurs au départ de l'enseigne de la Valentine qui n'avait pas été choisie au hasard... pour joindre l'utile à l'agréable. En effet, les participants ont scruté, comparé, choisi, et finalement passé en caisse plusieurs tuyaux destinés à leur tracer le chemin jusqu'au Merlan. Sans trop savoir à l'avance par où passer, mais en étant certains d'y arriver.



Un des top départs a été donné... du cœur d'une enseigne de bricolage de la Valentine. PHOTO STEPHANE CLAD

Comme le voulait le concept, il s'agissait en effet de rejoindre un point A à un point B en suivant... une ligne droite, quels que soient les obstacles qui se dressaient devant les marcheurs. La traversée a duré toute la nuit, non sans un bivouac installé en pleine ville avant la suite de la marche prévue aujourd'hui.

Au-delà de ces deux itinéraires, trois autres départs auront lieu aujourd'hui depuis l'antenne de la Croix-Rouge de Vallon vert et de Grand littoral (à 10h) ainsi que de la place Sébastopol (à 13h).

Les cinq marches convergeront au Merlan aujourd'hui entre 18h et 20h. Juste le temps de se remettre avant de se lancer dans une soirée artistique au centre urbain du Merlan et dans une nuit au Foundouk.

**SÉBASTIEN MADAU**

Pour tout renseignement et inscription ultérieure :  
Tél: 04 91 11 19 20 et sur le site [www.merlan.org](http://www.merlan.org).

**Exploration.** Dès demain, promenades décalées en extérieur ou en intérieur, de jour comme de nuit, sont au menu de l'Opérateur imaginé par le collectif Ici-Même. Et vous pourrez même dormir sur scène.

# Le Merlan en trip urbain

■ Avides de propositions originales ? Du temps libre ? Le Merlan a pensé à vous pour cette année Capitale européenne de la culture. Ainsi, après des temps forts consacrés au cirque puis à la magie, voilà que la Scène nationale met à l'honneur le collectif Ici-Même, spécialisé dans les propositions artistiques inscrites dans le milieu urbain. La suite d'une collaboration datant de plusieurs années et d'une résidence de plusieurs mois.

Attention. Contrairement à ce que ce que pourrait suggérer le titre *Opérateur* (au passage, coproduit par Marseille-Provence 2013), il sera a priori inutile (sauf surprises, et elles seront nombreuses à en croire les organisateurs) de chercher des sopranos, cantatrices et autres ténors sur la scène. La multitude de rendez-vous, s'étalant du 12 avril au 25 mai, faisant davantage la part belle aux « trips » (voyages), pour reprendre le terme fétiche du Merlan... De ce fait *Opérateur* fait davantage référence au terme d'opérateur.

L'ouverture sera marquée par des *Traversées d'extrémités*. Le principe est des plus simples : le « spectateur » choisit l'un des cinq points de départ – des magasins de bricolage – puis les groupes formés rallient, chacun de leur côté, un même point d'arrivée. Seule contrainte – mais de taille – de cette marche, dont la durée durera a minima cinq heures : n'avancer qu'en ligne droite. Ce qui oblige forcément à se heurter à différents obstacles et à rencontrer plusieurs ter-



Lors des « Traversées d'extrémités », on n'avance qu'en ligne droite... PHOTO DR

rains, que ce soit (au choix) de jour ou de nuit.

## Cartographie marseillaise

En fil rouge, c'est l'expérience sensorielle *Concert de sons de ville*, qui accompagnera chaque jour les mélomanes curieux. En partant

du principe du ralentissement, la troupe d'Ici-Même vous invitera à être à l'écoute de la cité dans quelques lieux rigoureusement sélectionnés. Les départs auront cette fois lieu dans des endroits aussi variés que le boulevard National, le métro Bougainville, celui

des Réformés voire la station de lavage sur le parking du Carrefour Le Merlan, pour ne citer qu'eux. L'ensemble étant censé former une « cartographie » représentant la diversité marseillaise.

Un des principaux temps forts de la manifestation devrait être

le *Foundouk*. Nom de code donné aux « randonnées d'intérieur » organisées des jeudis soir aux dimanches matin au sein même du théâtre du Merlan mais qui débordent sur l'ensemble de la zone commerciale. Là, le public aura loisir de rencontrer quelques artistes et dormira (une ou plusieurs nuits) sur la scène du théâtre. Il est demandé de vivre la chose comme une « expérience » et de ne pas oublier son sac de couchage ni sa trousse de toilette.

## Randonnée nocturne

Un réveil particulier attendra les ronfleurs présents le samedi matin. En effet, ce sont les participants au concept *La Ville une nuit entière*, autre promenade s'étalant de 19h à 14h (le lendemain) et visant à montrer le visage « nocturne » de Marseille qui leur feront ouvrir les yeux. A noter qu'à midi pile, toujours au Merlan, tous assisteront à des performances sur le thème du *Décalage horaire*.

Reste le dernier week-end – 24 et 25 mai – au cours duquel se tiendra le second *Congrès des experts*, favorisant la conversation entre les individus et le *Destockage* où seront mis en vente « des cagettes, des roulettes, des bidules et même des petits trucs ». L'entrée y sera alors gratuite contrairement aux autres propositions accessibles en tarif dégressif, au menu où à la carte pour les moins gourmands.

CEDRIC COPPOLA

Du 12 avril au 25 mai.  
Le Merlan, av. Raimu (14e),  
04.91.11.19.20, merlan.org



MARSEILLE-PROVENCE 2013  
CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE



# Nuits blanches et traversées de ville

Le collectif Ici-Même a concocté un carnet de rendez-vous inédits dans Marseille, jusqu'au 25 mai.

Le théâtre du Merlan, logé au premier étage du centre commercial, dans les quartiers nord de Marseille, a inauguré le "Foundouk", nom de code donné au lieu qui a confié ses clefs au collectif Ici-Même, fournisseur attiré d'idées folles.

"Foundouk signifie caravansérail en arabe, explique Vincent, l'un de ses membres. C'est à la fois un lieu de vie et un lieu de travail ouvert 24h sur 24 aux artistes et aux visiteurs. Nous y collectons les récits d'expériences".

Le Foundouk servira ainsi de base arrière à Ici-Même, qui invite à arpenter la ville de différentes façons. C'est parti pour la visite guidée. Si l'on veut bien se laisser aller à ses explications et partager ses utopies, notre guide transforme le centre urbain en septième merveille du monde classée au patrimoine mondial de l'Unesco. On embarque dans ce convoi en montant une passerelle

qui mène au studio de danse, transformé en "hypermédiathèque". Livres, dessins, documents sonores sur la "ville flux", le "dada" sont à la disposition de tous. On passe ensuite dans les coulisses. Des fils, des passerelles à nouveau. Pas de doute, nous sommes à bord d'un ferry en partance pour la Corse, comme le laisse imaginer l'environnement sonore, mêlant le bruit des vagues aux conversations sur le pont.

La vraie surprise nous attend à l'étape suivante: le plateau du théâtre est envahi jusqu'aux gradins de lits superposés, petites cabanes, où il doit faire bon se blottir. Le bar du théâtre est aménagé en spot panoramique et musical, espace zen qui invite à la relaxation. Cette façon de revisiter des

**"Plus qu'à notre raison, Ici-Même s'adresse à nos perceptions!"**

lieux quotidiens, et de nous entraîner dans des recoins où l'on n'a jamais eu la curiosité d'aller, est la signature d'Ici-Même.

On retrouve cette façon de voir ou plutôt de percevoir dans deux dispositifs proposés hors les murs, "concert de sons de ville" et "la ville en nuit entière".

Dans le premier cas, il s'agit d'une promenade les yeux fermés, en se laissant guider par un(e) inconnu(e). Pour ces bala-

des, Ici-Même a dégotté de drôles de partenariats comme Le Marché d'intérêt national (MIN), le Centre de tri postal, le supermarché Carrefour... Des lieux inconnus ou au contraire familiers, qui prennent une toute autre allure. Dans le second cas, "la ville une nuit entière", "un groupe se mettra en marche le temps d'une nuit entière, et nous verrons comment nos perceptions en seront transformées. Que composeront nos fatigues?", lit-on dans le livret de présentation.

On n'en dit pas plus sur ces rendez-vous: place à l'exploration et à la surprise.

Marie-Eve BARBIER

Renseignements et inscriptions,  
[www.merlan.org](http://www.merlan.org) ou 04 91 11 19 30



## Bivouaquer au théâtre

Ici-Même a transformé le théâtre en espace de vie, détourné ses usages et ses circulations avec une scénographie à tous les étages. Il est possible de visiter le Foundouk, son hypermédiathèque, sa salle à manger, ses bains-douches, son lagon, sa chambre à coucher pour 80 dormeurs... Pour cela, prenez rendez-vous auprès de Charlotte Coutagne 04 91 11 19 30. Pour réserver une nuit, 04 91 11 19 20. Tarifs: 30 - 20€ pour un adulte. Pour les enfants (-14 ans): 10 € (avec le repas du soir et le petit déjeuner).

PHOTO PATRICK NOSETTO

# Corine Pontier (Ici-Même)

Leur art : les « usages déplacés ». Leur credo : agir sur nos mécaniques perceptives et changer notre vision. A l'invitation du Merlan, les Grenoblois d'Ici-Même (Tous travaux d'art) reviennent à Marseille pour un mois et demi d'expériences déroutantes à ciel ouvert, de jour comme de nuit. Rencontre avec la directrice artistique du collectif.



Le projet *Opératour* relève d'une intention très atypique de placer l'art en tant qu'expérience sensorielle, comme vecteur d'interactions humaines... Comment vous est venue cette idée ? L'idée du projet, c'est d'abord d'ouvrir une fenêtre sur un grand Marseille, en ne se contentant pas de faire un zoom sur un lieu précis, mais sur plusieurs espaces qui racontent cette ville. On cherche à extirper

de nos expériences locales quelque chose de très générique, qu'on pourrait retrouver ailleurs. On a déjà expérimenté certaines de nos propositions (*les Concerts de sons de ville, les Marches de nuits, les Marches les yeux fermés...*) dans d'autres villes, et à l'étranger aussi. C'est à la fois intéressant et déroutant pour les participants.

Votre programme paraît riche et, surtout,

très complexe. Pouvez-vous aider nos lecteurs à le défricher un peu ?

En fait, ce qu'on propose est très simple. C'est un voyage, une immersion dans un bain d'images et de sons qui, au lieu de se passer dans un « intérieur théâtre », se passe dans un « extérieur ». Ces voyages sonores, les *Concerts de sons de ville*, ont déjà été proposés dans des espaces publics, auprès de personnes pas nécessairement préparées pour ses expériences, ce qui nous a permis de s'assurer que nos propositions étaient très accessibles. Il suffit de se laisser guider et d'embarquer pour une excursion sensorielle, supposée réveiller notre curiosité. D'où l'intérêt de ne pas en dire trop. Mais aussi accessibles qu'elles soient, les expériences proposées doivent être vécues en petit comité. Tout est construit sur mesure et pensé pour une certaine proximité. D'où notre choix d'étendre l'opération sur une longue période, afin de pouvoir accueillir le plus grand nombre de spectateurs.

Vous proposez aussi des événements en intérieurs, comme le *Foundouk*, qui occupera l'ensemble des locaux du Merlan. En quoi cela va-t-il consister ?

Le *Foundouk*, c'est la possibilité de se plonger en immersion totale durant plusieurs jours, avec des marches d'intérieur, des nuits sur le plateau du théâtre, et un accès à l'hypermédiathèque aussi. L'an passé, on avait déjà programmé *Les Nuits du Merlan*, qui proposaient de passer des nuits sur le plateau, et on avait eu de supers retours. Des participants d'autres villes, qui étaient venus découvrir Marseille selon nos dispositifs, nous ont inspirés pour créer les *Décalages horaires*. C'est une création inédite pour le projet *Opératour*, une vraie invitation à venir partager un moment, que nous tenons à garder secrète, mais qui sera, en somme, un croisement de publics. Nous voudrions en dire plus, mais les expériences proposées n'auront plus le même impact si les spectateurs y sont préparés. L'idée est vraiment de venir surprendre les participants dans leur perception de la

ville et des interactions qui s'y passent.

Votre travail évoque d'ordinaire la performance autour des perceptions sonores et sensorielles. Mais les comportements humains et leurs complexités ne sont-ils pas la véritable matière première de vos « Travaux d'arts » ?

Ce qui nous intéresse, c'est l'état du spectateur. Comment des expériences et des sensations peuvent fabriquer un état de corps et un état des perceptions qui bougent. C'est ce changement qui est, à notre sens, intéressant d'observer et d'écouter. Depuis toujours, on nous dit qu'avec Ici-Même, on fait un travail sur la ville, alors qu'en fait, on s'intéresse surtout aux usages et aux usagers. Pas les habitants, les usagers. A commencer par nous-mêmes.

Pour ce grand projet, vous avez décidé d'élargir votre équipe...

Oui, on a eu envie d'inviter plein de Marseillais à nous rejoindre, ce qui fait toute la force de ce projet. On a une vraie complicité de lecture de la ville et on trouve intéressant de croiser les regards.

Le week-end d'ouverture sera le premier temps fort de l'*Opératour*. Comment inciter les potentiels participants à tenter l'aventure ?

Pour le lancement de l'*Opératour*, on propose ce qu'on a appelé les *Traversées d'extrémité*. C'est une marche prévue sur un ou deux jours, selon le choix de chacun, pour traverser la ville d'un point A à un point B en essayant de tracer un trajet avec ce qu'on appelle un « outil d'exploration ». Encore une fois, je ne rentre pas trop dans les détails pour garder l'effet de surprise...

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIA CECCATO

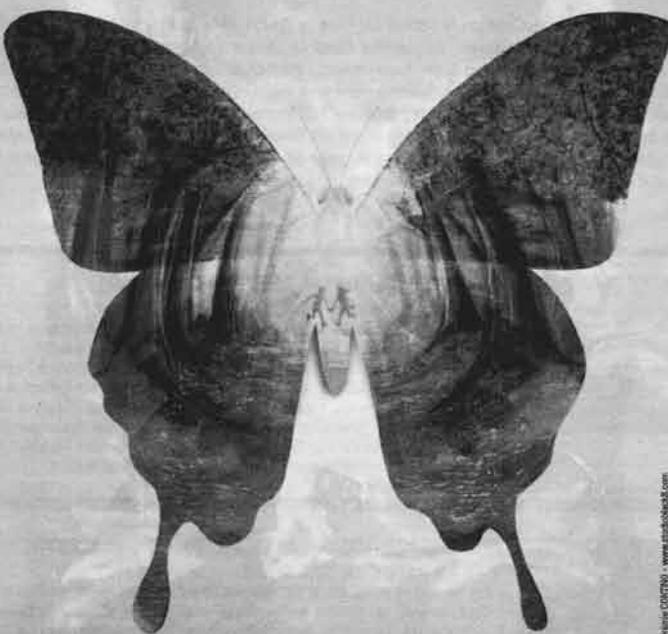
*Opératour* par le collectif Ici-Même (Tous travaux d'art) : du 12/04 au 25/05 à Marseille.  
Rens. 04 91 11 19 20 / [www.merlan.org](http://www.merlan.org)  
Pour en savoir plus : [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)

## LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Shakespeare / Charles-Éric Petit

Du 12 au 13 avril 2013

PTIS  
CHATOT-VOUYOUCAS  
THÉÂTRE DE CRÉATIONS



[www.theatregyptis.com](http://www.theatregyptis.com)  
04 91 11 00 91  
136 rue Loubon - 13003 MARSEILLE

## Juste à côté, ici-même

«*Ralentir le temps*», c'est l'ambition du collectif d'artistes **ici-même** en résidence au Théâtre du Merlan. Leur méthode consiste à proposer un certain nombre de rendez-vous «*intimistes, lents, à la dimension presque artisanale*» : écouter les yeux fermés un «*concert de sons de ville*», marcher la nuit, dormir le jour dans un lit à 50 places, monter une «*agence de conversation*» ou acquérir un morceau d'œuvre d'art. Mystère, mystère... Il est vrai qu'il est difficile de transposer en mots une expérience sensorielle, et c'est bien ce qui fait la particularité de leur travail. Reste donc pour le public à se laisser guider dans les «*chemins de traverse*» en faisant confiance aux intervenants.

Ce qui n'empêche pas le journaliste chargé d'informer ses lecteurs de se poser un certain nombre de questions concrètes, auxquelles il ne faut surtout pas répondre, de



© Gael Guyon

peur de «*dévoiler la surprise*». On se rabat donc sur l'observation de chaque partie prenante dans ce projet, dont les démarches semblent se croiser, et converger parfois. Les membres d'ici-même revendiquent le fait de ne pas chercher à drainer les habitants du quartier vers leurs

propositions artistiques : «*On les invite plutôt à aller vivre cette expérience dans d'autres secteurs, l'objectif étant de déplacer les regards.*» Pour le Merlan, c'est un impératif, car «*le Théâtre du Merlan n'est pas le théâtre des quartiers nord, c'est la Scène nationale implantée dans les*

*quartiers nord*». Quant au «*voisin du dessus*», le responsable de l'énorme centre commercial partenaire du projet, il insiste : «*Je me bats surtout pour revaloriser mes employés, dont la plupart vivent alentour ; c'est un combat fatigant.*»

Dans l'ensemble, tout le monde a l'air satisfait, surtout le délégué de la Poste, autre partenaire : «*On a passé le cap de l'interrogation. Vous vous êtes fondus dans la plateforme de courrier, nous avons pu continuer à travailler et apprécié votre présence. Je suis impatient de voir le résultat à présent.*» Nous aussi, car le suspens est soigneusement entretenu !

GAËLLE CLOAREC

*Opérateur Ici-Même [Tous travaux d'art]*  
du 12 avril au 25 mai

**Divers lieux, Marseille**

04 91 11 19 20

[www.operateur.org](http://www.operateur.org)

# L'ART EST UN JEU D'ENFANT

**Aurélien MARTINEZ**

22 février 2013

**QUAND UNE MAISON DE VILLE (CELLE OCCUPÉE PAR LE COLLECTIF ICI-MÊME) SE TRANSFORME EN VÉRITABLE TERRIER, ON SE RÉGALE AVEC PLAISIR. UNE AVENTURE ORCHESTRÉE PAR QUATRE ÉTUDIANTS, À VIVRE LE TEMPS D'UNE SOIRÉE LUDIQUE ET CULTURELLE**

• Louis EMAURE • Andre GUIBOUX • Elsa LEDOUX • Herve PRIOU • TRAIN FANTÔME •

Lorsqu'un lieu atypique et confidentiel invite des élèves en école d'art à investir son espace, on ne sait jamais vraiment à quoi s'attendre. Car les étudiants, aussi affables soient-ils, sont comme tous les êtres humains : différents les uns des autres. Comprendre que si certains ont dès le début un propos construit et passionnant, d'autres, quand on leur laisse le champ libre, tombent trop souvent dans l'intellectualisme low cost couplé à une conscience accrue que «franchement, le monde, il ne va pas bien du tout, et que moi, je vais vous le montrer». On se rendait donc avec curiosité et appréhension au Train Fantôme, maison nichée au cœur du quartier de l'Estacade, aujourd'hui animée par le collectif Ici-Même. Un collectif qui a ainsi donné carte blanche à quatre étudiants (Louis Emauré, André Guiboux, Elsa Ledoux et Hervé Priou) bossant entre Grenoble et Bruxelles. Et force est de constater que le résultat de ce chantier mené sur trois semaines est surprenant.

## COMME DES LAPINS DANS UN TERRIER

Refusant la traditionnelle monstration de pièces au mur, les quatre artistes ont rapidement décidé d'occuper la maison toute entière, avec une installation en palettes impressionnante débordant dans toutes les pièces, se poursuivant à l'étage, amenant le visiteur aventureux à un cheminement original, voire ludique. Et c'est là que le projet fonctionne pleinement : dans ce refus de se contenter de la seule idée conceptuelle de l'appréhension de l'espace.

Chacun est alors incité à arpenter et à faire sienne cette structure qui amuse notamment les plus jeunes, l'idée sous-jacente de la construction venant alors d'elle-même. Nous avons découvert ce travail le jeudi 21 février, lors du premier vernissage. Les portes ne rouvriront au public que le lundi 4 mars à 18h, pour une deuxième et dernière étape. Entre temps, les artistes auront fait évoluer leur structure, en la recouvrant de bâches pour accentuer encore plus l'idée de terrier (avec tout un travail sur la lumière nous dit-on). On imagine que le parcours sera sans doute encore plus fort, plus grand, plus vertigineux.

Dévoilement de la V2 de l'installation, lundi 4 mars à 18h, au Train Fantôme.

## TROIS SEMAINES AU TRAIN FANTÔME

Quatre artistes : Louis Emauré, André Guiboux, Elsa Ledoux et Hervé Priou pour un temps de recherche autour du Train Fantôme... Un chantier total avec découpe, suspension, étirement, raccord, emballage de l'existant pour un nouveau point de vue et une nouvelle appréhension de l'espace.

Train Fantôme : 23 avenue de Vizille Grenoble

**Lundi 4 mars 2013 à 18h**

dossier

# A l'écoute du mo



nde

**FERMEZ LES YEUX.** Prêtez attention. Qu'entendez-vous ? La machine à laver du voisin tambourine contre le mur ? Une voiture se gare dans la rue ? La sirène du premier mercredi du mois résonne dans la ville ? Et si tous ces bruits composaient la plus harmonieuse et surprenante partition sonore qui soit ? Celle du monde qui nous entoure, à laquelle nous prêtons si peu, trop peu d'attention. Découvrez dans ce dossier des artistes qui invitent à cette expérience de l'écoute. Ils désorientent notre perception en nous faisant fermer les yeux, en nous mettant des casques sur les oreilles, en triturant les sons, réels comme fictifs. Ils aiguïsent nos sens et nous font prendre conscience que c'est tout notre corps, et certainement pas uniquement nos yeux, qui nous connecte à l'extérieur et aux autres. Par la magie du son, ils font apparaître ce qui n'est pas là, mais pourrait l'être ou l'a été. Tendez l'oreille, ça n'a rien à voir...

● DOSSIER COORDONNÉ  
PAR ANNE GONON

## SOMMAIRE

### PARCOURS DE PIONNIERS

"Qu'y a-t-il de plus beau qu'un son de chantier"	p. 5
Decor Sonore, L'oreille attentive	p. 9
Ici-Même (Grenoble), Les yeux fermés	p. 11

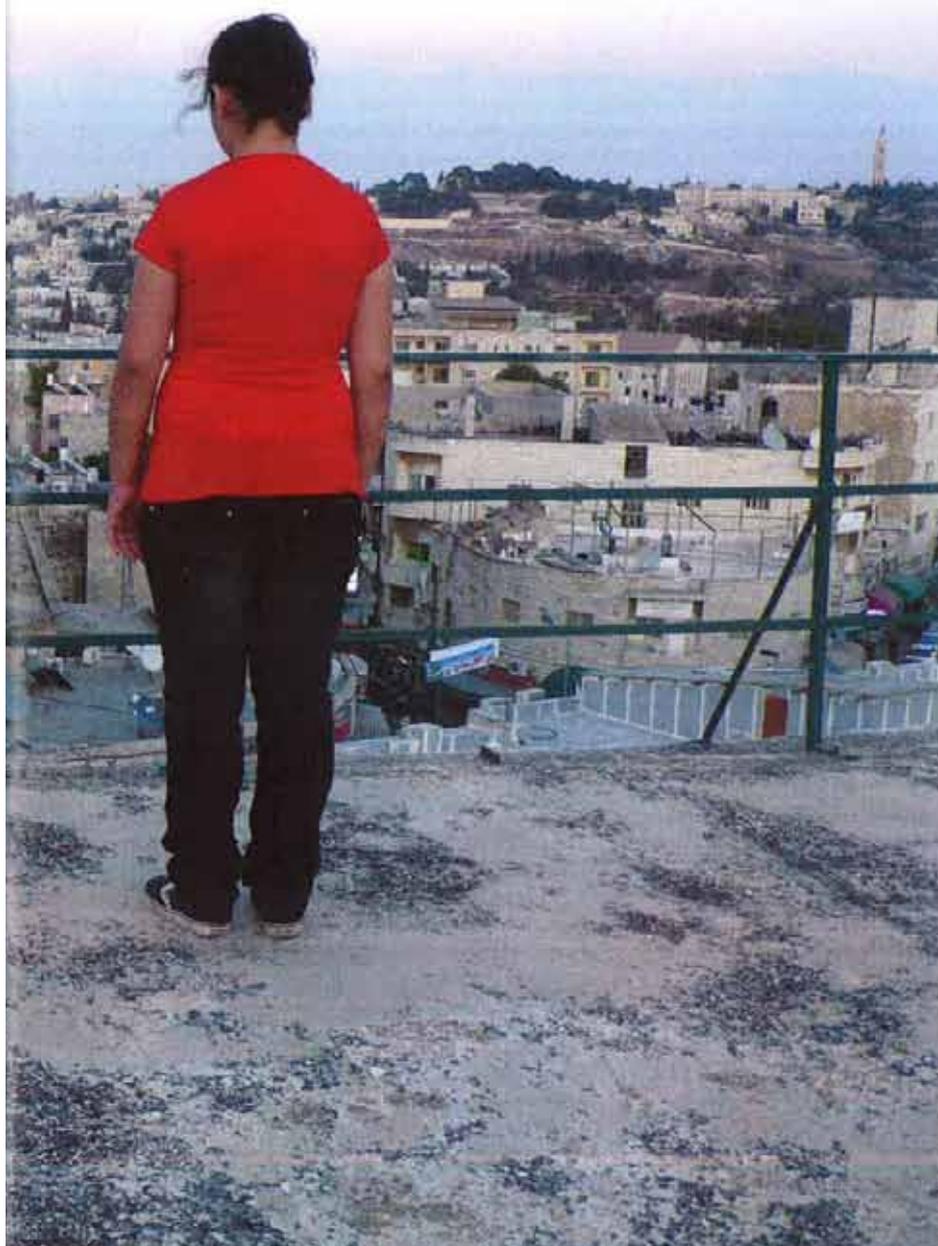
### BALADES EN FICTIONS

Épisodes pour promeneurs nocturnes	p. 12
À quatre mains et quatre oreilles	p. 13
"Une écoute intime"	p. 16

### MÉTAMORPHOSES DU RÉEL

Documentaires imaginaires	p. 16
M0 par les ondes	p. 17
5h30 de marche en réalité virtuelle	p. 18

LE DÉPART





à l'écoute du monde  
**PARCOURS DE PIONNIERS**

# “Qu’y a-t-il de plus beau qu’un son de chantier ?”

Elle était danseuse et chorégraphe, lui percussionniste. Avec des parcours différents, Corinne Pontier, du collectif Ici-Même [Grenoble], et Michel Risse, de la compagnie Décor Sonore, partagent le goût du son. *Stradda* leur a proposé de croiser leurs démarches.

**Stradda :** Quand la question sonore a-t-elle émergé pour vous ?

**Michel Risse :** A quatre ans, je tapotais sur le piano familial, j’expérimentais avec le tourne-disque, des boîtes à chaussures, des élastiques... Pour ma mère, institutrice, la musique, c’était la musique, le reste n’existait pas. J’ai donc fait des études musicales. Je viens de là et, malgré cela, la musique m’a toujours paru être vraiment un cas particulier de la question sonore. Par la suite, la technologie a joué un rôle important. Je me suis beaucoup intéressé aux synthétiseurs, aux ordinateurs, etc. Je bricolais beaucoup, j’ai aussi écrit pour des revues spécialisées.

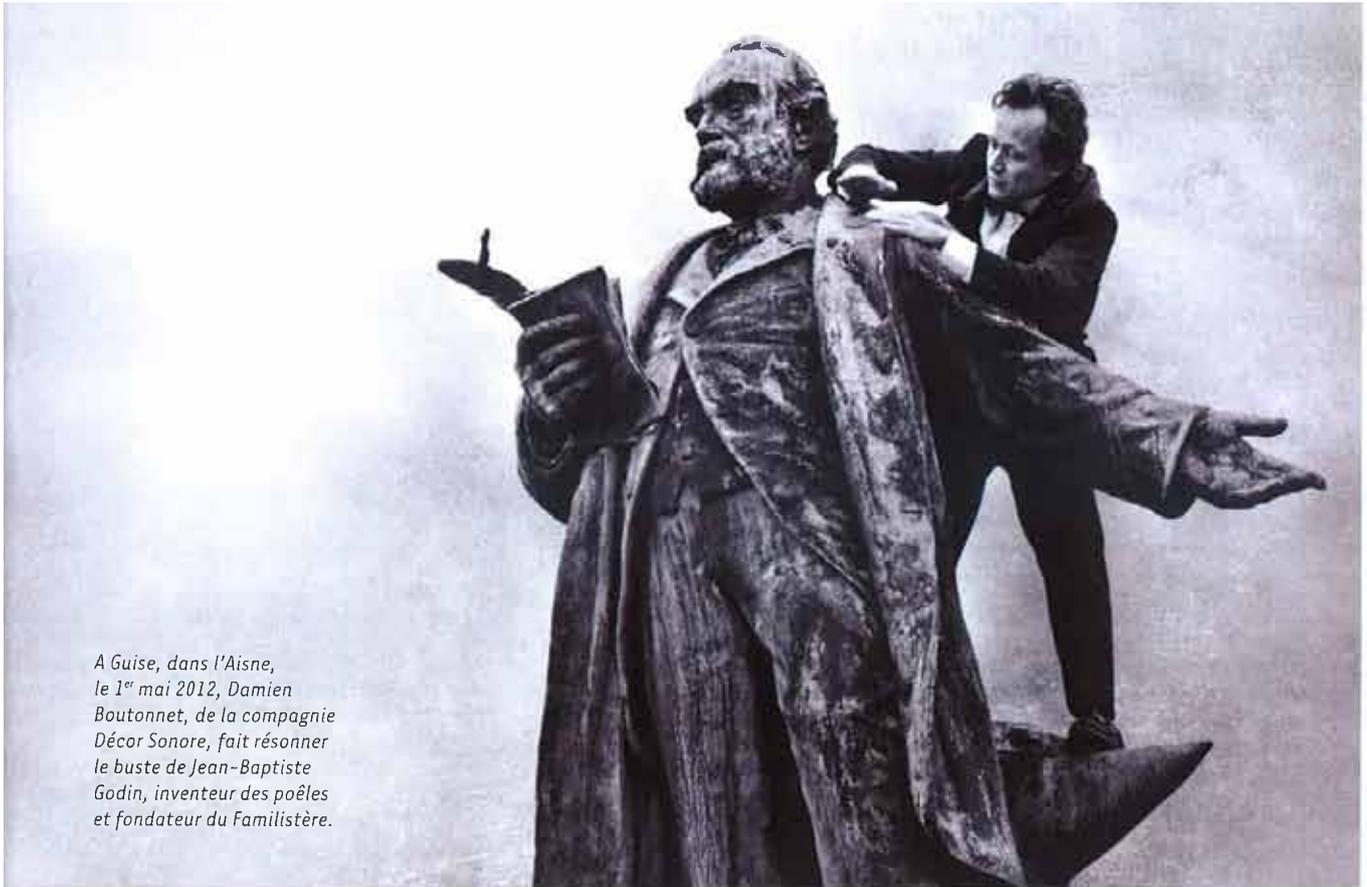
**Corinne Pontier :** Je suis danseuse et chorégraphe à l’origine, dans le courant du contact-impro et des musiques improvisées. Depuis toujours, dans ma pratique, le son et l’image ont été traités ensemble et tout est fabriqué *in situ*. A Grenoble, dans les années 80, je fréquentais le réseau alternatif des musiques improvisées, le collectif Metamachine notamment. J’ai eu de grands chocs esthétiques, une rétrospective de Luc Ferrari au 102<sup>1</sup> et des concerts, au festival Futura<sup>2</sup>, à Crest. Dans cet univers, j’ai rencontré des autodidactes qui bidouillaient le super 8, la musique, le son, les dispositifs et les installations.

**“A la fin des années 1980, nous avons monté des créations *in situ*, intégrant un funambule, des trains... Puisque le réel était là, on le mettait en scène.” Michel Risse**

**Quelles ont été les grandes étapes de votre parcours d’artiste sonore ?**

**C.P. :** Je me souviens d’un jour où, passant sur une place de Grenoble, j’entendis le ventilateur d’un snack qui déraillait et faisait une harmonique dans toute la place. C’était comme de la musique à mes oreilles. Je me suis dit qu’il fallait que je l’enregistre pour le partager. Je ne suis pas spécialiste, mais je fais des prises de son depuis toujours. On n’avait pas de référence à l’époque, si ce n’est cette imprégnation dans ce milieu bricoleur des musiques improvisées, alternatives, expérimentales. Cassettes, Revox, microphones de contact, musique vivante... nos toutes premières performances incluent ces outils. Au début des années 2000, le son, présent depuis toujours, commence à grandir dans tout ce qu’on fait. Accueillis par le Citron jaune, lors d’une résidence d’un mois à Port-Saint-Louis-du-Rhône, dans le quartier Jules-Jolivet, on a embarqué les gens pour des promenades et on leur a fait écouter les autoroutes, un poteau électrique qui vibrait qu’on appelait le poteau chantant...

**M.R. :** A 17 ans, j’ai été percussionniste aux côtés du compositeur Jean-Marie Sénia qui collaborait alors aux créations du Théâtre national de Strasbourg. Ce fut la révélation totale : je découvrais la puissance de la musique et sa théâtralité. Plus tard, avec Pierre Sauvageot, avant de créer Décor Sonore, on a envisagé de fonder la Bismi, la Brigade d’intervention au secours de la musique improvisée. On pensait que la musique improvisée avait besoin d’être secourue ! Nous cherchions notre place car l’académie n’était pas pour nous, pas plus que l’industrie du disque. Nous étions clairement plus intéressés par la musique vivante. A l’époque, l’idée de faire tourner des spectacles ne nous venait même pas à l’esprit. Il n’y avait pas de reproductibilité souhaitée. On voulait faire la musique qu’on avait envie d’entendre et créer les images qu’on avait envie de voir. A la fin des années 1980, à Saint-Jean-de-Braye, trois ans



A Guise, dans l'Aisne,  
le 1<sup>er</sup> mai 2012, Damien  
Boutonnet, de la compagnie  
Décor Sonore, fait résonner  
le buste de Jean-Baptiste  
Godin, inventeur des poêles  
et fondateur du Familistère.

© VINCENT VANHECKE

de suite, nous avons pu monter des créations *in situ*, intégrant un funambule, des grues, des hélicos, des trains... Puisque le réel était là, on le mettait en scène. C'est à ce moment là qu'on a commencé à intégrer le bruit de la pyrotechnie comme source sonore; on l'a enregistré, on en a même ajouté. C'était formidable! On avait plaisir à réintégrer des sons considérés comme parasites.

**Ce travail sur les sons de la ville est désormais au cœur de votre démarche, quelles ont été vos références en la matière ?**

M.R. : Je ne mesurais pas alors à quel point la pensée de John Cage était opératoire. J'ai pourtant fait mes études à Paris VIII Vincennes, à la fin des années 1970, quand le département de musique était dirigé par Daniel Charles, un spécialiste de Cage. J'étais instruit, je n'ignorais rien de tout cela, mais ni Cage, ni Murray Schafer, ni Pierre Schaeffer n'étaient mes modèles à cette époque. J'ai poursuivi mon parcours, et je me suis rapproché d'eux, d'une façon complètement parallèle. Je n'ai eu l'impression de redécouvrir leur pensée que bien plus tard.

**Quel regard portez-vous sur l'évolution récente de la création sonore hors les murs ?**

M.R. : Il me semble que le son est aujourd'hui le point de départ de nombreux projets de création, dans une dynamique de partage de sons du quotidien similaire à ta description du son du ventilateur du snack. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un son de chantier ? Il n'y a rien à ajouter ! Pour ma →

## Décor Sonore L'oreille attentive

Créée en 1985 par Michel Risse et Pierre Sauvageot, la compagnie Décor Sonore a placé d'emblée au cœur de ses expérimentations la question du son et de l'écoute. Elle n'a pas cessé depuis d'envisager les aspects esthétiques, sociologiques et mémoriels des relations entre les sons, la ville et les humains qui l'habitent. Elle s'exprime en « *espace libre* », c'est-à-dire dans des lieux qui ne sont pas préaffectés à la création artistique. Elle tire de la ville et de ses habitants une palette de sons mis en scène pour les donner à écouter.

**Les sons à la source.** Les formes très diverses vont de petits dispositifs intimistes théâtralisés (« *Le Don du son* » : mise en scène d'objets sonores personnels collectés auprès du public), jusqu'aux spectacles pluridisciplinaires à très grande jauge (« *Instrument-Monument* » : création scénographique à l'échelle monumentale, composition de sons inouïs issus de la matière présente *in situ*, béton, métal, etc.).

Dernier aboutissement, « *Urbaphonix* » est une déambulation urbaine qui dévoile aux auditeurs les splendeurs sonores d'une vitrine de boucherie ou l'expressivité musicale d'une fermeture Eclair de sac à dos. Les créations de Michel Risse révèlent ces sonorités qui nous entourent et que nous croisons quotidiennement sans les entendre. Invoquant John Cage, le compositeur amène à notre conscience ce qui est sa certitude profonde : l'oreille attentive devient capable de percevoir la beauté des sons de l'environnement. Dans une tentative de partage du plaisir sensuel de la dégustation sonore, il nous convie à l'écoute de la musique du monde.

● HÉLÈNE DOUDIÈS

[www.decorsonore.org](http://www.decorsonore.org)



à l'écoute du monde  
**PARCOURS DE PIONNIERS**

Ici-Même [Grenoble]

## Les yeux fermés

Corinne Pontier se souvient du jour où Ici-Même [Grenoble] a « décidé d'enlever l'image ». Au début des années 2000, le collectif qui a pour moteur l'interdisciplinarité, la création collective et *in situ*, se trouve submergé par un déluge d'images, en partie lié à l'arrivée en masse des vidéoprojecteurs dans les spectacles. Le son et l'écoute, déjà très présents dans l'approche d'Ici-Même, vont progressivement devenir centraux. Arpenteurs urbains, les membres du collectif se donnent l'espace public et la ville dans sa globalité comme espace d'expérimentation.

**Radio subversion.** Bricoleurs bidouilleurs de magnéto-cassettes, « hackers artisanaux » d'émetteurs, ils inaugurent des « points de vue sonore » et se saisissent de la radio, « un espace public en soi » dont ils affirment la dimension politique et subversive. Création phare d'Ici-Même, les « *Concerts de sons de ville* » proposent une dérive auditive à des spectateurs-auditeurs qui marchent, les yeux fermés, accompagnés par un guide. Dramaturgie du son et théâtralisation de l'écoute se mêlent dans ce dispositif d'une apparente simplicité que le collectif continue encore de faire évoluer. Avec ses « *Concerts* », Ici-Même intervient à peine, s'immisce dans le réel, échappe à tout spectaculaire et met en scène notre regard – en nous en privant. En aiguisant notre écoute sensible du monde, c'est à un profond travail d'interrogation et de bouleversement de notre état perceptif que se livrent les Grenoblois. ● A.G.

[www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)



→ part, je suis surtout frappé par une évolution de l'écoute. Dans notre spectacle « *Les Chantiers de l'O.R.E.I.* » (l'Organisation des recherches en environnements invisibles), nous invitons les spectateurs à écouter ce que nous appelons des sons paléophoniques, les souvenirs sonores des objets. Par exemple, ils s'approchent d'un toboggan et ils entendent un son qui n'est ni un document de type voix d'enfants, ni une composition musicale. Interrogés sur ce qu'ils ont entendu, la plupart des spectateurs, quel que soit leur âge, nous répondent « de la musique ». C'est frappant ! Il y a dix ans, je suis convaincu qu'ils auraient répondu « du bruit ». Je n'avais pas anticipé une telle évolution.

C.P. : Il me semble qu'il y a beaucoup de confusion entre les formes et les propositions. Notre dispositif des « *Concerts de sons de ville* » est le résultat d'un long chemin d'épuration. L'abandon de l'image a eu un vrai sens politique pour nous : comment échapper à la domination de l'image ? La marche, les formats au long cours – en particulier de nuit, le travail de l'écoute et du son, tout

est lié. Nous avons toujours choisi nos outils en fonction de nos questionnements. Si nous avons investi la radio, avec « *Cinéma radioguidé* », c'était pour nous saisir de cet espace public particulier. Nous avons vu, dans ce médium, la possibilité de se mobiliser – avant l'existence des flash mobs –, d'orchestrer des actions infiltrées, contaminantes, en grands groupes. Nos premiers radioguidages ont eu lieu dans des gares ou des lieux publics, des magasins, avec des émetteurs pirates... Cela ouvrirait tout un espace de réflexion sur la question

**“Pour nos *Concerts de sons de ville*, l'abandon de l'image a eu un vrai sens politique : comment échapper à la domination de l'image ?”**

Corinne Pontier



de l'espace public au sens large. Au fil du temps, à travers l'exploration du son, nous avons isolé la problématique qui nous préoccupe, à savoir une écoute en chair.

#### Qu'appellez-vous l'écoute en chair ?

**C.P. :** C'est une écoute qui part du corps et qui passe par lui, pour laquelle nous développons nos dispositifs. Nous proposons des positions et des lieux d'écoute et donc un vécu sensible du son, qui se remet en chair. En ce moment, nous développons un dispositif dans le milieu de l'entreprise, à partir des « *Concerts de sons de ville* ». Les gens nous expliquent que, pendant l'expérience, ils ont senti leur corps. Cela fait dix ans pour certains qu'ils travaillent là, pourtant ils ne savaient plus ce qu'était leur corps dans ces lieux. C'est ce qui se passe avec l'écoute et cela dépasse largement la question du son.

● PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE GONON

1. Le 102 est un espace autogéré à Grenoble. [www.le102.net](http://www.le102.net)
2. Futura est un festival international de musique acousmatique, d'art radiophonique, d'installations sonores et de vidéo. [www.festivalfutura.fr](http://www.festivalfutura.fr)

*"Concert de sons de ville", d'Ici-Même [Grenoble], à Istanbul, en octobre 2010.*

## A lire et à entendre

### Ouvrages

- Daniel Deshayes, « *Pour une écriture du son* », Paris, Klincksieck, 2006.
- R. Murray Schafer, « *Le Paysage sonore* », Paris, JC Lattès, 1991. Voir aussi en ligne le court métrage « *Listen* » dédié à Murray Schafer (6 minutes, en anglais sur [www.onf.ca/film/listen](http://www.onf.ca/film/listen)).
- Pierre Schaeffer, « *A la recherche d'une musique concrète* », Paris, Seuil, 1952.

### Revues, sites, blogs et émissions

- *Stradda*, n°13, juillet 2009, dossier « *Au-delà des murs, le son* », sur la création musicale hors les murs (en ligne sur [www.rueetcirque.fr](http://www.rueetcirque.fr)).
- *VOLUME*, revue d'art contemporain semestrielle consacrée au son ([www.revuevolume.fr](http://www.revuevolume.fr)).
- *LAM, L'Autre Musique*, un blog et une revue semestrielle en ligne pour un renouvellement de la pratique et la pensée musicale (<http://lautre musique.net>).
- *Des arts sonnants*, le blog proluxe du concepteur sonore Gilles Malatray (<http://desarts sonnants.over-blog.com>).
- *L'atelier du son*, l'émission de Thomas Baumgartner diffusée sur France Culture le vendredi de 23h à minuit ([www.franceculture.fr/emission-l-atelier-du-son](http://www.franceculture.fr/emission-l-atelier-du-son)).
- *L'Atelier de création radiophonique (ACR)*, l'illustre laboratoire d'expérimentation sonore ([www.franceculture.fr/emission-atelier-de-creation-radiophonique-10-11](http://www.franceculture.fr/emission-atelier-de-creation-radiophonique-10-11)).

### Recherche universitaire

- Le Cresson, Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain ([www.cresson.archi.fr](http://www.cresson.archi.fr)).
- Le Son du théâtre / Theater Sound, groupe de recherche pluridisciplinaire étudiant la dimension sonore du théâtre occidental ([www.lesondutheatre.com](http://www.lesondutheatre.com)).
- Le Milson, programme de recherche pour une anthropologie des milieux sonores (<http://milson.fr/wordpress>).

## En débat

Le 5 février 2013, HorsLesMurs organise un **temps fort sur la création sonore dans l'espace public**, en partenariat avec la Sacem et La Villette.

A cette occasion, artistes et programmeurs témoignent au cours de deux tables rondes. Une carte blanche est donnée au designer sonore Louis Dandrel pour un temps d'écoute.

Au WIP, parc de La Villette, de 14h à 19h30

[www.wip-villette.com](http://www.wip-villette.com)

Réservation : [accueil@horslesmurs.fr](mailto:accueil@horslesmurs.fr)

## En ligne

Rendez-vous sur [www.horslesmurs.fr](http://www.horslesmurs.fr) pour écouter en ligne les pièces sonores des artistes cités dans le dossier.



# Ici-même, le Merlan

reportage

## Critique

### Pomponette est revenue

Le public marseillais n'a pas loupé le rendez-vous avec Marcel Pagnol samedi 10 novembre : au-dessus du visage ravi de Galabru s'affichait le mot "complet" sur les affiches du théâtre Toursky.

Un mariage sans amour, une femme disparue, une chatte partie, un cocu, des villageois privés de pain... Rien d'enthousiasmant a priori. Mais on rit, du début à la fin, on est ému. La moitié de la salle debout, au terme de ces deux heures de spectacle, témoigne de sa réussite.

Reprenant le rôle du boulanger dans *La femme du boulanger*, Michel Galabru nous démontre par sa présence, sa voix et son jeu que l'âge ne tarit pas le talent. On ne voit presque que lui sur scène. Et pourtant, la scénographie en impose. Véritable place publique recomposée avec son café et sa boulangerie d'un côté et l'intérieur de la maison du boulanger de l'autre. Le plateau devient lui-même personnage témoin de la fuite amoureuse d'Aurélié, la femme du boulanger, pivotant au rythme des rebondissements.

Sur le côté "place du village", les personnages sont en représentation, s'adonnent à la franche camaraderie, aux disputes ancestrales, à l'apéro... Tandis que la face "maison du boulanger" plus confinée et intime, permet le temps de la réflexion et des passions.

Les comédiens, dont l'accent marseillais était heureusement à mille lieux de celui de ceux arborés dans certains spots publicitaires, ont su recomposer l'esprit de Pagnol, actualisant suffisamment le texte pour ne pas sentir le poids des années. Alain Sachs, le metteur en scène, crée vraisemblablement le petit théâtre d'un village dans le grand théâtre d'une ville.

décembre 2012 | Vmarseille | 51

Nichée dans le centre commercial du Merlan, la scène nationale éponyme trouve facilement son originalité par son emplacement. Comment exploiter ce lieu ? Le théâtre a-t-il sa place au milieu de la consommation ? Retour sur l'atelier d'Ici-Même [GR].

Le samedi matin au Merlan, on s' imagine plus zigzaguant entre deux gondoles, poussant un chariot plein à craquer qu' attendant au café du théâtre que le spectacle commence. Pourtant à 10 heures, devant le bar du théâtre, je rejoins une vingtaine de personnes. Ils papotent autour d'une tasse de café, grignotent un ou deux biscuits. Ça parle manifs, ateliers écriture, randonnées... Tous attendent que le collectif Ici-même [GR] commence son "atelier Nappemonde". Acteur de l'espace public, Ici-même [GR] s'est associé au Merlan depuis 2010 pour préparer l'année 2013, avec pour mot d'ordre : l'exploration.

#### De porte en porte

Une fois tous les participants arrivés, les intervenants commencent à nous prendre en main. « Débarrassez-vous de tout. Sacs, portables, stylos. Suivez-nous dans le hall. » Les consignes de l'atelier sont simples. Se diviser en quatre groupes. Partir d'une des entrées du centre. Passer de porte en porte jusqu'à l'entrée du centre commercial. Oui, mais voilà, pour se déplacer, il faut être en contact permanent et ne pas parler.

Mon groupe démarre son cheminement devant le commissariat. Le premier quart d'heure est difficile : la gêne de toucher des gens que je ne connais pas, le regard étonné des passants, des commerçants... Mais, très vite, je commence à être à l'aise. « Vous faites quoi ? » « On visite des portes », répond une participante du tac au tac. Une sorte de bulle de protection se développe. Les barrières sociales se fissurent. Plus de retenue. Une porte ? Hop, on entre. Même avec un panneau "privé" ou "sortie de secours uniquement". Et tant pis si on se fait rappeler à l'ordre. L'atelier permet de (re)découvrir un espace tout à fait banal et généralement sans surprise. Se perdre dans un labyrinthe de couloirs, osciller entre les voitures dans le parking, parader dans les allées des magasins, sortir de chez un fleuriste une rose à la main, autant de petites aventures me font rentrer petit à petit dans l'univers d'Ici-Même [GR].

Après une heure de déambulation, retour au théâtre pour tester sa mémoire. Devant une nappe de papier blanc, je tiens la main du voisin, yeux fermés et retrace le chemin



Un rendez-vous inhabituel devant le centre commercial. Ph. E.B.

parcouru avec la pointe de son stylo. Il faut ensuite écrire des choses entendues et vues comme un oiseau mort dans une allée, l'interrogation d'un agent de sécurité, le rire des passants ou encore le désespèrement d'un cuisinier.

#### Merlan dedans, dehors

Avec tous ces mots, les intervenants nous incitent à créer une mini-chorale. « *Seringue. Gabians. C'est du théâtre ? Caca .* » Des suites de mots dignes de l'OuLiPo\* fusent dans la salle. A la fin de l'atelier, les quatre grandes nappes sont recouvertes de mots isolés, de trajectoires hésitantes, de bout de ruban adhésifs et de couleurs qui racontent le périple de chacun. En les regardant, j'ai l'impression de lire la performance. Comme un spectacle "dont vous êtes le héros".

« *Souvent, ça a l'air un peu intellectuel sur le papier, mais quand on le vit c'est extrêmement sensoriel, très accessible* », m'avait prévenue Charlotte Coutagne, employée du Merlan. Et effet, l'expérience nous montre qu'il est

#### Comme un spectacle "dont vous êtes le héros"

plus facile de ressentir que de décrypter ses sensations. La scène nationale du Merlan a été, entre 2004 et 2006, obligée de travailler hors les murs pour cause de rénovation. Nathalie Marteau, actuelle directrice du Merlan, a choisi de garder ce côté non-conventionnel du théâtre et d'exploiter, de découvrir l'urbain. Ce n'était

d'ailleurs pas leur première action dans le centre commercial. Les photos sur les murs témoignent d'actions encore plus surprenantes comme des chevaux dans le supermarché. Avec une participation dans des projets comme les Quartiers créatifs de Marseille Provence 2013, des randonnées nocturnes dans la ville, la programmation d'En Corps Urbains... Les idées ne manquent pas. Et, pour le moment, la curiosité est au rendez-vous côté spectateurs.

Pauline Pidoux

1. Ouvroir de Littérature Potentielle, courant littéraire des années 1960 qui expérimente l'écriture sous contrainte, comme le cadavre exquis par exemple.

## Histoire

En 1970, pendant l'aménagement des ZUP (Zones à urbaniser en priorité) des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> arrondissements, sortent de la terre des cités comme la Busserine, Malpassé... Et un centre commercial. Une grande dalle de béton est coulée sur la L2 pour faire les fondations. La Ville y obtient 2 000 m<sup>2</sup>. On ne sait ni comment ni pourquoi, mais cet espace sera socio-culturel. Il existe déjà pas mal de structures à la même vocation (centre sociaux, Maison des jeunes...), ce qui pose problème pour l'utilité et l'utilisation du lieu. Une concertation donne quelques idées. D'abord, Jean-Pierre Daniel, fondateur de l'Alhambra, imagine un "studio communal",

atelier vidéo dédié à l'expression des habitants du quartier et, pourquoi pas, créer une télévision citoyenne. Puis la Ville veut y installer une première bibliothèque centralisée... Bibliothèque qui se construit sur 800 m<sup>2</sup>. Pour les 1 200 restants, le cabinet d'architecte Nord France n'a pas de temps à perdre sur l'utilisation du lieu et une décision doit être prise : la concertation choisit d'en faire une salle polyvalente, sans trop se mouiller pour le futur.

Dans les couloirs du Merlan, on s'amuse à préciser que, dans la précipitation, Jean-Pierre Daniel est allé mesurer les gradins

du stade Vélodrome pour créer ceux de la salle. Le public y est installé comme pour un match de football.

La salle polyvalente est construite, mais sans fenêtres. Un lieu clos, sans but précis. L'envie de M. Daniel d'y installer la télévision locale est vite rattrapée par celle de Renaud Mouillac, alors responsable de la salle, d'en faire un théâtre. Le mot est lancé. En 1982, le lieu devient officiellement théâtre et en 1992, pour relancer la création, prend le nom de scène nationale. La scène du Merlan est ce qu'on pourrait appeler le fruit du jeu de l'amour (du théâtre) et du hasard.

# L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS



## L'INVITÉE DE LA SEMAINE

**NATHALIE MARTEAU,**  
DIRECTRICE DU THÉÂTRE DU MERLAN À MARSEILLE.

DU LUNDI 14 AU VENDREDI 18 JANVIER 2013

[...]

**VENDREDI 18 JANVIER**

**LE RÔLE QUE L'ARTISTE PEUT JOUER DANS LE PROJET URBAIN...**

A la fois directrice d'une Scène nationale, le Merlan à Marseille, et urbaniste, je suis bien placée pour constater à quel point les artistes et les urbanistes ont intérêt à se croiser. J'observe, d'ailleurs, la concomitance de deux phénomènes : D'un côté l'intérêt nouveau et grandissant de la part d'artistes, pour l'aménagement du territoire et la ville, son observation et la réflexion qu'elle suscite; de l'autre côté, l'intérêt porté aux artistes dans le champ urbain, de la part de géographes, d'urbanistes, d'architectes....

Parmi ces artistes, je citerais le collectif « Ici-Même » (tous travaux d'art », un des précurseurs de ce mouvement qui fait de la ville et de ses problématiques (le mieux-vivre, la mobilité etc.) sa matière même de recherche et de création. Ils proposeront par exemple, dans le cadre de « Marseille-Provence 2013, Capitale Européenne de la Culture », un projet ambitieux, « Opératour » (présenté par le Merlan du 12 avril au 2 juin 2013), interrogeant les flux de la ville et ses divers usages...

Dans le milieu des architectes, des géographes, des chercheurs, des urbanistes, le besoin de trouver de nouvelles approches, pas seulement techniques, mais aussi « sensibles », voire que des artistes soient intégrés à l'analyse et la conception urbaines s'exprime, certes de façon encore minoritaire...

Alors, que peuvent apporter les artistes au projet urbain? D'abord, un état d'esprit, de modestie, de « ménagement » plus que d' « aménagement » (pour reprendre la formule de Thierry Paquot, urbaniste et philosophe), une prise en compte de la sensation dans l'approche de la ville.

Animés d'un esprit d'ouverture, leur démarche est avant tout constructive, l'important étant de participer au changement, de faire des propositions, à l'image des collectifs SAFI et COLOCO avec lesquels la scène nationale travaille notamment.

## Société Dauphinoise pour l'Habitat

### Ballades sonores avec des artistes dans l'entreprise

La SDH vient de participer à une expérience tout à fait originale de ballades sonores dans son siège social, avec la complicité de l'amphithéâtre du Pont-de-Claix et des artistes de la compagnie « Ici-Même Grenoble »<sup>(1)</sup>. Concrètement, une quinzaine d'entre eux ont organisé pendant deux semaines des ballades sonores pour le personnel volontaire ou des personnes extérieures. La plupart des lieux (ascenseurs, couloirs, bureaux, sous-sols/parking) ont été investis dans un esprit « documentaire ». Des dispositifs légers et discrets d'enregistrement et de diffusion sonores ont été installés ici et là pour ponctuer les promenades. Tous les participants étaient guidés les yeux clos, individuellement, pendant une heure dans le paysage sonore quotidien de l'entreprise, avec des sons parfois augmentés, déplacés ou décalés pour mieux réinterroger les lieux. Cette action a réuni près de 150 personnes, dont une trentaine de salariés.

« Cette démarche artistique – explique Frédéric Rolland, directeur général de la SDH – fait écho à des interrogations que partagent beaucoup d'entreprises : quel est notre rapport au temps, quelle est la place de l'informel dans nos modes de communication, comment mieux travailler en



Les participants étaient guidés les yeux clos, individuellement, pendant une heure dans le paysage sonore quotidien de l'entreprise. © DR

transversalité, comment encourager la créativité et l'innovation et au final, comment accroître notre efficacité professionnelle individuelle et collective ? Personnellement, je n'attends pas de cette initiative artistique des bénéfices objectifs et mesurables. Nous avons été attentifs à éviter toute instrumentalisation de cette opération qui a sa propre logique interne. Pour autant, je suis convaincu que c'est en expérimentant et en s'ouvrant à d'autres sensibilités que l'entreprise parviendra à progresser dans ses pratiques managériales et de cohésion interne. C'est la culture au service d'une acculturation ».

#### Témoignage : Philippe Fracchiolla, directeur clientèle/communication

« Cette expérience sensorielle et sonore a permis de redécouvrir un espace de travail sur un

*mode totalement inattendu. Même moi qui connais bien les lieux, j'ai été profondément dérouté par le bruissement continu de ce bâtiment et de ceux qui l'habitent. Le bruit des pas cadencés dans les couloirs, les conversations autour des machines à café où l'intime se mêle au professionnel, le centre d'appels, véritable centre névralgique de la relation avec les locataires faite d'attention et parfois de tensions... Ce qui m'a aussi frappé, c'est le volume sonore et la spécificité du champ lexical employé selon l'étage où l'on se trouve. Certaines des personnes extérieures qui se sont prêtées à l'expérience et qui ne connaissaient pas l'activité de la SDH, nous ont dit qu'elles pensaient être dans une entreprise High Tech, mais certainement pas dans un organisme Hlm qu'elles assimilent plutôt à une administration. Au final, au travers de cette expérience artistique, c'est une nouvelle carte géographique de l'entreprise qui nous a été offerte ; une carte constituée de sons, de couleurs et d'impressions qui en dit long sur nos usages et la façon dont nous habitons les lieux. ■*



(1) Les artistes d'Ici-Même Grenoble travaillent à une vision horizontale de la ville, tenant compte des flux humains, d'activités, de la géographie, des espaces. Ils créent des promenades sonores pour divers bâtiments en activité ou lieux de travail.

## SDH : une promenade sonore au sein de l'entreprise

**D**u 8 au 16 novembre, en partenariat avec l'Amphithéâtre du Pont-de-Claix, la SDH (Société dauphinoise pour l'habitat) a accueilli l'équipe artistique grenobloise "Ici-Même" dans les locaux de son siège social à Échirolles, pour une expérience sonore sur mesure.

Près de 150 personnes se sont inscrites pour participer à une promenade sonore au sein de l'entreprise, du personnel SDH mais aussi des extérieurs. Une seule consigne : « Fermez les yeux et écoutez... » pour cheminer au ralenti au cœur du bâtiment, les yeux bandés, pour se glisser dans un paysage sonore, pour écouter, découvrir les multiples bruits, sons, paroles ou silences dans la ruche de l'en-



Chaque participant était accompagné dans ce cheminement singulier au sein de l'entreprise.

treprise. Une visite des lieux très singulière qui brouille les cartes de lecture et permet d'appréhender différemment l'environnement. Une démar-

che artistique innovante et intéressante, mais atypique au sein d'une entreprise.

Pourquoi cette initiative ? « L'art et la culture sont des éléments du domaine social, explique Frédéric Rolland, directeur général de la SDH, c'est aussi le champ de la créativité et de l'innovation qui est en jeu, et puis cette expérience sensorielle renvoie à beaucoup de choses sur nos pratiques. Elle nous permet de nous interroger sur le fonctionnement du bateau SDH et d'apporter un regard nouveau en terme de transversalité ». □

### POUR EN SAVOIR PLUS

Société dauphinoise pour l'habitat,  
34, avenue de Grugliasco,  
Tél. 04 76 68 39 39.

Insolite

## Des artistes en résidence provisoire à la SDH

**Des personnes qui marchent lentement, les yeux fermés, passant d'un étage à l'autre, d'une pièce à l'autre, à l'intérieur des locaux de la Société dauphinoise pour l'habitat (SDH), à Échirolles : l'initiative n'est pas banale** | Du 8 au 16 novembre, le bailleur social accueille en effet en résidence provisoire les artistes du collectif Ici-Même. Ce projet est mené en partenariat avec l'Amphithéâtre de Pont-de-Claix, dans le cadre d'une troisième année de compagnonnage entre le théâtre et les artistes d'Ici-Même. Une expérience à laquelle auront participé 150 personnes : des salariés volontaires de la SDH, mais également des professionnels de la culture et des personnes proches de l'Amphithéâtre.

« Cette démarche atypique et innovante, qui paraît si éloignée de notre métier, permet de confronter

la réalité artistique avec le monde du travail, explique Frédéric ROLLAND, directeur général de la SDH. Même s'il y a toujours des blocages et que les personnes sont plus ou moins réceptives, faire un pas de côté et relever la tête du guidon, ouvre les esprits en donnant un nouveau regard. Vivre cette expérience peut apporter d'autres façons d'appréhender son environnement, ses relations avec ses collègues, d'apprendre la transversalité. Je suis convaincu qu'elle sera riche d'enseignements pour accroître le bien-être et la performance professionnelle des salariés. Mais nous n'attendons pas de résultats concrets, mesurables, la culture est ici au service de l'acculturation ». « Les artistes se posent aussi ces questions de transversalité, renchérit Corinne PONTIER, directrice artistique d'Ici-Même. La SDH est un opéra permanent. Tout l'enjeu

était de faire accepter cette promenade sonore d'une heure à 4 km/h, baptisée Echosystem, qui propose un ralentissement. L'acoustique du bâtiment fabrique la façon de l'habiter. Les ambiances sont différentes selon les étages et les pièces. Il s'agit d'une négociation d'espace dans l'entreprise : jusqu'où allait-on entrer ? Fallait-il rester à distance, respecter la discrétion ou non, l'intimité ou non, le secret professionnel ? En sollicitant d'autres sens que la vue, les salariés ont redécouvert certains lieux. Quand ils rouvraient les yeux, ils se disaient zen, reposés ».



Une promenade sonore, les yeux fermés, qui offre un espace de temps ralenti.

Et Emmanuelle BIBARD, directrice de l'Amphithéâtre, de résumer : « C'est une belle chose que les entreprises s'emparent d'objets insolites qui peuvent déplacer les mentalités. Je crois beaucoup à un autre modèle de société, qui part d'une vision décalée. La liberté de penser et d'agir est importante ».

# Quand les créateurs auscultent la ville pour 2013

■ TEXTE : HERVÉ LUCIEN

Questionnée, psychanalysée, radiographiée... La cité dans sa dimension la plus brute est devenue un enjeu artistique majeur de la création contemporaine. Au Merlan, deux compagnies, CdRA & Ici-Même, réalisent un travail au long cours sur ce matériau à la fois fragile et puissant. Sous le béton, des artistes et des hommes déjouent les clichés et les préjugés.



La "Nappemonde" d'Ici-Même : une définition de l'espace public par ses habitants.

## Infos pratiques\_

« Nappemonde », d'Ici-Même. Ateliers gratuits, à partir de 15 ans les samedi 17 novembre et 15 décembre, de 10h à 13h. Théâtre du Merlan, avenue Raimu, Marseille 14°. Renseignements et inscriptions au 04 91 11 19 30. [www.merlan.org](http://www.merlan.org)

Récemment à Martigues ou à Aubagne, l'ANPU (l'Agence Nationale de

## Un rapport plus profond à la ville

Psychanalyse Urbaine, collectif artistique atypique) mettait « la ville sur le divan » pour un spectacle participatif révélant avec humour, les stigmates cochés des tissus urbains et des populations qui y vivent. Une des multiples interventions en espace public dont regorge aujourd'hui la création contemporaine. L'artiste s'y fait psychologue, sociologue : lorsqu'on gratte le béton, le bitume, l'humain apparaît toujours. La saison dernière, au Théâtre du Merlan, dans le cadre du programme « En Corps Urbains », deux compagnies, Ici-Même et le CdRA, dressaient des portraits de la ville en tirant leur matière de création des pérégrinations et « enquêtes » urbaines effectuées sur place. Un partenariat renouvelé dans l'objectif de 2013. Le CdRA prépare ainsi « Vifs, Un Portrait de la personne » pour MIP 2013. Basés sur une investigation sociologique poussée, 12 portraits vidéos, réalisés dans les quartiers Nord de Marseille et à Arles (le Théâtre d'Arles participatif aussi à leur financement), seront projetés dans 12 stations éphémères disséminées dans les deux villes. Le principe semble abrupt, mais avec son spectacle « Nour », ce collectif pluridisciplinaire réunissant auteurs, musiciens, danseurs hip-hop et sociologues a su orbiter autour d'un récit documentaire une scénographie multimédia poignante, redonnant la vie d'une femme dans sa banalité perturbée... et son insoupçonnable richesse.

« Nous venons du spectacle vivant, de la fiction. Mais avec le temps, nous avons épuré notre discours pour laisser parler le sujet lui-même : nous considérons que l'imprévisible du réel peut remplacer le côté spectaculaire d'un événement artistique. » Corinne Portier est membre d'un collectif singulier : lors des « Concerts de Sons de Ville », elle prend les spectateurs par la main et leur fait « visiter » des espaces publics délaissés, mal identifiés, dans une scénographie du réel qui remet en jeu les clichés et les préjugés. Pour 2013, Ici-Même prépare un « Opéra-Tour » dans une veine similaire : « Il s'agit d'une mise en récit d'épéennes invisibles, une sorte de partition autour de « plateformes » logistiques marseillaises : les entrées et sorties de ville, des flux d'usagers, de marchands, de moyens de communication, de déchets... Nous nous positionnons sur un rapport à la ville très large en choisissant d'investir ces échangeurs qui échappent à la politique locale. Nous posons ainsi un colaque supplémentaire sur la cité. » Dans son éventail d'actions, Ici-Même initie aussi des ateliers « Nappemonde » (photo). « Une fabrique de points de vues réalisée autour d'une table, pour partager différentes représentations d'un territoire, d'un espace ». Des outils prédeux pour comprendre les territoires en difficulté ? Possible. Car s'ils laissent naturellement l'action sociale aux politiques publiques, les artistes ont établi un lien avec les habitants qui leur permet de saisir le réel à bras le corps. ■

© Ici-Même

# C'EST QUOI CE CHANTIER ?

*Le 12 janvier, Marseille deviendra capitale européenne de la culture. En attendant, elle se creuse de tous côtés. Au bout, les infrastructures qui lui manquaient. Livrées à temps ?*

Par **Luc Le Chatelier** Photos **Olivier Metzger** pour **Télérama**

Marseille, nuit de quart de lune, la Bonne Mère toute dorée se reflète dans les eaux calmes du Vieux-Port. Vision de carte postale, peut-être. Mais sublime. En revanche, ce n'était pas forcément très inspiré de prendre là, sur ce même quai, une chambre d'hôtel : dès 7 heures, quel tintouin ! Tractopelles, camions, marteaux piqueurs, casques blancs et gilets fluo. La raison de ce ramdam ? La première phase des travaux de la « semi-piétonisation » du Vieux-Port selon les plans de l'architecte star britannique Norman Foster (que personne n'a vu) et du paysagiste vedette français Michel Desvigne. A savoir, comme l'explique Emmanuel Dujardin, architecte de l'agence marseillaise Tangram mandaté sur ce chantier : « La réduction drastique de la circulation automobile autour du bassin, et surtout dans le bas de la Canebière où se croisaient il y a peu neuf voies de circulation ; l'accès à l'eau rendu aux promeneurs par la suppression des barrières des clubs nautiques ; et l'implantation d'"ombrières" – sortes de parasols en inox – sur le quai des Belges, désormais baptisé "de la Fraternité", pour abriter marché au poisson et activités culturelles. » Il n'y a pas de temps à perdre. Le site doit impérativement être prêt pour « la Grande Clameur » qui, le 12 janvier prochain, marquera l'ouverture de Marseille-Provence 2013 (MP2013) capitale européenne de la culture. Cornes de brume, cloches des églises, klaxons, casseroles et gigantesque ola, toute la ville est attendue. Et le monde entier avec elle !

En effet, les yeux braqués sur les excellents résultats de Lille, capitale européenne de la culture en 2004, les responsables de MP2013 visent les dix millions de visiteurs sur tout le périmètre des festivités, c'est-à-dire Marseille, mais aussi Arles, Aix, Aubagne, La Ciotat (cent trente communes et six communautés d'agglomération)... « Mais restons à Marseille, à la fois tête de pont et maillon faible du dispositif, tempère le poète Julien Blaine, adjoint à la culture de 1989 à 1995, quand

Robert Vigouroux était maire. Si les autres villes ont du patrimoine, de jolis musées et une solide réputation touristique, la cité phocéenne, elle, n'arrive pas à se défaire d'une foule de clichés pas tous usurpés : trop sale, trop pauvre, trop incivile, trop mal tenue par des élus incompetents ("Surtout ne rien faire pour qu'on ne puisse rien nous reprocher"), un syndicat irresponsable qui tient les services (FO et ses mémorables grèves des poubelles) et des flics ripoux (la BAC des quartiers nord)... » Stop !

MP2013 n'est pas la baguette magique qui réglera d'un coup tous les problèmes. Mais – et c'est déjà un premier succès à son actif – le titre de capitale européenne de la culture aura été un formidable levier pour débloquent les financements de nombreux chantiers en attente, et combler, du moins en partie, le considérable retard de la ville en matière d'infrastructures touristiques et culturelles. Au-dessus de la mairie, l'ancien hôtel-Dieu, un impressionnant hôpital construit dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui, abandonné depuis 2006, tournait à la ruine et au squat, termine sa mue en palace cinq étoiles (agence Tangram). A la sortie du Vieux-Port, à l'emplacement de l'ancien J4, des grues signalent deux autres réalisations emblématiques du renouveau marseillais. Accolé au vieux fort Saint-Jean, rénové pour l'occasion, le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM) est un sobre monolithe de 72 mètres de côté matérialisé par une arborescence de béton noir signé Rudy Ricciotti. « Nous serons prêts pour la journée portes ouvertes, le 13 janvier », se rassure Bruno Suzzarelli, son directeur, apparemment point trop stressé. Juste à côté, tout en poutres d'acier et audaces ostensibles, la Villa Méditerranée, un centre culturel régional aux missions floues signé du mégalo milanais Stefano Boeri, montre ses muscles, et son retard. Sa livraison en juin relèverait du miracle.

A 200 mètres de là, la réhabilitation du J1, un ancien entrepôt portuaire, est quasi terminée : sur 6000 mètres carrés, l'architecte marseillaise Catherine Bonte a dégagé un vaste plateau d'exposition, avec cafétéria, ateliers de créations et vue imprenable sur la digue de la mer et le port de commerce. A la Joliette, le bâtiment du nouveau Frac (Fonds régional d'art contemporain), du Japonais Kengo Kuma, semble aussi tenir son calendrier. Et puis, sur tout ce secteur, il y a Euro-

**Les yeux braqués sur les excellents résultats de Lille en 2004, Marseille vise dix millions de visiteurs.**

med, « le plus grand chantier urbain d'Europe », qui s'étend sur près de 400 hectares. Bien sûr, il n'a rien à voir avec MP2013, mais il participe de ce décor de ville en plein boom. Démarré il y a vingt ans avec la belle rénovation des docks, il se poursuit aujourd'hui jusqu'au bassin d'Arcenc, dont les silos ont été transformés en bureaux et salle de spectacle. La tour de Zaha Hadid, 145 mètres, majestueuse et solitaire, fait face au large. Elle ne restera pas

seule longtemps. Le promoteur immobilier Marc Pietri s'apprête à construire ici même trois autres gratte-ciel à plusieurs centaines de millions d'euros l'unité. Baptisé H99 (pour signifier sa hauteur), signé Jean-Baptiste Pietri (le fils de Marc), le premier sera un immeuble de logements de grand standing. Les deux autres : des bureaux vus par Jean Nouvel, un hôtel et des logements par Yves Lion. « Rassurez-vous, je suis Marseillais mais je ne suis pas fou !, s'amuse le promoteur. Partout, les grandes villes portuaires connaissent un développement formidable. Marseille accuse un peu de retard, mais MP2013 va nous apporter les musées et les infrastructures culturelles indis- »



Derniers travaux de la Villa Méditerranée. Architecte: Stefano Boeri.

» pensables pour finir de séduire les investisseurs internationaux. Ils sont déjà là, ils viendront plus encore, pour le site unique de Marseille, ses calanques, un arrière-pays magnifique, le ski pas loin, mais aussi le port de Fos, l'aéroport international, un réseau dense d'autoroutes et des dizaines de TGV tous les jours...»

Afin de parachever ce tour d'horizon, un arrêt s'impose à la Friche la Belle de Mai où l'architecte marseillais Matthieu Poitevin assure les finitions du Panorama, un cube translucide dédié à l'art contemporain, tandis que sa consœur Corinne Vezzoni vient de livrer le joli bâtiment des réserves du MuCEM. Enfin, le musée des Beaux-Arts, au palais Longchamp (inauguré en 1869), fermé depuis 2005, rouvrira solennellement le 13 juin prochain sur «Le Grand Atelier du Midi», une grande exposition menée conjointement avec le musée Granet d'Aix-en-Provence. Au programme, tous ces artistes qui, entre 1880 et 1960, se sont confrontés à l'ombre crue et à la lumière dure, aux bleus du ciel et de la mer, aux pins torturés par le vent, aux hommes et leurs maisons accrochées aux pentes arides. Quel beau pays! Quelle belle ville!

Mais quelle ville agaçante aussi. Quand, à admirer les façades, on bute sur un tas d'ordures. Quand, subjugué par la mer au loin, on manque de s'étaler dans un trou du trottoir.

## LA MÉTROPOLÉ INFAISABLE

Gaston Defferre, initiateur de la décentralisation (loi de 1982), et maire de Marseille de 1944 à 1946 puis de 1953 à sa mort, en 1986, n'a pas voulu faire chez lui ce qu'il préconisait ailleurs: une grande métropole forte et cohérente. S'allier avec Aix-la-bourgeoise? Impensable! Les communistes d'Aubagne? Encore moins... Résultat, l'actuelle communauté urbaine Marseille-Provence Métropole, créée en 2000 et réduite à 17 communes parmi les plus pauvres, ne profite ni des retombées économiques du port (à Fos), ni de l'industrie de pointe et du tourisme (à Aix), ni même du commerce: le grand centre

commercial de Plan de Campagne est situé sur la communauté d'agglomération du Pays d'Aix! Dans ce contexte bloqué, la candidature de Marseille-Provence au titre de capitale européenne de la culture a pu apparaître comme la préfiguration d'une possible entente territoriale. Fausse joie. A deux mois des festivités, c'est plus que jamais «chacun pour soi». Inquiet de cette zizanie, le gouvernement a donc nommé en septembre dernier Laurent Théry, Grand Prix de l'urbanisme 2010, au poste (inventé pour l'occasion) de préfet délégué à la métropole. Un nouvel épisode de *Mission: Impossible?*

Quand, passé 23 heures, il n'y a plus ni tram ni métro. Et, après minuit, pas même un «Vélo», tous bloqués comme des citrouilles. Et que dire lorsqu'on reste coincé par un olibrius garé en triple file le temps de s'acheter un paquet de clopes... Clichés? Même pas. «*Tout le monde s'énerve, mais, de guerre lasse, tout le monde finit par s'en foutre. De la saleté, de la dégradation de l'espace public, du type garé n'importe comment...*» se désole Jean Viard, sociologue, élu PS du quartier du Vieux-Port. Seule parade trouvée par la mairie: installer des caméras de vidéo-verbalisation: «*Trois minutes en double file, et c'est 35 euros!*» Suffisant pour réveiller l'esprit civique des Marseillais? La capitale européenne de la culture 2013, en mettant la ville

sous le feu des projecteurs du monde, donnera-t-elle aussi à ses habitants l'envie du partage? A la veille des festivités de 2004, Lille avait dix-sept mille «ambassadeurs» volontaires dûment badgés, tee-shirtés, formés à sourire aux touristes. MP2013 aligne difficilement mille bénévoles. Attentisme? Manque de sens du collectif?... «*Non, c'est la faute aux élus, explose Pascal Urbain, architecte et urbaniste de l'agence Stoa. MP2013 est un projet sans réel porteur de projet! Personne, ni à la mairie, ni à la communauté urbaine, ni dans aucune instance ne veut l'incarner et mouiller sa chemise pour la culture! Alors, après avoir usé Bernard Latarjet, l'inventeur du projet MP2013, ils se reposent sur Jean-François Chougnat, son successeur, véritable homme de culture, mais pas très charismatique ni, surtout, marseillais. Vous allez voir: si c'est un succès, ils tenteront tous de tirer la couverture; si c'est un échec, ils tomberont tous sur Gaudin, le maire – qui ne vaut pas mieux.*» Les élections municipales de 2014 s'annoncent saignantes...

En attendant, loin de ce désolant tintamarre, les artistes se préparent. Pas les grandes stars. Buren, Preljocaj, Varini, se réservent pour les beaux jours. Mais d'autres, plus anonymes, accrochés à leur territoire. Comme Dalila Ladjal et Stéphane Brisset, de l'association Safi, qui travaillent dans les quartiers nord autour des jardins partagés, de la biodiversité et d'un «champ de papillons» qu'ils surveillent avec les minots et des chercheurs de l'université. Ou la troupe d'Ici-Même, des Grenoblois. Eux peaufinent avec le Théâtre du Merlan des «Concerts de sons de ville» où ils nous emmènent les yeux bandés pour d'étranges promenades urbaines. Ou encore ces artistes-marcheurs. Eux ont concocté un sentier de randonnée de 250 kilomètres qui sillonne en grand huit la Capitale 2013. Leur topo-guide – prévu en mars – sera haut en couleur et points de vue décalés. Et puis, il y a le Off qui mijote, à l'instigation d'une bande de petits malins proches du fanzine satyrique *Le Ravi*. Leur premier coup: avant même que Marseille ne soit désignée, ils ont déposé tous les noms de domaine Internet comportant le mot «Marseille2013». Résolument rétifs à l'organisation labellisée, ils promettent de mettre un joyeux souk. Quatre temps forts à leur programme: «Poubelle la ville», «Kalachnik'Off», «Merguez Capitale» et «Mytho City»... Même si les chantiers ne sont pas terminés, les transports aléatoires, les taxis de mauvais poil, les festivités un peu floues et les artistes hors de contrôle, Marseille, comme toujours, en mettra plein la vue. Vivement le 12 janvier, qu'on clame! ●

# QUELQUES REFLÉXIONS TIRÉES DE DEUX BELLES BALADES SENSORIELLES

par Jacques Lolive

Les deux dispositifs artistiques dont je vais parler maintenant, *The Smile off Your Face* (par Ontroerend Goed une troupe de théâtre et performance de Gand) et *Les concerts de sons de ville* (par le collectif d'artistes ICI-MEME [GR.]) permettent d'appréhender le corps de chair au cœur de la ville qui est souvent enseveli sous trop de discours. Je vais d'ailleurs me dépêcher de discourir à mon tour sur ces deux belles balades sensorielles que j'ai pu faire grâce à la directrice de la Scène nationale du Merlan qui m'a invité et aux artistes qui les ont conçus

## I. The Smile off Your Face (Le sourire de votre visage)

Le jeudi 7 juin à 16 heures. Durée 25 minutes

*Assis dans un fauteuil roulant, les yeux bandés et les mains liées, chaque spectateur est invité à vivre une traversée unique dans les sens et les songes. Un parcours sensoriel qui stimule l'imaginaire en questionnant l'intimité l'amour et le bonheur. Une douce manipulation pour voyager au plus près de ses émotions (extrait de la brochure de présentation du spectacle dans le dossier de presse du Merlan)*

### ***Un dispositif esthétique qui suscite l'engagement corporel***

« Nous sommes à la fois totalement du langage et totalement du corps : l'articulation entre les deux est difficile » (Regis Debray). C'est là qu'interviennent les dispositifs esthétiques (Elie During) qui articulent le corps au langage. *The Smile off your face* est un de ces dispositifs, un mélange hétérogène d'humains, de langage, de mythes et d'objets familiers défini pour ses effets et ses usages. Il fabrique des affects et de l'intime et donc du sujet sensible. On se situe dans le registre de l'engagement esthétique (Arnold Berleant). Le dispositif suscite une expérience esthétique du participant qui implique la présence active du corps humain engagé dans des postures, des entraves, des caresses, des échanges, etc. La participation corporelle des participants s'exerce selon un parcours qui comporte plusieurs séquences successives.

### ***Description à chaud***

#### *1) Introduction et rituel*

La jeune femme blonde à l'entrée qui t'installe dans le fauteuil roulant te pose le bandeau sur les yeux et pousse ton fauteuil dans la scène. Elle te demande si tu as des problèmes de dos. Attaché (les mains entravées) et bâillonné (un bandeau sur les yeux), tu entends une musique, des bruits autour de toi dont certains sont inquiétants. Tu ressens une sensation de chaleur et une odeur de flamme,. On allume un briquet devant ton visage. Tes mains sont entravées. Quelqu'un te caresse les mains et le visage. Tu réponds aux caresses et tu sens une barbe. On te lève du fauteuil et l'on te pousse contre un mur presque violemment. C'est comme un rite de passage :

être aveuglé pour mieux voir ou voir autre chose. On fait brûler des herbes avec un briquet ? (Tu es aussi photographié mais ça tu ne le sais qu'après).

*2) Conversation au lit : caresses... de mots ?*

On te pousse presque violemment contre un matelas. Une voix féminine te demande « droite ou gauche ? ». Tu t'embrouilles, finalement tu te retrouves collé contre un corps féminin que tu caresses progressivement, des seins masqués par un soutien gorge plutôt sage, un flanc, une jambe nue et tu remontes le long de cette jambe. La scénette évoque bien la présence irréductible du désir dans l'intime. Tu t'interromps car elle te parle « Es-tu heureux ? Décris-moi quelque chose de beau ? Es-tu amoureux ? Pleures-tu ? »... Il s'ensuit une conversation familière, intime, amicale mais dissymétrique puisque la femme ne parle pas d'elle. Cette situation agréable et un peu sulfureuse t'évoque la prostitution, et surtout le bar américain où le client se paie « une oreille ». On t'aide à te lever du lit pour te conduire vers la prochaine station

*3) Rencontre avec le Père Noël : la fête merveilleuse de l'enfance*

Là une femme (Est-ce la même ? Tu verras que non) te parle de sa robe rouge à dentelle « sais-tu ce que je porte dessous ? ». Elle te demande si tu veux une friandise « aimes-tu le chocolat ? » elle t'en donne un carré. « Aimes-tu le massepain ? C'est de la pâte d'amande en forme de pomme, de poire... » Elle te fait goûter une petite friandise. Elle te laisse une carotte dans les mains. Elle parle de son amour des chevaux et de son beau cheval blanc, de son ami africain. Elle t'enlève le bandeau et se révèle être une papesse en majesté ou plutôt « un » Père Noël au féminin avec une barbe postiche et un bel habit rouge (Mais après une discussion avec la petite blonde de l'entrée il s'avère que tu as vu Saint Nicolas qui est moins connu en France et il plutôt habillé de vert dans l'Est de la France. Les cultures nationales mettent en évidence les limites de cette figure stéréotypée de l'intime).

*4) Pleurer et sourire devant le mur des photos-souvenirs*

L'homme qui t'as caressé au début se révèle être un beau jeune homme barbu. Il te montre un merveilleux mur de photos — Le mur de photos des participants qui monte jusqu'au ciel, émouvant comme une œuvre de Christian Boltanski — qui monte jusqu'au plafond et ta photo à portée de mains. C'est le mur des photos-souvenirs qui ouvre les « intermittences du cœur ». Le beau jeune homme pleure (devant l'évocation suggérée par une des photos ?) et il te demande avec insistance de participer à son émotion (pour le reconforter ?) : « Souris-moi... Plus que ça »

*5) Illumination et transparence : vue d'ensemble du dispositif*

Tu a été cajolé, adossé, trébuché. Tu voudrais que ça dure plus longtemps que les 25 minutes prévues mais c'est bientôt la fin et tu dois quitter la scène onirique ton fauteuil tiré à reculons par un des meneurs du jeu. Tu la vois enfin dans son intégralité : les différentes stations (les postes où se jouent les scénettes d'intimité). Tu t'aperçois que la scène est plus peuplée que tu ne l'imaginais. Plusieurs sujets suivent le parcours simultanément mais décalés. La scène est plus petite que tu ne te l'étais imaginée. Tu quittes le fauteuil roulant

*6) Mise en commun et échanges sur le vécu de cette expérience*

Ensuite, tu vas signer le livre d'or. Tu restes au bar à proximité de l'entrée-sortie à boire une bière et discuter avec la barmaid qui a participé à cette expérimentation et avec les participants qui sortent. Une femme aurait bien aimé faire plus qu'embrasser le beau jeune homme. Une personne âgée et isolée se serait remémorée des attentions perdues, des caresses oubliées.

L'appréciation de l'expérimentation par le journaliste écossais dans le dossier de presse se confirme. « un essai sur l'intimité, la chaleur humaine et une attention réelle portée aux émotions mais aussi une réflexion totale sur le terrible manque de tout ça dans nombre de vies chargées d'aujourd'hui » (*The Scotsman*, Joyce Mac Millan). Cependant, l'expérience me semble plus paradoxale tant est grand le poids de l'artifice et de l'artificial dans le dispositif. Peut-on fabriquer de l'intime et même des affects sans que les meneurs de jeux ne s'y exposent ou n'en éprouvent ? Je dirais oui parce qu'il s'agit d'autre chose, d'impliquer les corps dans un dispositif hétérogène qui produit des effets de subjectivation. J'ai participé à la disposition d'une scène d'intimité. Peut-on fabriquer de l'intime et des affects avec des stéréotypes ? Je dirais oui parce que ce qui est visé ici ce sont « des figures, l'empreinte d'un code » (Roland Barthes)

### ***Les figures d'un parcours de l'intimité***

Pour définir ces scénettes d'intimité, je paraphraserai les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. C'est à la fois un « discours du corps » et un parcours de l'intimité. Le dispositif ne décrit pas mais il simule l'intimité. Le parcours de l'intimité se compose de « différentes figures au sens non rhétorique mais gymnastique ou chorégraphique ». Ces figures sont les petites scénettes que j'ai décrites au sortir de l'expérience (la conversation au lit : caresses... de mots, la fête merveilleuse de l'enfance...). Chaque figure constitue le « geste du corps saisi en action » qui appelle l'imaginaire. Chaque figure est fondée sur *l'identification* « Comme c'est vrai, ça ! Je reconnais cette scénette ». « Elles ont la pauvreté des essences... Ce qui se passe dans la tête à tel moment est marqué, comme l'empreinte d'un code (la carte de l'intimité). Ce code chacun peut le remplir au gré de sa propre histoire ». L'ordre des scénettes est aléatoire : « elles surgissent dans le désordre » (comme la scène 3 consacrée à l'enfance surgit après la scène 2 consacrée au désir amoureux) « comme si le sujet puisait dans la réserve des figures selon les besoins, les plaisirs ou les injonctions de son inconscient ».

### ***Les intermittences du cœur (Proust)***

Ce dispositif me renvoie donc à ce que Proust appelait « les intermittences du cœur », les réveils imprévisibles de la mémoire.

*« Aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur. C'est sans doute l'existence de notre corps, semblable pour nous à un vase où notre spiritualité serait enclose, qui nous induit à supposer que tous nos biens intérieurs, nos joies passées, toutes nos douleurs sont perpétuellement en notre possession. Peut-être est-il aussi inexact de croire qu'elles s'échappent ou reviennent. En tout cas, si elles restent en nous c'est, la plupart du temps, dans un domaine inconnu où elles ne sont de nul service pour nous, et où même les plus usuelles sont refoulées par des souvenirs d'ordre différent et qui excluent toute simultanéité avec elles dans la conscience. Mais si le cadre de sensations où elles sont conservées est ressaisi, elles ont à leur tour ce même pouvoir d'expulser tout ce qui leur est incompatible, d'installer seul en nous, le moi qui les vécut. »*

Les réveils imprévus de la mémoire nous permettent de ressentir à nouveau cette sensibilité que l'on croyait perdue à jamais. Ces fragments du passé sont évoqués par les photographies et appelés par les postures corporelles qui constituent l'ossature du dispositif

### ***L'amateur d'intimité***

Le fait d'être tantôt immobilisé par des liens et des baillons, tantôt actif (la scène du lit) indique bien ce mélange d'activité et de passivité recherchée qui caractérise l'amateur (je pense aux amateurs de drogue ou de musique analysés par Antoine Hennion). *The Smile off Your Face* fait de nous des amateurs d'intimité actifs-passifs et impliqués-spectateurs (dedans-dehors).

### ***Peut-on ouvrir l'espace public à l'intime ?***

La scénette 5 (vue d'ensemble finale) est particulièrement éclairante. Le fait que plusieurs sujets suivent le parcours simultanément mais en décalé indique bien que l'ordre est sans importance et surtout le caractère stéréotypé des figures de l'intimité. L'intime, le plus singulier le plus caché est aussi le plus commun le mieux partagé. Peut-on dépasser la coupure public-privé pour ouvrir l'espace public à l'intime ? L'expérience nous y invite, elle impulse une réflexion sur la ville vivable ( car respectueuse de la vie des personnes considérée dans toutes ses dimensions). Que faire avec la solitude subie ? Comment apaiser la situation des personnes isolées ? *The Smile off Your Face* pointe l'importance d'une écoute tolérante, amicale, sensuelle et douce. La tonalité sulfureuse mais soft de l'expérimentation suggère-t-elle la réhabilitation d'une certaine forme de prostitution considérée comme un service public ou communautaire de l'intime ?

## **II. Les concerts de sons de ville**

Vendredi 8 juin à 7 heures du matin départ métro Bougainville, Marseille 15<sup>e</sup> durée 2 heures

*Concerts de sons de ville est une promenade aux yeux clos, un ralentissement dans l'ordinaire sonore traversé par nous tous chaque jour et que l'on oublie d'écouter ; un groupe est invité à se laisser guider par un(e) inconnu(e). C'est un documentaire sonore composé en direct ici-même en fonction des espaces, du flux passant, de la lumière, de l'instant et même de l'imprévu. Le corps écoutant est guidé et cherche sa place. Désynchroniser les images du son, le voir de l'entendre. Éprouver le son dans le corps. La matière sonore flux continu se sculpe pas à pas... L'addition ou la soustraction des sons agissent comme révélateurs et extenseurs sensoriels. Peu à peu le paysage sensible et subjectif se recompose (extrait de la brochure de présentation du spectacle dans le dossier de presse du Merlan)*

### ***Description à chaud***

« Vous pouvez avoir une entière confiance en nos guides qui sont professionnels et expérimentés... Quand vous êtes prêts, fermez les yeux. Ce sera pour nous le signal que nous pouvons commencer »

Ça y est c'est parti, tu as fermé les yeux et un guide te prend par le bras droit pour te diriger lentement dans un parcours complexe. C'est une femme plutôt maternante, tu sens ses (gros ?) seins contre ton coude. Elle t'introduit délicatement dans ton nouveau paysage subjectif et sensible. Ce petit registre affectif fonctionne comme un catalyseur pour faire surgir un paysage où les sensations prolifèrent. Plus tard ce seront d'autres guides sans doute moins doux mais tous aussi expérimentés. Femmes à droite et hommes à gauches te semble-t-il. Tu admires leur grand savoir-faire. C'est lui qui fait tenir le dispositif car tu as déjà éprouvé des méthodologies voisines mais elles ne fonctionnaient pas aussi bien.

Le nouveau paysage regorge de sensualités. La gourmandise s'y exerce pleinement car tous tes sens sont en éveil. Tu savoures des sons inouïs jamais entendus auparavant : un concerto de moteurs Diesels d'une grande richesse harmonique, presque mélodieux. Parfois un son beaucoup plus pneumatique comme feutré (quand tu auras recouvré la vue, tu verras qu'il s'agit de charriots élévateurs, de transpalettes, bref de la grande famille des « Fenwicks ») des bruits sourds de lourdes charges que l'on déplace et repose. Tu deviens un amateur de sons et même de bruits. Tu t'enivres des odeurs fortes des melons. Tu ressens tout avec acuité : les sensations de chaleur ensoleillée alternant avec celles d'ombre tiède, il t'arrive même de ressentir une parenthèse de froid brutal sombre et humide (une chambre froide visible sur les photos que tu as prises du lieu). Tes guides successifs et tes yeux clos t'autorisent des mouvements ralentis qui tendent parfois vers l'immobilité comme une asymptote dont

l'approche ferait découvrir un autre monde où les dénivelés sont amplifiés, les riches textures du sol sont magnifiées : tu apprécies le gazon et les motte de terre grumeleuses sous tes pieds, le bitume élastique et caoutchouteux avec son odeur étonnante, les crissements du gravier. Tu ressens des variations minuscules et parfois de grandes ruptures comme une escalier abrupt qu'il te faut monter péniblement. Au milieu des gens dans l'espace public tu partages des bribes de conversation. En fermant les yeux tu n'es pas devenu aveugle (du moins ce que tu imagine être l'aveuglement), pas du tout car tes visions demeurent très colorées. Tu es immergé dans des nappes de lumière magnifiques inspirées du pointillisme avec des belles variations dans le mauve, le vert l'orangé les bleus. Tu ressens vraiment la chaleur ou le froid des couleurs. Cependant tout n'est pas agréable dans ce monde car tu frôles des gens, des machines, tu côtoies parfois des précipices quand un gros camion t'effleure ou que tu ressens comme un grand vide à tes côtés.

Après deux heures de ballade dans les merveilleux paysages sensibles, bariolés et presque synesthésiques, il t'a été très, très difficile de te résoudre à rouvrir les yeux. Tu es le dernier du groupe à le faire. Quelle n'est pas ta surprise quand tu ouvres les yeux de voir le site où l'expérience s'est déroulée : les hangars gris du MIN des Arnaveaux de Marseille. Comment un lieu de travail aussi ingrat, presque desséché a-t-il pu susciter si belle expérience ? Peut-on réenchanter n'importe quel lieu ? Tu retrouves aussi la présence du groupe qui a participé à l'expérience avec toi mais chacun était alors isolé dans sa petite monade ou plutôt la dyade qu'il constituait avec ton guide. Puis la dernière étape du voyage c'est une mise en commun de l'expérience dans le petit bar du MIN où l'on se retrouve tous à côtoyer les manutentionnaires qui nous offrent des kiwis dans une ambiance conviviale qui me surprend.

### ***Immerger le sujet dans son environnement pour se fabriquer un « corps urbain »***

*« Percevoir l'environnement de l'intérieur au lieu de le regarder transforme la nature en quelque chose de tout à fait différent, un royaume dans lequel nous vivons comme des participants, pas de observateurs... La caractéristique esthétique de notre époque n'est pas la contemplation désintéressée mais l'engagement total, une immersion sensorielle dans le monde naturel qui atteint une expérience de l'unité exceptionnelle » (Arnold Berleant).*

L'expérience ne m'a pas seulement permis de retrouver une conception sensible de mon environnement urbain, elle m'a constitué en véritable « corps urbain ». C'est la pose du casque antibruit sur mes oreilles qui me l'a prouvé a contrario. Quand les « caresses d'oreille » s'exerçaient avec ladite pose, j'ai ressenti le reflux de l'environnement urbain auquel j'étais mêlé (comme le liquide s'écoule d'un récipient que l'on vide) et inversement quand la pression du casque s'atténuait puis se relâchait totalement, je saluais son retour qui marquait mon élargissement corporel. Cette relation entre l'immersion sonore et la perception augmentée (sonore, tactile, odeurs, ...), ce passage de l'atténuation de la vision à l'immersion environnementale. Quel étonnement ! C'est comme si la vision fonctionnait en confortant la coupure intellectuelle entre mon corps et l'environnement. A l'inverse, l'immersion dans un environnement sensoriel, sensible et imaginaire m'affirme que l'habitant est un « corps urbain » ou un « corps de ruralité ». C'est un sujet augmenté caractérisé par la diversité et la richesse des liens qui le rattachent à son environnement. Ces relations à l'environnement constituent ses « territoires de vie » (habitation, paysage, quartier urbain, lieu) et font l'objet d'une forte implication personnelle, d'une expérience vécue qui est à la fois sensorielle, sensuelle et sensible (elle intègre le désir et les émotions), imaginative (elle transfigure la réalité) et signifiante. La conception classique rabougrit le sujet, elle l'ampute de son corps médial (Augustin Berque), de son milieu de vie. Le point de vue de l'habitant restitue la part des choses.

### ***La possibilité d'un monde commun sensible : ballades leibniziennes***

ICI-MEME [GR.] nous a convié pour un exercice de métaphysique expérimentale un peu échevelé, une véritable ballade leibnizienne.

*Leibniz : «toute substance individuelle est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers qu'elle exprime chacune à sa façon: à peu près comme une même ville est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui la regarde. Ainsi l'univers est en quelque façon multiplié autant de fois qu'il y a de substances »*

Durant la ballade sensorielle, j'étais une monade sans porte ni fenêtres qui exprimait la totalité du monde mais selon mon point de vue singulier. Il n'y avait pas d'ouverture car il n'y avait pas d'extérieur. Tout était inclus en moi : l'extime devenait l'intime. Comme si l'ensemble du monde n'existait que dans nos perceptions conjointes car « chaque perception par une monade est singulière et elle a exactement le statut de l'œuvre d'art selon Kant : la singularité capable d'être partagée » (Gilles Deleuze). Cette perception du monde est une perspective, un point de vue qui a trait à mon corps. Une perception privée en quelque sorte, une préhension du concert du monde qu'est la ville publique. Une perception qui m'a rempli de joie car elle était aussi participation à tous les événements du monde qui mettait au jour le lien entre les choses. Je voudrais savoir exprimer le bonheur des petites perceptions. La réserve de latence si nécessaire : les choses douces et floues, ambiances et atmosphères, qui ne résistent pas à l'explicitation : mon bonheur avec la fauvette à tête noire invisible qui chantait dans le jardin de Pau comme un rossignol, il suffisait qu'elle soit là, « mais quand il y a une multitude des petites perceptions où il n'y a rien de distingué, on est étourdi »...

### ***Conclusion.***

Pour conclure, je voudrais évoquer ce qui m'apparaît comme une possible signification politique de ces dispositifs esthétiques. Ils pourraient favoriser une meilleure prise en compte des riverains dans les politiques d'aménagement qui perturbent leurs territoires de vie. Je suis bien conscient des risques d'instrumentalisation que cette politisation recèle mais il existe déjà des mobilisations d'habitants soutenus par des collectifs d'artistes dans certaines métropoles (Barcelone, Montréal...) qui vont dans ce sens. Dans ces différentes expériences de collaboration, les artistes utilisent leurs savoir-faire pour mettre en forme l'expérience des habitants et des riverains afin de la rendre visible, de la légitimer et de restituer leur voix dans les mobilisations et les débats publics. Cela me conduit à préconiser une « politique des formes » : une expérimentation politique qui vise à promouvoir une conception sensible de l'environnement qui s'enracine dans l'expérience des habitants et révèle la force et la richesse des attaches qui les relient à leurs milieux de vie.

## UN ÉTAT DE MONDE AUTRE

par Jean-Paul Thibaud

*Ouverture.* 6 juin 2012, tôt le matin, une belle journée ensoleillée commence dans un lieu inconnu et improbable de Marseille. Une vingtaine de personnes qui ne se connaissent pas se retrouvent pour une expérience organisée par le Théâtre du Merlan. Tous des volontaires curieux de participer aux *Concerts de sons de ville* proposé par le collectif d'artistes Ici-Même [G#]. C'est que l'attention à la ville sensible ne cesse de se développer depuis quelques années... Artistes, chercheurs et concepteurs de toutes sortes semblent désormais partager ce champ d'intérêt. Que va-t-il donc se passer ici qui innove en la matière ?

*Délestage.* Accueil chaleureux de quelques membres d'Ici-Même [G#] qui nous demandent de nous délester des objets encombrants emmenés avec nous (sacs, vestes, portables, lunettes,...). Tout est prévu de manière à ce qu'on retrouve nos effets à la fin de l'expérience. Première mise en condition : s'alléger, se désappareiller, se rendre libre de nos gestes. Il nous est demandé ensuite de choisir un endroit à proximité, à quelques mètres seulement, puis de fermer les yeux quand nous sommes prêts. Seconde mise en condition : s'abandonner, lâcher prise, accepter de se laisser guider par un(e) inconnu(e). Délestage cette fois-ci des contraintes pratiques et interactionnelles, celles consistant à anticiper un obstacle ou répondre à une interpellation, s'orienter dans l'espace ou faire face au regard de l'autre. Juste marcher les yeux fermés. Cet espace quelconque, paysage industriel bordé d'une route et clairsemé d'entrepôts, disparaît désormais de ma vue. Je pense ici à certains questionnements relatifs à la confiance dans l'espace public pour lesquels faute d'un minimum de vigilance en public la confiance deviendrait aveugle. Mais ne serait-ce pas précisément de cela dont il s'agit ici ? Est si la confiance était [presque] aveugle ?

*Imprégnation.* Un protocole très précis basé sur la marche urbaine, la vue empêchée et la pleine confiance est mis en œuvre. Je retrouve des affinités avec certains protocoles méthodologiques développés dans les sciences sociales : trajets voyageurs, parcours commentés, itinéraires,... autant de propositions qui initient également des cheminements en milieu urbain. Le monde de l'art et celui de la recherche se rencontrent dans des dispositifs expérimentaux ayant des airs de famille évidents. Mais je m'aperçois que l'invite faite ici est de nature sensiblement différente. Non pas parler en marchant mais marcher en silence. Non pas se rendre quelque part mais se laisser embarquer sans but précis. Non pas s'engager dans une courte séquence d'activité mais prendre le temps d'une immersion prolongée. Tout se passe comme s'il s'agissait tout simplement de s'imprégner du monde, de s'installer dans un nouvel état de monde. L'expérience va durer une heure environ – nous le savons dès le départ – et cette durée est d'une importance capitale pour s'acclimater à l'état second qui va devenir le nôtre petit à petit. Marcher une heure, à petits pas, en traversant des lieux calmes ou animés, ouverts ou recouverts, plus ou moins exposés au soleil. Explorer avec lenteur, encore, poursuivre, continuer, et perdre le sens du temps. Transformations imperceptibles de notre rapport au monde, infimes modifications scandées par quelques surprises à venir. De l'état vigile de départ à l'état somnambulique à l'arrivée, nous allons être sujet à un changement d'autant plus profond qu'il est lent et graduel. Mais comment en arrive-t-on là ?

*Accompagnement.* L'expérience démarre, debout les yeux fermés, bruits de circulation routière en arrière-plan et exposition au soleil matinal. Vulnérable. Après quelques secondes, un bras vient soutenir le mien. Mon bras ballant se replie de 90° et repose dorénavant sur celui de mon/ma guide. Bras sur bras, main sur main. Côte-à-côte. Pas un mot. Contact anonyme qui le restera. Je ne saurai pas qui a été à mes côtés durant cette expérience. Je sais juste combien ce guide fera preuve de nuance et de finesse pour me mettre en mouvement/confiance. Ce bras singulier qui m'accueille va devenir mon compagnon de route. C'est lui qui va m'emmener, m'emporter, me

diriger, m'inviter à accélérer ou ralentir, m'asseoir, m'accouder ou m'adosser, monter ou descendre... Grâce à lui je vais m'abstraire progressivement des préoccupations d'ordre pratique. Je vais lui déléguer cette tâche en quelque sorte. Infime contact qui m'allège du travail habituel. Un monde dans un simple toucher. Comment marche-t-on ensemble se demandent certains sociologues ? Cette expérience bras-à-bras semble y répondre d'elle-même tant les micro-inflexions de mon complice de route traduisent la vaste palette du corps en marche et des mouvements en commun. Belle incarnation du tact s'il en est ! Une simple pression de main ou tension de bras suffit à maintenir l'accord de deux présences mobiles. Ces ajustements très ténus donnent à sentir la morphologie des lieux traversés en même temps que la chorégraphie tacite de deux corps en mouvement (j'apprendrai plus tard à ma grande surprise que ce sont en fait deux personnes qui sont guidées simultanément, une de chaque bras). Il arrive parfois de changer de bras et l'expérience se poursuit selon une latéralité autre. Je perds bras pour en retrouver un autre aussitôt, de l'autre côté. Le monde se reconfigure alors à gauche, ou bien à droite, et mon corps avec.

*Déprise.* Le début de la marche est bien sûr hésitant, timide, précautionneux. On cherche l'information sonore et on palpe beaucoup des pieds. Où suis-je ? Qu'est-ce que j'entends ? Puis-je faire un pas ici ? Dépaysement. Nous sommes encore dans le monde des actions pratiques et il n'est certainement pas aisé d'en sortir. Des bruits indiquent que des personnes sont en train de travailler. Chocs d'objets, sons métalliques, moteurs de petits véhicules, discussions, avertisseurs, sonneries, déplacement et affairement de toutes parts... Quelqu'un passe juste à côté. Un moteur se rapproche puis s'éloigne. Plusieurs personnes discutent ensemble. L'agitation ambiante s'atténue parfois au cours du cheminement mais contraste toujours avec la lenteur de notre marche et la discrétion de nos gestes. Nous sommes bel et bien ici et pourtant nous n'appartenons pas à ce milieu. Notre rythme n'est pas le même, ni notre engagement dans les situations, ni notre capacité à interagir avec ce qui se passe. Tout entier corps sensible en éveil, aucunement acteur de ce qui se passe. Perception sans action. Rupture du schéma sensori-moteur. Présence ne portant pas à conséquence. Rien ne semble pouvoir nous atteindre ou nous mettre en péril, comme si nous étions transparents ou invisibles aux yeux des autres. Alors on se laisse aller. Flottement au milieu des autres. Au fil du temps, un nouveau mode de présence au lieu s'installe, si loin et si proche à la fois, tels les anges des *Ailes du désir* se tenant au seuil du monde habité. Notre proximité à ce qui se passe n'a d'intensité que celle de notre désengagement des activités en cours. Touché par ce monde privé de notre participation et pourtant accueillant notre présence.

*Filtrage.* Et puis soudain arrêt inattendu, courte attente, surprise d'un casque posé sur les oreilles, changement subreptice d'horizon sonore. Notre appareillage sensoriel se reconfigure une nouvelle fois. Tout comme la lumière qui peine à percer à travers les paupières des yeux fermés, les sons du monde environnant peinent désormais à se faire entendre. Ecoute en sourdine, sons amortis, voilés, atténués, comme placés sous cloche. Plongée en eau profonde. Brouillard sonore, quasi-présence. Là-bas, quelque part au loin, le monde sonne. Eloignement. Par contre, le bruit de la respiration devient présent, perception de l'intérieur, écoute quasi-introspective. Sans doute un peu comme dans une chambre sourde. Le monde continue bien d'exister par des variations de luminosité et des modulations de sonorité, par des différentiels de chaleur également ou des souffles d'odeurs davantage perceptibles. Peau en éveil. Surface sensible. Sons assourdis. Lumière colorée. Travail des organes filtrés qui nous relie au monde. Un deuxième pallier est maintenant atteint. Non plus l'écoute en aveugle mais le monde en sourdine. Corps sous influence qui décline une nouvelle manière d'être au monde sensible. Puis après quelques instants – longtemps ? – le casque est enlevé et le monde saute aux oreilles, comme en état d'hyperacousie. Un monde en relief refait surface, les proches et les lointains se reforment, les fréquences et les intensités se recomposent. La vie reprend ses droits, et avec elle son animation et son entrain. C'est qu'il s'agirait presque d'écouter comme pour la première fois. Comme une renaissance auditive.

*Composition.* Encore ne faudrait-il pas sous-estimer ce qui est donné à percevoir en se focalisant exclusivement sur les transformations de l'appareillage sensoriel. C'est que les sons, odeurs, lumières, chaleurs et autres

qualités sensibles ne sont pas complètement laissés au hasard du parcours. Tout un art de la *serendipity* semble déployé pour créer les conditions d'une rencontre sonore inouïe et ouvrir des moments pluri-sensoriels inattendus. Ce bras qui guide est aussi celui qui compose avec le monde alentour (on m'expliquera par la suite que de longs séjours et repérages préalables sont nécessaires à l'expérience). Et en effet une invite est parfois amorcée pour tourner sur soi-même ou marcher à reculons, s'arrêter un instant ou accompagner une source en déplacement, aller vers... ou échapper à... Autant d'esquisses qui permettent d'explorer l'univers sensible en créant des situations inédites de réceptivité. Tout se passe comme si on jouait de notre corps, non pas qu'on cherche à le faire danser ou sonner mais plutôt à le disposer à sentir les coïncidences heureuses du monde alentour. Bref, ne s'agit-il pas d'intensifier l'expérience *in situ* en cherchant les meilleures résonances possibles entre un corps en mouvement et un monde sensible se faisant ? D'ailleurs une affinité étrange s'établit petit à petit avec l'entourage. Enchantement. Enveloppement au sein d'un monde sensible tout entier collectif. Non plus seulement le bruissement de cet étranger ou la voix de cette inconnue, mais un corps commun qui semble tenir de lui-même. Bien sûr, des événements ne cessent de se produire, ponctuels et discrets, actions en cours que l'on peut identifier. Mais ces gestes semblent désormais se répondre, faire lien, jouer de concert, faire-corps. Expérience d'une forme de vie sensible. Déplacement du percevoir vers le sentir, du cognitif vers le pathique. Le corps semble désormais enclin à vibrer aux qualités d'ambiance du site et aux tonalités affectives du monde environnant. Et puis au final cette belle ligne sonore d'un train à grande vitesse qui inaugure la remontée en surface au Marché d'Intérêt National de Marseille ...

Ouverture à une expérience ambiante immémoriale... Découverte de l'existence d'une sensibilité atmosphérique... Installation dans un état de monde autre...

# L'EXPERIENCE D'UNE REALITE A PROPOS DE TROIS PROMENADES SENSORIELLES

par Julie Perrin  
chercheuse en danse

## Reconsidérer le milieu, revisiter les sens

« Le biologiste se rend compte que chaque être vivant est un sujet qui vit dans un monde qui lui est propre et dont il forme le centre. (...) À l'animal simple correspond un milieu simple, de même à l'animal complexe correspond un milieu richement articulé. (...) Nous nous berçons trop facilement de l'illusion que les relations que le sujet d'un autre milieu entretient avec les choses de son milieu se déroulent seulement dans le même espace et le même temps que les relations qui nous lient aux choses de notre milieu d'humains. Cette illusion est nourrie par la croyance en l'existence d'un monde unique dans lequel sont imbriqués tous les êtres vivants. Il en découle la conviction générale et durable qu'il doit n'y avoir qu'un seul espace et un seul temps pour tous les êtres vivants. (...) Il n'existe assurément pas d'espace indépendant des sujets. Si nous restons pourtant attachés à la fiction d'un espace universel, c'est pour la simple raison que nous pouvons plus facilement nous comprendre les uns les autres au moyen de cette fable conventionnelle<sup>1</sup>. » Jacob von Uexküll, 1933.

Au sein d'un même environnement, des milieux divers coexistent, construits par les sujets en fonction de leurs compétences perceptives et de leurs activités. Un serpent voit l'infrarouge, un papillon voit l'ultraviolet, l'humain ne voit ni l'un ni l'autre. Néanmoins, certains artistes semblent vouloir élargir le spectre de notre perception en modifiant à la fois le fonctionnement des sens et notre activité dans un environnement quotidien. On ne quitte pas pour autant notre condition d'humain, mais on est conduit à varier notre rapport au monde, à reconsidérer le milieu que notre activité fait surgir. C'est précisément ce qu'engagent les promenades sensorielles programmées par le théâtre du Merlan à Marseille lors de la programmation « En corps urbains – Les artistes et la ville » (avril-juin 2012). Ces propositions invitent à reconsidérer le milieu et l'imprégnation réciproque des lieux et de ce qui s'y trouve. Si l'artiste (qu'il soit danseur, musicien, acteur...) n'est ni serpent ni papillon, de quelle espèce est-il ? Comment invente-t-il son milieu et tisse-t-il avec le monde ? Comment parvient-il à faire partager sa réalité aux autres membres de l'espèce humaine, à savoir les spectateurs, habitants, citoyens, homme politique, historien... ? C'est d'abord par un travail sur les sens que les trois propositions qui retiennent ici mon attention entraînent le public dans une expérience de la ville inédite.

Que se passe-t-il dès lors qu'on vient troubler l'un des sens de l'humain ou le priver de la vue ? Comment se recompose sa perception du réel ? Quelle réalité ou quel milieu – pour reprendre le terme d'Uexküll – vient-il alors construire ? Dans leurs *Promenades blanches*, Mathias Poisson et Alain Michard viennent altérer la vue du spectateur en lui faisant porter des lunettes floues. Dans *Concerts de sons de ville*, Ici-Même [G+] propose au spectateur un parcours sonore les yeux fermés pendant lequel un casque de chantier assourdit parfois les sons. Par un « tourisme de grande proximité » ou encore « tourisme de travers », l'Agence touriste (Mathias Poisson, Virginie Thomas et Yasmine Youcef) accorde toute son attention au corps du participant afin de le conduire à découvrir le territoire par d'autres voies : par le canal kinesthésique, éveillé lors d'un premier temps de massage et qui le

---

<sup>1</sup> Jacob von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain* (1933), Bibliothèque Rivages, Paris 2010

conduit à regarder avec tout le corps en marchant au ralenti, comme si muscles et peaux venaient scanner alentour.

*On serait des corps traversés. Hypersensibles. Attentifs au moindre détail.*

*Le décor du centre commercial du Merlan défile au ralenti. Je découvre son architecture, sa crasse dans les recoins. J'éprouve les effets, en moi, de ce ralentissement de la perception. La respiration se fait plus profonde. J'observe sans jugement cette situation inhabituelle et ce qu'elle m'offre à découvrir. Le trop plein d'informations, l'odeur du parking, l'agression que constitue l'interpellation du centre commerciale aux clients diffusée en continue – musique, promotions... Mon ralentissement constitue une forme de résistance à l'agitation. Je suis à contre-emploi. Je suis contre-productive. Je suis une anomalie du centre commercial. Rien n'a été prévu ici pour ça. Et pourtant rien ne l'interdit.*

Le canal visuel se ferme, lorsqu'avec le soutien d'un guide on poursuit le parcours les yeux fermés tout en lui restituant le récit des territoires qu'on ressent alentour. Sans la vue, les visions restent possibles, nées des sensations et imaginaires éveillés. Évocation, rêverie, poésie se mêlent alors en des descriptions de paysages imaginés. Il en va de la créativité de chacun des participants, devenus inventeurs du lieu qu'ils parcourent. Il y a de l'émerveillement et de la peur dans ces situations inédites.

*« C'est extraordinaire, j'ai comme réappris à descendre un escalier. Mais qu'est-ce que j'ai eu peur, en même temps ! », me souffle mon partenaire. J'y ai quant à moi trouvé de l'apaisement. Celui à n'être plus bombardée d'images, de publicité, d'écriteaux, de lumières qui clignotent. Celui qui consiste à retrouver le poids de son corps, son ancrage dans le sol : dès lors que la vue ne vient plus organiser l'équilibre, la posture se réajuste – tête vers le ciel, pieds dans le sol.*

Les espaces tactiles et sonores reconfigurent la marche et le sujet réinvente ses logiques. Alors que l'Agence touriste parle de la rue qui « débordait / dedans », on en vient à songer à ce qui pourrait se déverser dehors. Qu'en est-il des membranes dans ces explorations ? Est-ce que le « je » (*Je suis le vol impassible des gabians / le bruit sourd du coup de pied dans le cuir<sup>2</sup>*) ira jusqu'à se dissiper ? Est-ce que tout ne sera plus que vibration sensible, température, kinesthésie, courant variable et formes volatiles ?

Bien souvent, le spectateur, celui qui étymologiquement est convoqué à *regarder*, se voit privé de son champ visuel. Partant, les artistes le conduisent à épouser une autre façon de percevoir le monde et d'appréhender la ville de Marseille. L'expérience est troublante à bien des égards. Elle révèle des compétences sensorielles sous-estimées, sous-employées au quotidien. Elle engage à reconsidérer les évidences de la réalité, l'ordonnancement des choses. Par exemple, Ici-Même [G.] offre une immersion dans le son qui conduit à démentir l'assertion selon laquelle « l'oreille n'a pas de paupière ». Cette promenade-concert de 2h semble ouvrir votre oreille et la rendre sensible au son le plus subtile éveillant une acuité inouïe à l'environnement sonore. La ville en devient parfois assourdissante et se reconfigure selon des territoires sonores définis que des informations olfactives viennent compléter.

*Il y a le marché, avec les discussions des vendeurs sur le prix des asperges ou des pêches, mêlées d'odeurs d'herbes aromatiques.*

*Il y a le crissement des véhicules sur l'asphalte et bruit mécanique des remonte-charges. L'odeur de carton d'emballage, des poubelles aussi.*

*Il y a le café, les tasses qui tintent sur le comptoir et les tables en formica, les chaises en métal, l'odeur de l'alcool au petit matin, les voix d'hommes. Et là, cette impression forte que je ne suis pas où je devrais être, que ce lieu m'est étranger, qu'il n'est pas pour une femme, que je suis la seule femme ici, comme une anomalie. Qu'est-ce qui autorise ma présence, avec mes yeux fermés et mon guide ? Qu'est-ce que cette présence vient modifier du milieu dans lequel je pénètre ?*

<sup>2</sup> Texte de l'Agence touriste, *Questions de bord de route*, janvier 2012.

*Il y a le chemin buissonnier, la sensation des herbes folles sur les jambes et l'odeur qu'elles dégagent lorsque je les écrase. Le silence semble revenu, relativement.*

Cette ouverture sonore perdure bien au-delà de l'expérience, plusieurs jours durant. Alors même que les yeux se sont rouverts et que la vie quotidienne a repris son cours. Le *Concert de sons de ville* marque durablement, me laissant sur cette frontière où fiction et réel dialoguent avec évidence.

## Réinventer la réalité

Toutes ces expériences mettent en jeu notre construction de la réalité. En venant déplacer notre positionnement dans le monde, elles soulignent subtilement les réalités que nous construisons au quotidien et proposent une façon de les revisiter. Ces expériences font alors douter de la frontière entre le réel et la fiction. Elles insistent sur ce qui sépare le réel d'une réalité singulière.

*Pendant Concert de sons de ville, j'ai la sensation troublante d'être invisible, totalement invisible. Que je ne perturbe rien de l'environnement dans lequel je m'insinue. Les conversations ne s'interrompent pas sur mon passage. J'ai la sensation d'être alors au milieu de nulle part, petite bulle invisible entourée de l'activité humaine. D'autant que mon guide régulièrement s'éloigne, me laisse seule dans cet espace sans limite, sans contour, sinon les sons qui reconfigurent sans cesse le territoire. Je me sens toute proche des êtres que je croise sur mon parcours, telle les anges des Ailes du désir de Wenders. À l'écoute, dans la bienveillance.*

*Situation inouïe. Me vient à l'esprit le doute quant au réel : suis-je entourée de figurants qui jouent le réel ? Par quelle sorte de magie la douce folie de l'artiste a-t-elle été tolérée alentour ?*

*Je me vois en ethnographe, suffisamment discrète pour ne pas troubler le cours des choses. L'étude est délicate, curieuse de l'autre et de son mode de vie.*

*Je fais pourtant l'hypothèse que ma traversée les yeux fermés ne laisse pas indifférent : elle doit produire, assurément, une attention au son chez tous.*

Les trois promenades sensorielles nouent une relation au réel bien différente. C'est un de leurs points de divergence. *Concert de sons de ville* donne l'apparence de ne pas modifier le réel et d'offrir une simple sélection sensorielle : auditive. Mais pourtant l'expérience laisse dans le doute de l'introduction possible de la fiction, de la présence de complice-acteurs sur nos parcours. Le secret persiste jusqu'à la fin : nous ne saurons rien, nous ne verrons rien, pas même le ou les guides qui nous ont délicatement conduits. Le lieu se transforme en concert de voix et sons. Vision musicale et théâtrale du monde. L'ethnographie cède la place à l'esthétique... et l'on se surprend à reparcourir mentalement *a posteriori* la partition traversée.

Dans les *Promenades blanches*, le réel est d'emblée perçu par un filtre inhabituel qui le déforme ostensiblement. Les lunettes floues sollicitent la vue directement tout en rendant la saisie habituelle du réel impossible. Deviendrons-nous capables de voir l'infrarouge et l'ultraviolet ?

*Je plonge dans la couleur. Je plonge dans la lumière. Je perds toute sensation d'échelle et de distance. Une plaque claire au sol se révèle à mon approche être une table. Un arbre que j'imagine au loin me semble démesurément immense. Les mains se tendent pour toucher, identifier, rejoindre une plage de couleur. Tenter de s'y fondre. Croire un instant que l'on pourrait s'y couler.*

*Je plonge dans la couleur. Je plonge dans la lumière. Le monde m'apparaît sans contour. Sans trait. Il n'est que fond. Intensités sans figure. Le réel se transforme en tableau abstrait. État de suspension. Le réel devient onirique.*

*D'ailleurs la promenade déroule ses ambiances successives (olfactives, sonores) dans une mise en scène anticipée qui fait traverser successivement : les halls du centre commercial du Merlan, une projection dans une salle de cinéma, l'odeur écœurante de l'huile de friture d'un snack, une butte aux herbes sèches,*

[...]

# LE PLAISIR DE L'ÉCOUTE DU MONDE

Theresa Bener

Critique de théâtre à la radio nationale suédoise Svenska Dagbladet, Theresa Bener raconte comment jouer avec la perception physique transforme la manière d'appréhender la ville et d'aborder l'autre. Ou l'effet papillon du jeu, de l'expérience poétique à la redécouverte de sa propre identité.

Par un soir d'été nordique à Copenhague, sous une pluie fine, le crépuscule s'avance sur Nørrebro et, dans le cimetière Assistens, un petit groupe de migrants sud-africains aux visages blanchis danse sur les tombes. Ce vaste parc vert où reposent les morts depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle s'est soudain enchanté, ressemblant pour un peu à la forêt du *Songe d'une nuit d'été*.

Cette ambiance particulière régnait ce soir-là sur les quartiers vétustes de Nørrebro. Tout le voisinage était transformé en scène le temps d'une balade dansante, organisée dans le cadre de la biennale Metropolis de Copenhague. La production, intitulée *Blind Spot*, était une œuvre *in situ* du chorégraphe sud-africain Jay Pather. Il avait séjourné à Copenhague l'été précédent, où il avait choisi pour sa future mise en scène le quartier réputé sensible de Nørrebro. Il a flâné dans les rues et rencontré les habitants, surtout les « nouveaux danois » d'origine et de couleur multiples. Grâce aux témoignages recueillis et à ses propres recherches, il s'est fait une image de la spécificité de cette enclave urbaine.

A partir de ces éléments, Jay Pather a créé une trentaine de scènes chorégraphiées et de performances. Elles surgissent autour de nous, spectateurs, au cours d'une promenade de trois heures allant de la périphérie jusqu'au centre-ville. Intégrés à la fiction, nous accompagnons un groupe d'immigrés d'origine africaine, asiatique et européenne. La danse et les gestes des performeurs forment un langage corporel ludique qui exprime la personnalité de chacun sur cette terre étrangère.

Le plus frappant dans ce parcours collectif est à quel point il nous rend sensibles aux différences ethniques et sociales et aux frontières invisibles que nous traversons, d'une rue à l'autre. Dans les quartiers dominés par une population d'immigrés, chaque passant pourrait être un personnage du spectacle de Pather. En rentrant à l'intérieur du centre « blanc », historique, de la ville, nos héros danseurs apparaissent de plus en plus étrangers.

La ville est une scène où les personnes d'origines sociales et ethniques diverses doivent négocier leur cohabitation, nourrie aussi bien par le passé que par le potentiel du présent et des visions divergentes du futur. Comment arriver à une entente commune, comment développer des stratégies créatives, dans cette mêlée d'aspirations individuelles et de désirs spécifiques ? Comment la ville peut-elle intégrer la diversité et le dynamisme de ses citoyens ?

Ces interrogations sont au cœur du projet Metropolis à Copenhague, lancé en 2007 par le KIT (Københavns Internationale Teater). Tous les deux ans, Metropolis propose une biennale composée essentiellement de spectacles de rue et de projets transdisciplinaires *in situ*. Les productions sont développées dans des laboratoires les années paires, où se croisent artistes, intellectuels, urbanistes et architectes du monde entier. Le but est de faire vivre la ville autrement, hors les murs des institutions culturelles, à travers des expériences poétiques, humaines, partagées.

En 2007 déjà, le public de Metropolis était invité à se promener dans les quartiers peu chics de Copenhague. Le collectif UDflugt Network, devenu depuis le collectif hello!earth, y présentait son projet *The Invisible Reality Show*. Muni d'un baladeur mp3, le visiteur se lançait dans une excursion individuelle dans les ruelles de Vesterbro, secteur urbain en transformation.

Une voix intime dans le casque réveillait d'abord notre imaginaire par des propos poétiques sur les possibilités d'une ville, avant de donner des instructions : « *Cherchez une femme en rouge* », ou encore : « *Un monsieur au manteau beige va vous emmener en voiture.* » Mon regard s'est aiguisé ; chaque inconnu dans la rue devenait un co-joueur potentiel. Protégée par le dispositif en partie fictif, j'ai été conduite à agir de façon diamétralement opposée à ce que je fais normalement dans les grandes villes : je me suis approchée de l'Autre de manière plus ouverte, plus active, à la recherche d'une interaction ludique qui me permettrait de trouver les clés nécessaires pour continuer mon chemin. Le parcours

tracé par UDflugt Network partait des anciens quartiers ouvriers pour arriver dans les toutes récentes urbanisations, autour du bassin portuaire. Cela ouvrait des questions sur les nouvelles identités possibles : quels sont les rapports entre les habitants de ces nouveaux espaces urbains et les anciens quartiers en pleine transformation ? Est-ce que les nouvelles constructions prolongent le contexte socio-historique existant dans les quartiers avoisinants – ou est-ce qu'elles se posent au contraire en rupture avec le passé ? Au cours de ces balades artistiques, le déplacement du regard du visiteur permet de révéler l'espace public sous un autre angle que celui de la vie quotidienne. Metropolis emploie la fiction et le jeu pour créer une plate-forme où les citoyens sont invités à repenser des mythologies et des poèmes urbains avec les artistes associés à la biennale.

En 2011, Metropolis a invité le collectif français Ici-Même (Grenoble), qui a investi les quartiers autour de la gare centrale Hovedbanegården avec leur projet *City Sound Concert*, dont le but est de faire entendre la ville. Afin de mieux se concentrer sur l'environnement sonore, les visiteurs acceptaient d'avoir les yeux bandés pendant quatre-vingt-dix minutes. Des performeurs silencieux guidaient les spectateurs un par un. Le chemin parcouru ne fut pas long, mais à chaque instant la performance a éveillé nos sens. Nous étions plongés dans une cacophonie urbaine faite du bruit des sirènes, des trains, des voitures, des annonces publicitaires, des valises roulantes et des voix.

Pendant ma balade, j'ai remarqué beaucoup de touristes italiens à Copenhague, parmi les Suédois et les Danois. Mon état de cécité temporaire a créé en moi la sensation d'être invisible, permettant de me rapprocher des gens afin d'écouter en douce leurs petites scènes de « reality show ». Il est possible que les autres « victimes » se soient senties envahies dans leur propre espace physique. Dans les pays nordiques, nous sommes habitués à ne pas trop côtoyer les inconnus. Cette expérience a donc influencé notre rapport physique à l'autre dans l'espace public.

.../...

.../...



Pierre Sauvageot, *Champ harmonique*. Photo : Vincent Lucas

Par ailleurs, les odeurs ont pris une place importante dans mon sens de l'orientation. Les machines à pop-corn dans un cinéma, le diesel, le fer des rails, la transpiration et l'urine, toutes ses odeurs suscitaient des images fortes. Certains bruits et signes olfactifs ont assailli ma conscience de façon assez désagréable, sans passer par un filtre culturel adoucissant. Curieusement, les sons les plus rassurants au cours de la promenade étaient les morceaux de musique classique – dans un ascenseur ! –, qui ont remis en cause mes préjugés sur la banalité des musiques d'ambiance.

Cette observation surprenante amuserait le compositeur éclectique Pierre Sauvageot, directeur de Lieux publics, centre national de création (Marseille). Reprenant les fameux propos de John Cage – « *Quand je veux écouter de la musique j'ouvre la fenêtre !* » –, Pierre Sauvageot considère que la qualité de l'écoute est très liée au contexte.

« *C'est étrange*, dit Pierre Sauvageot, lors d'un entretien réalisé à Copenhague, *il n'y a jamais eu une telle profusion de musique, et en même temps elle n'a jamais été aussi semblable. La musique est très standardisée, on ne l'écoute pas.* »

Mais il ne trouve pas du tout refuge dans les salles de concert. Trop codifiées, trop imprégnées

par les rituels sociaux, elles ne permettent pas de réelle rencontre avec la musique. Sa réponse a été de déplacer la musique hors des salles, dans des lieux où l'on ne s'y attend pas. Pour Metropolis 2011, Pierre Sauvageot a présenté *Champ harmonique*, parcours artistique avec cinq cent instruments éoliens, sur la plage d'Amager, devant un parc éolien maritime.

L'orchestre inclut entre autres des violoncelles harmoniques, des tambours vibreurs, des moulins à cloches, des épouvantails balinaï, jouant avec le bruit du vent et des vagues. Malgré l'été pourri, *Champ harmonique* fut un vrai succès public à Copenhague. Pierre Sauvageot explique que l'expérience de visite par mauvais temps renforçait l'étonnement des visiteurs, réjouis par l'inattendu des sonorités : « *Quand les gens aiment quelque chose, c'est qu'ils ont envie de l'aimer. Ce champ d'instruments de musique éoliens répond à un désir.* »

*Champ harmonique* sera repris à Marseille en 2013 dans le cadre de la Capitale européenne de la culture. Dans la même ville, Pierre Sauvageot prévoit de « s'attaquer » à la gare Saint-Charles, avec son nouveau projet *Sacre ferroviaire*. Rendant hommage au centenaire de la création du *Sacre du printemps* de Stravinsky, Pierre Sauvageot réorchestre l'œuvre avec des

sons liés au voyage, traités à l'ordinateur. Sur les quais de la gare, le public pourra se reposer dans des chaises longues et y écouter la nouvelle version électronique dans des casques. L'idée est de l'emmener en voyage musical.

« *J'ai envie de faire sonner cette gare* », dit le compositeur. Mais il s'est rendu compte que les gares n'ont plus d'espace libre pour les interventions artistiques *in situ* : « *Dans la gare, il n'y a pas un millimètre qui ne soit pas calculé : il y a la publicité qu'on ne peut pas arrêter, les annonces de sécurité, les interdictions de fumer. On ne peut pas faire plus de bruit. En plus, tout le temps et les espaces perdus doivent être récupérés dans une logique de rentabilité. Donc la gare est devenue à la fois une place publique, le centre de la ville, mais en même temps tout y est organisé, tout est codifié. Rien n'est possible qui n'a pas été prévu. Il faut donc composer avec ça.* »

Pierre Sauvageot ajoute que ces restrictions règnent désormais sur la plupart des lieux urbains, où « *tout est millimétré* ». Chaque espace est assigné, on sait à quoi il sert. C'est pour cela qu'il cherche à aménager des espaces, au moins temporairement, pour inviter à une écoute intensifiée, « *parce que si on s'arrête, qu'on se concentre et qu'on écoute, on peut trouver un vrai plaisir de l'écoute du monde* ».

# CONSTELLATION

Marches publiques  
et installation  
sonore et visuelle  
par Ici-Même [Gr.]  
Du 16 septembre  
au 13 octobre

Par Luc Gwiardzinski, géographe



Suivre une ligne droite conduit parfois à faire le mur, négocier le passage, traverser les rivières ou faire un grand détour pour retrouver sa trajectoire. Ici-Même a invité le public à six marches, exploration sensible des « territoires humains » comme autant de questions et de rencontres dans les flux d'énergie qui traversent la ville.

## TUYAUX PERCÉS

Rendez-vous était donné dans une grande surface de bricolage de l'agglomération grenobloise. Une table vide, une pancarte fluo « ici même super-ordinaire ».

À l'entrée du magasin deux jeunes femmes me dirigent vers un groupe qui s'affaire déjà autour d'étranges tuyaux en plastique gris. Baskets, jeans, t-shirts, voire shorts et chapeaux couleur sable pour les plus aventureux. L'été sportif se prolonge. Drôle de spectacle ! Nous sommes parkés dans une allée, coincés entre des étagères géantes sur lesquelles repose du matériel de chantier : planches, bétonneuses, treillis et fers à béton armé... Prêts pour la traversée !

Mais que fais-je là un samedi après-midi de début d'automne ? N'avais-je donc aucun autre rendez-vous à honorer aux confins de ma semaine ordinaire ? Aucune randonnée en montagne programmée ? Aucune course à faire ? N'avais-je aucune autre « espèce d'espace » commercial de périphérie à visiter ? Mais la promesse de rencontres, fussent-elles imaginaires a fini par briser toutes les résistances. C'est Corinne Pontier d'Ici-Même Grenoble qui organise. Alors je suis présent, pour un « parcours super-ordinaire ». Pourquoi « super » alors que dans la société postmoderne la tendance serait plutôt à « l'hyper » ? Je reste bien seul avec mes questions.

Je papote un peu avec les visages connus. Je comprends qu'il faudra porter un tuyau à pied en traçant tout droit

vers un site d'assemblage. Projet « Constellation ». Un plan nous est remis. On va tracer tout droit. C'est le « protocole ». Pour l'instant il faut prendre sur la gauche.

La timidité n'a pas disparu. Les duos se cherchent encore avec leurs tuyaux. J'ai du mal à trouver ma place. Je me raccroche à un duo entraîné par madame L. Nous serons trois pour un tuyau. Je lis dans les yeux de quelques-uns qu'il est peut-être encore temps de faire demi-tour. Tout ceci est-il bien sérieux ? Il y a la crise financière et ses retombées, le chômage, des pauvres partout, des morts à venir, des drames et nous n'aurions rien trouvé d'autre à faire que de traverser Échirolles en ligne droite. Et alors ? Serais-je moins coupable à la piscine, dans un café, devant ma télé ou sur un VTT ? Un peu honteux quand même. Bobo ?

Première station du chemin de croix. La traversée d'un ancien site industriel. Il faut escalader les grilles, passer les tuyaux. Des panneaux annoncent « chantier sous protection électronique », mais personne ne semble s'inquiéter. Plus loin, il faut s'engouffrer dans la brèche du grillage. Je retrouve les chemins de traverse qui sentent bon les mercredis après-midi de l'enfance. Dans le parc intérieur d'une résidence, un jeune homme énervé nous conseille de faire demi-tour. « Vous n'avez rien à faire là ». Il faut sortir par la porte. Personne ne porte attention au pisse-vinaigre et nous filons vers une nouvelle brèche dans une haie de thuyas – ils sont partout – cette fois. Passage plus facile et visiblement très usité. Ils sont tuyautés ces faînéants. Merci qui ?

Promenade dans les lotissements où l'on s'amuse à effrayer les habitants qui craignent l'arrivée de tuyaux et de pelleuses dans leur rue. « Ah non ! Vous n'allez pas creuser un trou devant chez nous ».

Sur le chemin, avec ce tube gris bien encombrant, je me demande si Corinne d'Ici-Même n'est pas en train de nous rouler dans la farine. Je retiens le protocole. Si un jour j'avais à construire ma maison je lancerais une idée de parcours. Il serait question de « traversées », de « ligne droite », de « barrière » et « d'éprouvé ». Adieu les frais de location de véhicule. Vive l'amitié revivifiée par le « faire ensemble ». Oui aux « zones temporaires d'autonomie mobiles ». Je plaisante alors que nous progressons à pas lents. Arrêt devant l'hôtel discothèque *Le Tango*. On l'imagine abandonné. On traversera pourtant l'établissement avec la patronne. On apprendra juste d'un porteur de tuyaux qui souhaite conserver l'anonymat que l'endroit est réputé pour être un lieu de danse et de rencontre pour les anciens. Coup d'œil en arrière en traversant la route pour découvrir un paysage de campagne rattrapé par la ville. Quelque chose d'assez proche du site de l'hôtel dans lequel Jean-Paul Belmondo se terrait dans *Itinéraire d'un enfant gâté* de Claude Lelouch. Mon esprit vagabonde encore. Ce doit être le grand air. Merci qui ?

Nouvelle station et entrée par quasi effraction dans ce qui avait dû être un petit paradis, le jardin d'une petite maison basse avec sa grange et sa cour intérieure. Porte de la maison ouverte, meubles et objets abandonnés. Impression que les propriétaires viennent de partir. Par terre contre le bac en béton du lavoir, un arrosoir en zinc. Le même que chez mes grands-parents. Putain ! J'ai l'impression d'être un voleur de passé. Pire un vautour. En sautant de l'échelle qui permet de franchir le grillage, j'ai une pensée pour

ce paradis perdu. Un déambulateur abandonné trace une ligne de vie. J'espère qu'ils sont encore vivants. Ils doivent être bien tristes loin de leur petite maison. Autour ce sont des bâtiments de stockage, un univers de goudron, béton et métal. Comme si nous avions fait un saut dans les années 50. Impression de viol. Malaise.

**Je jette un œil vers mes petits camarades et leur matériel.**

La campagne semble leur avoir fait du bien. Au passage, les tuyaux percés se sont ornés de divers végétaux. Leurs juvéniles porteurs les ont élevés au rang d'œuvres d'art. Nous nous déplaçons désormais avec des totems.

Nouvelle station. Nous sommes attendus par des complices qui nous poussent au crime. Il faut danser ou plutôt faire danser les tuyaux en rond sur une place. On s'exécute. Seul problème... la place est un toit de garage aux joints peu étanches. Une meute de copropriétaires se charge de nous ramener dans le droit chemin. Encore quelques rondes, un ou deux tuyaux volants brisés et il faut réparer. On aurait dû prendre garde. Sur une pancarte, il était pourtant écrit « jeux interdits ». On a préféré se souvenir d'un film et d'un petit air à la guitare. Ça devient long leur truc et si à chaque arrêt, il faut subir sans broncher les propos moralisateurs des chefs de tribus autoproclamés des territoires traversés... on risque de ne pas s'en sortir. La prochaine fois, c'est sûr, j'emporterai avec moi quelques verroteries, de celles qui font briller les yeux des indigènes et vaciller toutes les certitudes.

Un peu d'air. On traverse une route pour se retrouver au stade. C'est l'occasion de partager le port de tuyau avec un habitant rigolard et d'improviser quelques courses avec tuyaux au milieu du stade. On mange quoi? L'habitant a visiblement déjà du monde à la maison. On le laisse filer vers l'apéro.

**Nouvelle traversée de lotissement tendance « solide maison années 60 ».** Le look est presque balnéaire. Nouveau retour en enfance, la Vendée, le soleil, les plages de sable... Je trouve même une camarade de voyage qui accepte de partager ces quelques madeleines architecturales avec moi. Qu'elle en soit remerciée.

Je me repose sur un vieux relax délicatement posé à un croisement – à proximité d'autres encombrants et déchets – pour attendre nos camarades retardataires. Ils arrivent au compte-goutte. Une partie du groupe aurait « sauvé une personne âgée tombée dans sa maison ». Je n'ai pas vérifié l'information mais je suis un bon garçon. Je fais confiance! Notre aventure prend enfin du sens. Je me lève pour saluer le geste. Le groupe ressoudé repart. Quelqu'un a enfin eu l'idée d'assembler les tuyaux et nous voilà porteurs de serpents. Ressoudés vous dis-je!

Nous progressons dans un paysage improbable, copier-coller d'images de routes de campagne, d'immeubles collectifs de périphérie et de lotissements... longé par une voie ferrée qu'il faudra encore traverser. Il fait presque nuit. Dans les tours de l'autre côté des rails, la nuit sert d'écran aux familles qui s'agitent en ombre chinoise dans la lumière de leur appartement. Des cellules toutes semblables. On imagine pourtant l'ambiance différente de chaque logement. Beau projet que celui qui consisterait à explorer tous les appartements d'une même tour afin de mesurer le savoir-faire des hommes, leur capacité à aménager un espace pour l'habiter. On en reparlera.

On arrive enfin au lieu de rendez-vous, aux Moulins de

Villancourt. Quelqu'un se risque : « Ça sent l'écurie... » Mon estomac répond à voix basse : « J'espère »! Il crie famine. J'ai dû oublier de déjeuner. Et ces familles dans la tour qui doivent dîner... je m'égare. Ce doit être la fatigue.

Dernière route à traverser près d'un Campanile et d'une station de lavage. Carte postale de week-end en périphérie. Des cris pour l'accueil à l'entrée du moulin. Retrouver quelques visages disparus qui avaient dû faire l'école buissonnière. Parcourir le site du regard. Apercevoir dans une cour une sculpture de tuyaux gris. Entendre quelques mots sur celles et ceux « qui-ont-fait-la-grande-traversée-avec-bivouac-de-nuit » à Fontaine. Se jeter sur la soupe au potiron, une merveille. Avaler un bout de pain. Faire un bisou à Corinne avant de remonter dans un bus pour tenter de sauver ce qu'il reste de mon week-end « simplement ordinaire ».

En grimant les marches menant à mon appartement, je me souviens m'être demandé si cette histoire de marche en ligne droite avec des tuyaux avait bien existé. Un coup d'œil sur le smart phone pour vérifier la véracité d'une expérience. Parcours surréaliste d'une photo floue à l'autre. Merci qui?

**Plus tard, on expliquera à ceux qui voudront bien l'entendre le sens du parcours.** « Une-expérience sensible-qui-laisse-sa-part-à-l'éprouvé-urbain ». On parlera des « micro-territoires », des « bulles traversées » et de « toutes ces barrières, murs, haies, portails qui fragmentent l'espace ». On évoquera l'émergence de « géo-artistes, l'artisanat de l'espace ». On dira un peu n'importe quoi pour faire l'intéressant entre psycho-géographie, Stalker et l'émergence d'un néo-situationnisme. Entre arnaque et enchantement, on laissera planer le doute en nous et chez les autres. Vérité vraie ou « rencontre imaginaire »...

« C'était bien » aurait pu dire Jean d'Ormesson qui doit se demander ce qu'il vient faire dans cette galère. Loin de Superman on se sent finalement bien dans nos costumes de « superordinaire ». Merci Corinne.

NB. L'histoire ne dit pas qui rapporta les tuyaux.



#### ICI MÊME

Fondé en 1993, Ici-Même [Grenoble] est un collectif à géométrie variable, regroupant trois à trente personnes selon les projets. Sa démarche est profondément ancrée dans l'espace urbain, envisagé comme lieu et objet d'expérimentation. Entremêlant sons, images, objets, paroles et gestes, la pratique artistique d'Ici-Même est protéiforme et transversale. Elle croise les approches et brouille les frontières entre les disciplines : jeu d'acteur, création sonore, installation, performance, graphisme, architecture, photographie, écriture, vidéo, sociologie de terrain...

*Constellation*, un co-accueil Hexagone Scène nationale de Meylan, La Rampe-La Ponatière Échirolles et l'Amphithéâtre du Pont-de-Claix et en partenariat avec la ville du Pont-de-Claix, Radio Campus et la plate-forme chimique du Pont-de-Claix.  
+ d'infos : [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)

STORY



— VIE ET MORT D'UN FANTÔME —

## La maison hantée

LE TRAIN FANTÔME EST UN LIEU SYMPA ET DÉCALÉ, HONORANT UNE CULTURE MULTIFOR-  
ME EN SYNERGIE AVEC SES MURS : RÉSIDENCES, EXPOS, RENCONTRES...  
MALHEUREUSEMENT, SES JOURS SONT COMPTÉS : LA COMPAGNIE ICI-MÊME DOIT PLIER  
BAGAGE. RETOUR SUR SES HEURES SOMBRES COMME SES HEURES FASTES, ET TENTATIVE  
DE COMPRÉHENSION. LAETITIA GIRY

Peut-être ne connaissez-vous pas le Train Fantôme. Situé dans le quartier de l'Estacode – cet après Championnet qui accueillait la Bobine jusqu'à son déménagement en 2010, et peut se vanter de proposer le plus vaste marché grenoblois –, l'endroit dessine un angle entre la rue Nicolas Chorier et le passage du train. Son nom, il le doit donc à ses passages incessants des locomotives qui font trembler ses murs frères en envahissant l'espace d'un bruit sourd, qu'à son

emplacement : discret mais propi-  
ce à se faire poste d'observation.  
Petite maison de 110 m<sup>2</sup> aux non-  
breuses portes-fenêtres agrément-  
tée d'un petit jardinet, le Train fan-  
tôme est la planque idéale : à vue,  
transparente, mais invisible pour  
qui ne la cherche pas.

### TRAIN FANTÔME, ORIGINES

Au commencement : pas de coup  
de foudre. La compagnie Ici-Même  
(compagnie grenobloise qui fête  
ses vingt ans l'année prochaine)  
est délogée du Brise-glace  
(comme toutes les autres compa-  
gnies occupant ce squat du quar-  
tier Bouchayer-Viallet). La Ville de  
Grenoble lui met ce lieu à disposi-  
tion contre redevance (loyer, mais  
d'aucuns sont pointilleux sur le  
vocabulaire). Hostile la première  
année (2009) du fait de l'absence  
de chaudière, donc de chauffage,  
le lieu se laisse petit à petit appri-  
voisé, jusqu'à être « adopté » par  
la compagnie. Au même titre que  
le 102 (situé non loin), le statut du  
lieu est hautement précaire. L'idée  
d'un changement de convention  
est évoquée de manière non-offi-  
cielle pour assurer sa pérennité,  
puis oubliée. Mais qu'importe, les  
différentes réunions de suivi et  
d'approbation de projets en com-  
pagnie de la Ville apparaissent  
comme un contrat moral suffisant  
pour Ici-Même, qui s'investit avec  
confiance dans des projets au long

cours. Des projets originaux :  
comme la « station » de Tito  
Gascuel il y a un an (voir article sur  
notre site), une forme de résidence  
en marche pendant laquelle l'ar-  
tiste travaillait sur place en même  
temps qu'il exposait ses travaux  
finis, et qu'il se rendait disponible  
pour discuter avec le visiteur. Ou  
comme ce projet élaboré avec des  
danseurs autour du lieu pour une  
durée de trois ans et commençant  
normalement ce mois de février !

### TRAIN FANTÔME, FUTUR

PROCHE  
L'emménagement d'Ici-Même  
dans le lieu (qui sert de siège  
social en même temps que de ter-  
rain d'expérimentations et d'ac-  
cueil) à peine achevé, une décision  
vient assombrir son florissant ave-  
nir. 2011. Mi-décembre. La compa-  
gnie apprend que la convention de  
trois ans n'est pas reconduite et  
qu'elle doit déguerpir dans les  
trois mois. De son côté, Eliane  
Baracetti (adjoindue à la culture de  
la Ville de Grenoble) assure que  
l'échéance des trois ans était  
convenue dès l'entrée dans les  
murs, et précise que « ce qui reste,  
ce sont les écrits » (comprendre :  
la fameuse convention).  
Aujourd'hui, les membres de la  
compagnie refusent de condami-  
ner qui que ce soit et attendent  
l'ouverture d'un dialogue après  
l'envoi d'une lettre en début

d'année. On nous dit que le lieu  
doit être vidé pour être vendu. A  
qui ? Pourquoi ? Le nouveau  
projet est-il logique ? Plus que la  
pérennisation d'un lieu qui  
fonctionne et ouvre la voie à des  
pratiques culturelles novatrices ?  
Plus que d'offrir un pied à terre à  
une compagnie plus habituée à  
montrer ses créations hors de la  
ville, de cette manière à lui assurer  
un ancrage dans le paysage  
culturel grenoblois ? Peut-être,  
mais pas sûr.

## PROGRAM- MATION

### Un week-end au Train Fantôme

Avant d'apprendre la funeste  
nouvelle de son départ imminent, le  
Train Fantôme avait projeté  
d'organiser deux jours de festivités  
culturelles. Festivités maintenues  
avec au programme : un retour sur  
l'expérience Constellations (marchés  
étranges organisées à l'occasion des  
Rencontres-I) en sons, images et tex-  
tes le vendredi 10 février à 19h ; des  
interventions et projections le samed  
di 11 à partir de 16h, avec en libre  
distribution le nouveau numéro de  
la revue fondcommun, « organe de  
presse problématique » des plus  
intéressants. Un tout nommé /'ai /du  
faire/ une bellese, /'ai heurté un  
rocher... qui nous semble fort  
représentatif de l'identité mutante  
du Train Fantôme.

## (RE)TOURS DE SCÈNES

# L'ABC d'Ici-Même

Depuis quelques mois et jusqu'en 2013, le collectif d'artistes Ici-Même investit les rues de Marseille avec ses *Agences de Conversation*. Pour en savoir plus et, si vous tombez sur eux, pouvoir participer, voici un petit abécédaire de conversation en milieu urbain.

**AGENCE DE CONVERSATION.** Deux membres du collectif, une table et trois chaises pliantes. L'un des deux artistes se propose de discuter avec les passants qui en ont envie tandis que l'autre retranscrit la conversation à la machine à écrire. Le dispositif est simple et facilement transportable dans tout lieu de présence et de circulation urbaine. Ainsi, à Marseille, on a vu Ici-Même s'installer — toujours à l'improviste — aussi bien à la gare Saint Charles que sur le Marché du Prado, la plage des Catalans ou à la Belle de Mai...

**BAVARDER.** Bavarder ? Là, comme ça, dans la rue, entre inconnus ? Pourquoi pas... Mais que peut-on se dire ? C'est là tout l'intérêt...

**CONSTELLATIONS.** Projet que le collectif propose à Marseille tout au long de l'année en association avec le Théâtre du Merlan. *Agences de conversation*, randonnées urbaines, marches nocturnes, balades en aveugle (appelées « concerts de sons de ville »), bivouacs... Autant de dispositifs qui permettent à tous d'expérimenter la ville à travers des territoires sensibles et une temporalité autre. Ce travail a débuté en 2011 et se poursuivra de manière souterraine à Marseille ainsi que dans d'autres villes pour surgir de façon plus visible en 2013.

**DÉRIVE URBAINE.** « Passage hâtif à travers des ambiances variées. » Telle est la définition qu'en donnait Guy Debord quand il concoctait ses procédés situationnistes. Les *Agences de conversation* s'en inspirent pour inventer une autre sorte de dérive : celle de la parole dans le paysage des mots. Au milieu des gens, dans l'espace public, la conversation naissante dessine une trace à la fois éphémère et unique.

**ELECTIONS.** Les *Agences de conversation* ont été créées entre les deux tours de la présidentielle de 2002... comme une réplique au choc subi. Comment en sommes-nous arrivés là ? Nous sommes-nous assez parlé ? Nous connaissons-nous vraiment ? C'est ainsi que les *Agences* sont nées, tels des activateurs de paroles. Et à quelques mois des prochaines échéances électorales, les questions se posent de nouveau. Dont acte.

**FABRIQUE.** Les *Agences* sont des fabriques de parole mais aussi des fabriques d'écrits, toute conversation donnant lieu à un texte. Il ne s'agit pas d'une transcription exhaustive, mais d'une collecte de traces : celui qui tape à la machine n'attrape qu'une phrase, une expression ou un visage qui passe. Le texte composé sera ensuite affiché ailleurs, dans un autre quartier de Marseille ou bien dans une autre ville, pour faire voyager la parole.

**GRENOBLE.** Lieu de naissance du collectif, même si au fil des années et des voyages, celui-ci a essaimé, et particulièrement à Marseille où il compte désormais une dizaine de complices.

**ICI-MÊME.** Collectif d'artistes à géométrie variable (entre trois et trente membres) créé en 1993. Son but est d'interroger la ville, de l'investir comme lieu d'expérimentation entremêlant sons, images, objets, paroles et gestes. La pratique artistique du collectif est protéiforme et transversale ; elle croise les approches et brouille les frontières entre les disciplines : jeu d'acteur, création sonore, installation, performance, graphisme, architecture, photographie, écriture, vidéo, sociologie de terrain...

**MACHINE À ÉCRIRE.** Outil de collecte choisi par les membres du groupe malgré leur peu de maîtrise de la dactylographie... La machine offre en effet de nombreux avantages : elle produit des textes « finis » ; intrigue les passants, les fait parfois rigoler ; elle est aussi un objet qui éveille souvenirs et imaginaires... Quelques beaux exemples : « Au 36 Quai des Orfèvres, il paraît qu'on tape qu'avec un seul doigt. » (Gare Saint Charles), « Ah J'avais la même à l'armée ! » (Avenue de la Capelette), « Sa mère était sténo-dactylo, c'est marqué sur son livret de famille... Mort de rire ! » (Marché du Prado).

**RALENTIR.** Les *Agences* représentent une tentative de ralentissement de la ville.

**VOYAGE.** Les *Agences* sont itinérantes : les conversations voyagent, elles sont placardées sur les murs d'autres villes, d'autres pays. Depuis un an, Ici-Même les a fait circuler en Europe et en Méditerranée, de Tallinn à Ouarzazate, d'Istanbul à Copenhague, traversant les langues et brouillant les frontières. Cet été, une *Agence* a même eu lieu en pleine mer sur le Majestic, un bateau ralliant Barcelone à Tanger.

**ZARBI ?** Peut-être, mais pour se faire une idée et participer, il faudra guetter les manifestations publiques que le collectif organisera ce printemps avec le Théâtre du Merlan.

AUBIERGE DESALME

“MARCHES EN RÉSEAU” Un projet pour une nouvelle perception du quotidien

# “Constellation” inaugure la nouvelle saison

La première manifestation de saison est une proposition de la compagnie “Ici-même”, déjà venue à la Rampe en mai dernier avec “Vous laissez-vous guider par un(e) inconnu(e) ?”, un concert les participants dans la découverte ou la redécouverte de leur univers urbain par une flânerie à l’aveugle. “Ici-Même” [Gr.] est un fabricant de “marches en réseau” pour personnes aimant explorer les villes.

## Une exploration sensible des territoires urbains

Avec “Constellation”, les acteurs de la compagnie font une nouvelle proposition, un projet en plusieurs étapes, qui dessine une autre perception du quotidien. Notons que cette manifestation entre dans le cadre des “Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences 2011”, organisée par l’Hexagone Scène nationale de Meylan, en co-accueil avec l’Amphithéâtre de Pont-de-Claix et La Rampe La Ponatière d’Échirolles.

Le projet “Constellation” est une exploration en trois étapes. La première est un

chantier qui prend la forme d’une installation vivante et sonore aux Moulins de Villancourt à Pont-de-Claix depuis le 16 septembre. La seconde, ce sont des marches publiques, vendredi 30 septembre et samedi 1<sup>er</sup> octobre, pour une exploration sensible des territoires urbains.

Entre 18 et 20 heures, l’arrivée progressive des marcheurs se fera aux Moulins de Villancourt, lieu de convergence des cinq traversées.

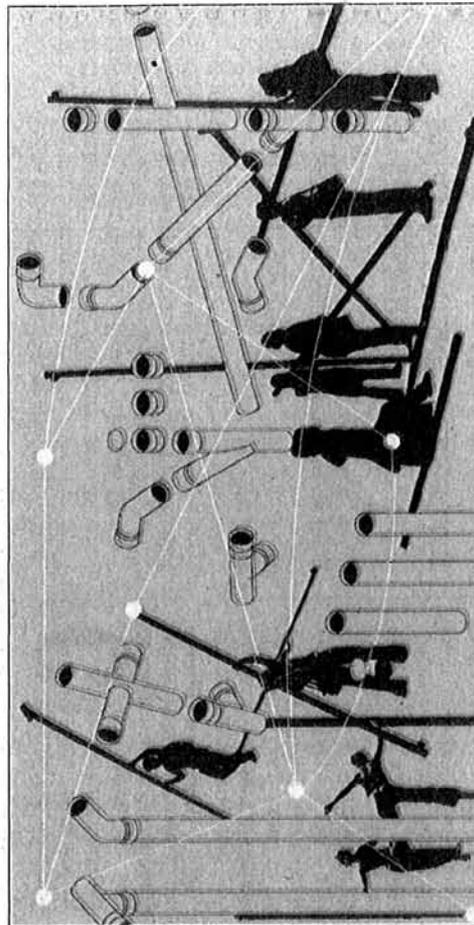
Elle sera suivie par une mise en réseau euphorique des récits de ville, jonction, raccord et première connexion avec l’installation “monumentale”, le dispositif “d’Ici-Même”, en cours de construction aux Moulins.

L’ensemble des marcheurs se croisera pour la première fois de la journée ; entre soupe et douce récupération, que raconteront ces coupes de ville du jour ?

F.L.

## POUR EN SAVOIR PLUS

“Constellation”, samedi 1<sup>er</sup> octobre. Informations et billetterie : La Rampe : 04 76 40 05 05. Plein tarif : 10 euros. Tarif réduit (proposé également aux habitants d’Échirolles) : 6 euros.



▲ “Constellation”, un projet en plusieurs étapes de la compagnie “Ici-même”, propose des marches publiques vendredi 30 et samedi 1<sup>er</sup> octobre. La compagnie avait déjà proposé, en mai dernier, une flânerie à l’aveugle aux Échirollois, avec “Vous laissez-vous guider par un inconnu ?”. ▼ Illustration DP/Gilles GUESAN - Photo/DL



## SOUS LA NEIGE, LES PAVÉS

Philippe BOURDEAU, professeur à l'Institut de géographie alpine à Grenoble

[...]

### *Des voyageurs de l'interstice en quête d'alter-tourisme*

Dans ce contexte propice à l'instauration de scènes politiques, des événements s'installent dans le paysage alpin, qui détournent les lieux de loisirs et les pratiques récréatives de leur logique purement hédoniste ou naturaliste. Ainsi l'Altertour, « *tour cycliste familial en relais solidaire pour une nature sans dopage* » dont l'édition 2011 a visité les Alpes, propose un « *autre Tour de France* », parcouru en relais et parsemé de manifestations éducatives et festives. Il emprunte des voies vertes et traverse des communes ayant pris des arrêtés anti-OGM, accompagné d'une caravane d'information sur l'écologie et la solidarité, qui procède à des contrôles pour tester les émissions électromagnétiques des antennes-relais de la téléphonie mobile.

En septembre 2010, en pleine polémique sur l'expulsion des Roms et à l'initiative d'un petit collectif de guides de haute montagne animé par Yannick Vallençant, des cordées citoyennes gravissent symboliquement l'aiguille de la République, reconstituent sur la Mer de Glace le tableau de Delacroix *La liberté guidant le peuple* et déploient au sommet du Grand Pic de la Meije une banderole déclarant « *Vu d'en haut, il y de la place pour tout le monde* ». Même combat dans les Pyrénées au pic du Midi d'Ossau, où s'affiche une cordée « *Liberté, égalité, fraternité* ». Quant à l'*Ultra-sieste du Mont-Blanc*, organisée à Chamonix depuis 2009, en opposition à « *l'idéologie de la domination des autres et de l'environnement* », elle se présente comme contre-manifestation face à l'*Ultra-trail du Mont-Blanc*. Le passage inopiné de José Bové à Chamonix en 2003 aurait-il laissé des traces dans la capitale de l'alpinisme ?

Ce mouvement de reconquête d'un imaginaire politique ne se limite pas aux lieux et sites touristiques patentés. La ville elle-même devient le support d'expériences récréatives critiques. Le voyage pédestre de trois semaines *Ici e(st) ailleurs*, organisé dans l'agglomération grenobloise par le

collectif Ici-Même et raconté dans l'ouvrage *Les paysages étaient extraordinaires*, illustre une démarche d'exploration des usages négligés de l'espace public : camping au pied des immeubles, hébergement chez l'habitant, performances et rencontres sur les marchés ou dans les maisons de retraite, collecte et diffusion de sons et d'images, etc. Avec comme point de départ des interrogations radicales pour le sens et les pratiques du tourisme : « *Qu'est-ce que je me retiens de faire dans ma ville ?* », « *Ça commence où, ailleurs ?* », « *À quoi reconnaît-on un étranger ?* » Et en se réjouissant d'avoir parcouru seulement quatorze kilomètres, ces visiteurs de l'interstice urbain prennent le contre-pied de la surenchère à la mobilité contemporaine. À travers cette exploration de nouveaux usages de la ville, nourrie d'une critique esthétique et idéologique, on retrouve le projet situationniste\* qui cherche à transfigurer la banalité des espaces du quotidien pour dépasser l'aliénation d'un loisir inféodé au productivisme.

[...]

---

# A DANCE WITH THE NOISE OF THE CITY

Text: **Malena FORSARE**  
(traduction)

## **COPENHAGEN. WALKING WITH YOUR EYES CLOSED THROUGH COPENHAGEN IS NOT POETIC – THE CITY STINKS OF PISS, DIESEL AND FOOD GREASE.**

**City Sound Concert by Ici-Même and Hide & Seek by Udryk.  
Copenhagen International Theatre, 10 and 11 August**

It is early evening in Copenhagen on a regular, gray August day. A stone's throw away from the noise of Central Station, a group of people stand around a fountain on a little square. With closed eyes, they have the fountain behind them and the traffic of the city in front of them. Soon a few more approach and take the people with closed eyes by the hand. They walk away in pairs. A couple of unfamiliar fingers are the only things connecting the voluntary blind people to their escorts.

French Ici-Même is visiting Copenhagen with their sound tour "City Sound Concert". Ici-Même consists of dancers, sound designers and choreographers who investigate the everyday in major cities around the world. Now, Copenhagen International Theatre has invited them to take part in the Metropolis Biennale. Copenhagen International Theatre (KIT) is a part of the Oresund performing arts scene and they have been experimenting with man's relationship to art in public space for the last three decades.

Firstly, it is not all that poetic. Closing my eyes in the middle of chaos makes my eye muscles cramp up and being voluntarily led away by a stranger is contrary to everything we have been taught. Human faith is endangered and we must strive to conquer it again. Once the brain accepts the situation after a while, the transformation is quick.

The pavement develops into a rough landscape under my shoes. In my field of vision, the lights reflects in a new range of natural and artificial. And all over, above, underneath, from the side – the great concert plays, sounds that surround us but we normally do not pay any attention to. The cash register's tonal range. The rustling sound when the metro drives off.

Copenhagen smells bad. Copenhagen stinks of piss, diesel and food grease. It feels like a bus drove right into my face and inside Tivoli, I feel bad even though we can feel the breeze when the slot machines rattle.

At the same time: this is a strange bodily experience, which actually goes beyond the term "concert". Music affects our heart rate, it can make us scared or brave, but "City Sound Concert" is more like a dance performance. It is about physical balance, presence and concentration. About tension and relaxation, about relying on other bodies. A dance, which comprehensively renegotiates the boundary between the beautiful and the ugly.

Perhaps one can talk, in a generalised way, about a specific KIT aesthetic, which suddenly bursts out like a poem in the brickwork. Those who have followed KIT over the years have rarely been surprised: we have gone around in labyrinths, waited for dancers on deserted land, stood in the dark in front of a parking house in Orestad and forgot that acrobatics and rock are different genres. Nevertheless, after seeing the Danish company Udrik's piece "Hide and Seek", it does not feel like I have been in the tunnels of Norrebro. I have not seen a man with a white painted face and a ukulele hiking between the scribbled mosaic walls. I have not seen a twisted tango in the twilight. I have not... Or ?

# DES ESPACES-DISPOSITIFS POUR EXPÉRIMENTER UN VÉCU COMMUN

**Collectif Ici-Même [Gr.]**

Fondé en 1993, Ici-Même [Gr.] est un collectif à géométrie variable, regroupant trois à trente personnes selon les projets. Sa démarche est profondément ancrée dans l'espace urbain, envisagé comme lieu et objet d'expérimentation. Entremêlant sons, images, objets, paroles et gestes, la pratique artistique d'Ici-Même est protéiforme et transversale. Elle croise les approches et brouille les frontières entre les disciplines : jeu d'acteur, création sonore, installation, performance, graphisme, architecture, photographie, écriture, vidéo, sociologie de terrain... Pour répondre à la question posée, Ici-Même imagine une correspondance par courriels, entre Grenoble et Marseille, pour décortiquer et déconstruire ce territoire subjectif qu'est l'espace public.

À la question posée « Comment l'art modifie-t-il notre regard sur l'espace public ? », nous avons choisi de répondre à plusieurs voix, sous forme de notes circulant par courriel.

→ **Grenoble, 20.05.2011**

Artistes documentaristes, plasticiens, danseurs, acteurs, graphistes, preneurs de sons et électroacousticiens, se retrouvent pour inventer des situations à vivre dans lesquelles la personne et ses émotions (plus que nos *sus-citées* compétences), fondent un point de vue intime. La question du déplacement, physique mais aussi interne, déplacement de soi vécu à plusieurs, partagé avec d'autres, est fondamentale. Seul et à plusieurs, nous fouillons, rencontrons et allons tout près de personnes que nous n'aurions jamais rencontrées sans cette « mise en travail », cette immersion dans un flux de passants non convoqués ou dans un flux de personnes invitées à nous ouvrir leurs portes de façon inhabituelles, hors des réseaux déjà constitués dans les structures culturelles et associatives. L'autre, l'inconnu(e) est un premier déplacement. L'autre, dans les dispositifs d'Ici-Même [Gr.],

à toujours une place active et coproductrice d'un climat, d'une conversation, d'une matière, d'une énergie. Plus qu'une mise en récit utilisant le còllectage, qui risquerait l'instrumentalisation des personnes rencontrées, nous cherchons à ouvrir des espaces de pratique publique, des espaces-dispositifs qui invitent d'autres que nous-mêmes à percevoir cet état premier de déplacement, à expérimenter ce vécu commun. Sommes-nous encore les mêmes ensuite ?

Nos peurs se sont-elles déplacées ? Les lieux sont-ils faits des corps qui les traversent ?

→ **Marseille, 20.05.2011**

Changer et interchanger la question : comment l'œuvre modifie-t-elle notre regard sur la propriété privée ? comment la création peut-elle transformer l'espace public en temps commun ? qu'est-ce qu'un espace public ? en ville (c'est l'endroit où les chiens font pipi et caca ?), à la campagne (les bords de route où on fait du stop ?), à la montagne (le fond d'une crevasse où la sécurité civile viendra vous remonter ?)... comment les pratiques publiques – visibles par

tous – modifient-elles notre façon de vivre ensemble ?

→ **Belle de Mai, Marseille, 16.05.2011, entre 12h et 14h**

Y a-t-il un type d'art qui modifie le regard ?

Parlons de pratiques de l'art. Un art d'intervention discrète. Art discret d'intervention publique. L'art, plus que modifier, active, réactive : un art réactif. Action ou réaction. Actionnaire ou réactionnaire. Réactif ou réacteur. De nouveau acteur du champ (Duchamp Marcel). Transformateur du champ. Réacteur, dit moteur, dit nucléaire, dit catastrophe, dit révolution. Ou résolution. Un art de révolution ou de résolution. Ou accélérateur de particulier. Ralentisseur de particules. Bref, un art pratique. Pragmatique. Un art d'expérience. Un art sans œuvre, pas en laboratoire : à l'épreuve et sans éprouvette.

→ **La Fosse, Marseille, 18.05.2011, 10h**

Même si, depuis Duchamp, la formule kantienne de finalité sans fin peut être discutée, il me semble, comme ça, à vue de nez, que parler

La ville une nuit entière, le Merlan scène nationale, Marseille, juin 2010  
© Photo : Ici-Même(Gr.)



de modification, que l'art modifie... c'est beaucoup dire. L'art n'est pas une force en soi, ni une puissance, ni un pouvoir (comme l'économique, le politique, la guerre...).

Il ne s'agit que de modifier le regard... mais le regard sur l'espace public... voilà, le mot est lâché... l'espace public ; cela fait trois nouveaux mots bien problématiques non ? Regard, espace, public, notre regard face à l'espace public, notre regard mis en regard... Mais on pourrait reconnaître qui se cache derrière ce mot... N'est-ce pas l'avatar de tout un tas de vieux concepts, comme le réel, le monde, la nature (version XIX<sup>e</sup> siècle) ou le cosmos (version Moyen Âge) ? Ou alors c'est possiblement politique et alors je réponds avec mauvaise foi en disant que l'art n'a pas à modifier quoi que ce soit, il n'a pas à servir à quelque chose et c'est bien là dans cette niche, cet interstice, qu'il peut déployer ses regards, ses anomalies, ses versions infimes et infinies du monde... Si la question est politique, la réponse pour moi doit être politique. Comment la question du politique rentre et s'invite dans la pratique de l'art ?

→ **Marseille, 20.05.2011**

Comment alors simplement envisager la ville comme une œuvre commune, politique c'est-à-dire une œuvre de conflit ?

→ **Belle de Mai, Marseille, 16.05.2011, entre 12h et 14h**

De longs temps passés à être dehors, à faire, à penser dehors, dans l'espace public.

Croire que l'art peut changer les choses. *Re-poétiser* la vie. Balivernes. Croyance magique. Instrument de propagande.

Qu'est-ce que nous devons, les artistes, rendre acceptable ? Regardable ? Possible ?

Regarder longtemps une pomme modifie mon regard sur la pomme.

L'espace public est le sujet et l'objet.

Regarder quelque chose qui me regarde.

Brouiller les frontières, dormir chez quelqu'un que je ne connais pas, introduire du public dans du privé. Sans cesse.

Travailler publiquement. Être public.

→ **Train Fantôme, Grenoble, treize jours plus tard**

Jeudi 5 mai, dans une impasse qui donne sur la place Sébastopol, une de ces inscriptions poético-politiques (à défaut de pouvoir être précisément politique ou vraiment poétique ?) comme il en refléurait à Marseille : « DE LA LÉGÈRETÉ ET/OU RIEN ». On est ceux qui s'arrêtent, on arrange nos caddies, sculpture-minute. Transformer l'espace public ET/OU d'abord transformer nos usages de l'espace public : culti-

ver la disponibilité, la porosité, être ceux qui regardent en l'air et invitent à faire de même.

L'air de rien ET/OU avec légèreté ?

Oui mais c'est un début. L'espace public = le commun = l'expérience = la perception. Subrepticement, cultiver une perception anormale, faire un pas de côté, faire boule de neige.

Jeudi 5 mai, un peu plus loin, devant le métro Longchamp, nous avons fermé les yeux : à un moment ça a commencé ET/OU cessé d'être du travail.

→ **Grenoble, 15.05.2011, 23h**

Tout d'abord, il peut être nécessaire de préciser que nous parlons ici d'un art de la situation, du ré-agencement des données, de la recherche de nouvelles combinaisons spectateurs-acteurs-flux quotidiens.

De quel espace public parlons-nous : des centres commerciaux ? des rues piétonnes ? des parcs ? des gares ? des aéroports ? des aires d'autoroutes ? du cyber espace ? Nous agissons simultanément dans la rue et à la radio, nous jouons une fiction dans une grande surface de bricolage et dormons sur une scène de théâtre, nous dormons chez des inconnus qui deviennent nos complices et tout cela constitue un réseau d'informations et une conjonction d'intentions.

“... parler de modification, que l'art modifie... c'est beaucoup dire. L'art n'est pas une force en soi, ni une puissance, ni un pouvoir (comme l'économique, le politique, la guerre...)”

“L'art n'a pas à modifier quoi que ce soit, il n'a pas à servir à quelque chose et c'est bien là dans cette niche, cet interstice, qu'il peut déployer ses regards, ses anomalies, ses versions infimes et infinies du monde...”

Dans le français du XVI<sup>e</sup> siècle, l'*estran- gement* est cette faculté, voulue ou subie, de se déporter de soi pour accueillir une parole autre, nouvelle, dérangeante. Nous pensons que c'est là l'enjeu de tout art de représentation : re-présenter les choses comme si elles étaient vues pour la première fois et, ainsi, perturber les sensations et les énonciations auto- matisées, déchirer les cartes postales qui tiennent lieu de paysages.

→ **Marseille, 20.05.2011**

J'en ai parlé un peu à Paris et, en fait, plusieurs personnes m'ont répondu que l'on ne peut pas répondre comme ça, qu'il fallait du temps. Franck a fini par me dire que, selon lui, ça crée de « l'intime collectif ». Une amie (Béa) m'a parlé d'un souvenir persistant de quai de gare peint en bleu pour un spectacle, et c'est vrai que la gare Saint-Charles est différente après les *Concerts de sons de ville*, même si ça s'estompe avec le temps, un son parfois ravive l'étrangeté. Après avoir vu une intervention dans la vitrine de l'Espace Culture de Marseille, mes yeux sont devenus bleus. Jess est d'accord avec Jacques pour dire que plus que le regard, c'est la perception même qui est modifiée. Ça change ta peau autant que ton regard. Galaxie me dit que cet art, ce peut être aussi celui des musées. Moi je crois que dans la confrontation

ou dans la pratique – car j'ai du mal à envisager un art dans l'espace public qui ne passe pas par une certaine forme de pratique – il y a un apprentissage, l'émergence d'une connaissance qui fait de cet espace une partie de notre territoire subjectif.

→ **Train Fantôme, Grenoble, lundi 9.06.2011, 16h**

Détourner, envahir, ralentir, contami- ner, faire obstacle, dormir chez toi, se confronter, me réveiller dans vos draps, tenir réunion en pleine rue, faire disjoncter, manger debout, se faire pirate... Des actes hors-la-loi, diront certains. Des actes de hors-là, dirons- nous. Faire proliférer dans l'espace public et privé, des actes hors-là pour que se glissent des trouées dans le tissu social, économique et qu'un geste, peut- être politique, se profile. Sommes-nous des pirates ? À Marseille, j'ai navigué dix jours et dix nuits, en vrai pirate j'aurais pris la mer en ville, la mer-ville. La mer, ce lieu ni espace privé ni espace public, mais qui dans le droit romain était l'es- pace du commun... si cher aux pirates.

→ **Marseille, 20.05.2011**

Être pris dans une expérience où les contingences matérielles – se dépla- cer, manger, parler, dormir – sont les

fondamentaux d'une pratique « artis- tique » (oui, c'est important de mettre toujours des guillemets à cet adjectif). Marguerite Duras et Henri Lefebvre abordaient la vie matérielle ou la vie quotidienne comme une aliénation. Mais en repartant de cette aliénation, en y plongeant même, on peut trouver des sorties, des libérations qui passent par le dépassement d'une résignation. Repartir de zéro, de nos nécessités de vivant. Dormir, manger, parler, se déplacer. Point barre.

→ **Belle de Mai, Marseille, 16.05.2011, entre 12h et 14h**

Être de la partie.

Battre les usages, mélanger les attribu- tions, redistribuer les fonctions : à coup de bluff ?

Excès privé, défense d'entrer, hospita- lité, silence, stationnement autorisé, défense de s'afficher, voix réservée...

→ **Échirolles, 23.05.2011**

Depuis le central de télésurveillance, un veilleur surveille et c'est son métier. Il surveille des images de l'espace public. Les images ont alerté le veilleur (samedi : foulards colo- rés et fleuris, caddies à roulettes et anomalies de vitesse des passants ont « alerté »)!. L'officier de police a reçu l'ordre d'intervenir ce lundi car les images vues depuis la salle de contrôle ont été traduites comme suit : « des Roms s'installent dans le parc public ».

*Collectif Ici-Même (Grenoble)*

[www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)

Gilles Guégan, Corinne Pontier, Daphnée Gaspari, Ève Lonchampt, Vincent Bonnet, Jacques Boyer, David Bouvard, Samuel Ripault, Jessy Coste, Aline Maclet, Stéphanie Lemonnier, Frédéric Arcos, Antoine Mahaut, Jacques Nicolini, Laurie Peschier-Pimont, Cyrille André.

*Des espaces-dispositifs pour expérimenter un vécu commun*

NOTES

1- Équipe d'Ici-Même [Gr.] en cours de repérage pour la création de *Concerts de sons de ville* programmés par la Rampe d'Échirolles.



# ARPENTEURS DE L'OMBRE

Ils militent pour une culture de la chose nocturne ou travaillent dans ces zones d'ombres et de liberté où la ville et la vie gagnent en intensité. Rencontres avec des passagers de la nuit.

Le rendez-vous a été pris, sans y réfléchir, dans un bistrot baptisé L'Etoile manquante. Luc Gwiazdzinski, dont le nom polonais signifie –incidemment– «celui qui vient des étoiles», se propose de jouer les éclaireurs. Géographe de son état, il a fait sienne depuis vingt ans l'inépuisable question des nuits urbaines. Depuis, il en est devenu l'un des plus fervents avocats (lire aussi p. 15).

## Le mythe

A l'écouter s'enflammer sur la nuit, on finirait presque par se demander si le jour a un quelconque intérêt, sinon celui de nous mener au crépuscule. «Marre d'entendre parler de la nuit comme du lieu de l'insécurité. C'est un formidable terrain de créativité, les architectes en "charrette" y dessinent la ville de demain, les transports, les solidarités s'y réinventent. Caricature du jour, la nuit révèle l'homme; elle permet une relecture de la ville dans ses tensions et ses

inégalités.» C'est un fait. La nuit comporte encore nombre de zones d'ombres. Elle reste un espace mythifié, que l'on diabolise ou que l'on enchante, au choix. Synonyme de dangerosité pour les uns, de liberté pour les autres. Une liberté partiellement illusoire, selon Luc Gwiazdzinski. «Bien sûr, c'est le lieu de notre rapport à la transgression, de la première consommation d'alcool, du premier rapport sexuel. Mais on est comme des papillons de nuit, on va là où va la lumière... au centre-ville. Et puis, l'offre de transports se réduit, les espaces collectifs ferment, les services publics s'arrêtent, tout est plus cher. On rentre dans un système de tribus, avec ses codes, ses discriminations, ses physionomistes aux portes des clubs...»

## L'expérience

Le géographe dort peu, ne se lasse pas d'observer le petit théâtre de la nuit –le ballet des travailleurs du petit matin chassant les nomades noctambules–,

**AGENDA**  
23-25 avril  
La 2<sup>e</sup> Zone  
artistique  
temporaire  
de Montpellier  
investit le parc  
de Méric du lever  
à la tombée du  
jour, "pour une  
poétique de la  
nuit urbaine".

## Après une traversée de nuit, “ce qui est intéressant, c’est l’élu qui dit: On va boire un coup? Et on se retrouve à la caravane-snack dont il voulait se débarrasser.” Luc Gwiazdzinski

milite pour une ville ouverte 24h sur 24 tout en regrettant la « diurnisation » d’une nuit plus livrée aux marchands qu’aux poètes. Il faut dire qu’il a longuement traversé, by night et à pattes, une centaine de villes d’Europe, où il a traîné étudiants, urbanistes, artistes et autres responsables politiques. « *Ce qui est intéressant, c’est l’élu qui court après le dernier bus, ou qui dit: « Bon, on va boire un coup? » Ok, mais où? Et on se retrouve devant la petite caravane-snack dont il voulait se débarrasser parce que ça ne faisait pas terrible dans une logique de ville internationale marketée... »*

Luc Gwiazdzinski n’est pas seul au royaume des arpenteurs de la nuit. Au hasard de détours, l’homme pressé a pu croiser les artistes du groupe Ici-Même Grenoble. Eux aussi embarquent marcheurs et marcheuses hors des hypercentres pour redécouvrir « *la ville une nuit entière* » (lire aussi p. 14), eux aussi ont des protocoles de travers(e) pour éprouver cet espace-temps. « *La ville la nuit est déjà un spectacle en soi* », confie Corinne Pontier, directrice artistique du collectif qui brouille les pistes avec éloquence pour nous faire vivre de splendides expériences. Remonter un quai de gare à contre-courant, marcher paupières closes pour entendre la ville, suivre une ligne droite jusqu’à traverser les appartements d’une cité assoupie. « *On cherche à fabriquer des états de perception altérés, amplifiés, à vivre en groupe des événements du réel qui pourraient être fictionnels, à aiguïser la réceptivité pour qu’on soit capable de les vivre... Dans un rapport incertain au temps, au corps, et aux rencontres, dans une forme d’intervention sauvage (sans autorisation), nous militons pour qu’on ne confisque pas la ville la nuit, pour des usages spontanés qui décalent les points de vue.* »

### L’exagération

Ils sont quelques-uns à la revendiquer sans corset, cette nuit qu’ils ne veulent pas domestiquée. Ex-infirmière de nuit convertie à la recherche en sciences de l’éducation, Anne Perraut Soliveres a sillonné pendant quarante ans les couloirs endormis de l’hôpital. La nuit a toujours été son « *temps d’existence intense* ». Celui qui l’intriguait, petite, quand sa mère veillait mystérieusement après l’avoir bordée. Celui où elle échappait, jeune fille, aux sollicitations d’une fratrie nombreuse ou à l’angoisse du vide en lisant jusqu’à plus soif. Celui où elle fût pour la première fois confrontée à la mort violente, un suicide au pied de ses fenêtres, la veille

de l’oral pour le diplôme d’infirmière. A l’heure de prendre son premier poste, elle n’a pas choisi la nuit pour la nuit, mais pour tâter de la chirurgie. Sauf qu’après y avoir goûté elle ne pouvait plus envisager de « *retomber dans le jour* ». « *La nuit exagère le sentiment d’être; rien n’y est prévisible. Les patients sont dans leurs trouilles, ils dorment peu par peur de ne pas se réveiller. S’ils peuvent exprimer ce qui les travaille vraiment, c’est bien dans ce temps qui n’est plus encadré, ponctué par les rites du jour, repas, visite, prise de sang. On parle rarement de la nuit et du beau temps.* »

### La résistance

Pour l’infirmière, un simple aller-retour pour porter les poubelles peut devenir un voyage au bout de la nuit. Solitude, débrouillardise, hiérarchie inexistante, et licence pour un humour spécieux... Le soignant de nuit acquiert l’autonomie d’un touche-à-tout, et l’humilité de celui qui, confronté à ses limites et privé de l’arsenal de métiers du jour, se trouve contraint de chercher en soi des forces insoupçonnées ou de faire corps avec ses pairs de garde. Solidarité obligatoire. « *On a besoin de tricoter de bonnes relations, de partager ses compétences et ses incompétences. On n’est pas dans l’esbroufe, la nuit ne supporte rien. Le plus gros travail consiste à résister au sommeil, pour favoriser celui du patient. Cela demande des stratégies, des savoir-faire. Les prescriptions du jour n’en tiennent jamais compte.* » Ces savoirs, Anne Perraut Soliveres en a fait une thèse, puis un livre<sup>1</sup>. Cadre hospitalier, elle les a également défendus, jour après jour, auprès des instances diurnes de l’hôpital. Elle a, littéralement, fait tomber des murs érigés entre différents services, autarciques de jour, mais complémentaires de nuit. Mais elle ne voudrait pour rien au monde d’une officielle gouvernance nocturne. « *Je suis pour une bienveillance à l’égard de la nuit. Pour qu’il y ait un conseil, une réflexion sur ce qu’il ne faut surtout pas faire. Laisser la nuit être colonisée par le jour? Moi je suis contre, contre le fait qu’on y fasse de la production par exemple. Il faut conserver le travail de nuit là où on ne peut pas le différer.* » Car l’homme est un animal physiologiquement diurne: « *Combien de fois ai-je dit que je donnerais ma vie pour un lit?* »

C’est un constat commun dans la constellation des observateurs de la nuit que résume la psychosociologue Catherine Espinasse: « *On vit dans une dictature du jour.* » Quand, après avoir suivi les allées et venues des jeunes le soir<sup>2</sup>, elle s’est penchée avec sa consœur Peggy Buhagiar sur les →

**AGENDA**

Le 7 mai,  
Nuit curieuse  
"Zig Zag", medley  
artistique décalé  
à la Ferme  
du Buisson  
à Noisiel (77).

→ réseaux de bus nocturnes, la RATP s'est émue du risque de « perdre deux chercheuses en bout de ligne ». « En 1999, en tant que femme, j'étais suspecte de m'intéresser à la nuit. Aujourd'hui, on évalue les villes à travers leur attractivité nocturne, leur insécurité affichée (le nombre de bagnoles brûlées), ou les maraudes. La nuit, l'exclusion vous saute à la gueule. Bien sûr, on pense la nuit par rapport aux loisirs des plus aisés... Il faut d'autres lieux de convivialité. Les gens se parlent plus spontanément sous un abribus à l'heure où les masques sociaux sont un peu tombés. Je ne préconise pas une nuit où tout reste ouvert, mais où l'on trouve des lieux où s'asseoir, où se réchauffer, où s'informer, avec un accompagnement humain. Et pourquoi pas des bals populaires? »

**La célébration**

De ses années aux Etats-Unis et à New York en particulier, la politologue (et insomniaque) Sophie Body-Gendrot<sup>3</sup> a, quant à elle, gardé la nostalgie

d'extravagantes parades de rue et autres moments festifs plus ou moins impromptus que la France étouffe sous des déluges d'autorisations à décrocher. « On voit une exacerbation du principe de précaution par les autorités qui restreignent les libertés de manière drastique. En fermant des parcs qui restaient ouverts par exemple... Ça doit être dans notre imaginaire de révolutionnaire, on redoute toujours des débordements, alors a fortiori la nuit... » Elle évoque Berlin, où le quartier des galeries fait nocturne tous les mois, Mexico-City (lire aussi reportage p. 26), où la municipalité a permis à des artistes d'investir et d'animer un bâtiment abandonné (El Faro de Oriente) à condition d'en autogérer la sécurité... Une autre ville la nuit serait donc possible?

● CATHY BLISSON

1. « Infirmières, le savoir de la nuit », Anne Perraut Soliveres, PUF (2001).

2. « Les Passagers de la nuit », Catherine Espinasse et Peggy Buhagiar, L'Harmattan (2004)

3. « La peur détruira-t-elle la ville », Sophie Body-Gendrot, Bourin Editeur (2008).

## "4 heures du mat, sur une ancienne voie ferrée"

Marseille, 11 juin. Ici-Même Grenoble entraîne des spectateurs-marcheurs dans un parcours nocturne. Au programme : lumières du port, rendez-vous radio, tunnel de la mort et cueillette des sons de la nuit. *Stradda* a participé à l'aventure.

**Théâtre du Merlan, 19h30.**

Sous une pluie fine, nous sommes quatre-vingts à nous mettre en marche, par groupes de vingt, à l'invitation du collectif Ici-Même Grenoble ; tous munis d'une miniradio et d'un « topo », cahier d'exploration composé de cartes dessinées, d'indications de chemins à suivre et d'horaires à respecter. Quelques lignes promettent une nuit sans sommeil mais pleine d'aventures. « Eprouver la ville en tout sens... Il s'agirait de faire surgir un espace où la sensation pourrait exister, ré-exister... Notre proposition sera atmosphérique. »

**Nous cheminons dans les quartiers Nord de Marseille,** de cités en prés. Nous voici au pied d'une colline, nous voilà buvant l'apéro sur la terrasse d'un immeuble en construction, à la lueur d'un coucher de soleil violacé. Passages, raccourcis, terrains vagues, escaliers



De passages en raccourcis, la fatigue monte, les langues se délient.

cachés, les recoins n'ont pas de secrets pour Ici-Même. L'ambiance est conviviale. Les pas s'enchaînent, la fatigue monte, les langues se délient. Certains tentent de se repérer. J'ai abandonné depuis longtemps. Je me laisse porter.

**Dans le « topo », il est écrit « Tunnel de la mort »** en blanc, sur une page toute noire. Nous l'atteignons vers quatre heures

du matin. Lampes de poche à la main, nous marchons sur une ancienne voie ferrée. Le silence règne. Ce tunnel semble interminable. A la sortie, nous escaladons le parapet d'un pont pour rejoindre la route. Un homme en voiture s'arrête. Etonné, il nous demande ce que nous faisons là. Je me le demande un peu aussi... Il sort de son coffre une bouteille de whisky, qu'il offre

à la petite équipe. Alors que le jour se lève, nous traversons une passerelle au-dessus de voies ferrées. Marseille s'étend à perte de vue. Une artiste tend son bras vers l'horizon, désigne les lieux où nous sommes passés : « C'est la cartographie de votre nuit. »

**A 6h30, retour au théâtre** du Merlan, où des matelas et couvertures ont été installés sur le plateau. Je sombre. Vers 13h, des sons de la ville se font entendre. Enregistrés au long des pérégrinations des différents groupes, ils sont mixés en direct. La lecture poétique et singulière des arpenteurs d'Ici-Même me cueille au réveil. Ma traversée, expérience sensorielle partagée avec des inconnus dans le dédale marseillais, me revient aux oreilles et à l'esprit. Elle sommeille toujours en moi.

● ANNE GONON  
www.icimeme.org

L'EXPÉRIENCE

# Ils arpentent doucement la ville

Le collectif d'artistes, "Ici-même" s'est lancé pour 10 jours et 10 nuits de marche



"C'est une approche sensible, une perception douce de la ville, un grand ralentissement" commente une des artistes du collectif "Ici-Même" qui s'est lancé hier dans une drôle d'aventure. Ce groupe initié à Grenoble, qui voit l'espace urbain comme une aire de jeux et un vaste lieu d'essais en tous genres, s'est fixé pour but de traverser la ville, du sud au nord, doucement sur une ligne bien droite et de se laisser happer par ce territoire. Pour cette marche de 10 jours et 10 nuits,

les expérimentateurs, de Marseille ou d'ailleurs, sont soutenus par le théâtre du Merlan, où se terminera l'exploration mercredi 4 mai. Par la suite cette odyssée originale à épisodes sera restituée en créations sonores, performances, etc.

Plasticiens, danseurs, écrivains, accompagnés de leurs enfants ont débuté, hier, à Saint-Charles ce périple, équipés de sac de couchage pour les bivouacs; ils vont "arpenter la ville à un autre rythme", dit Corinne

avant de s'élancer. Une centaine de personnes ont répondu à leur demande d'hébergement, les uns ou les autres seront donc accueillis par des autochtones complices et curieux de rencontres. Chaque artiste s'est aussi fixé des contraintes (inaugurer chaque jour un monument, glaner un petit butin) pour mieux savourer la cité transfigurée en terrain de récréation et le quotidien vu comme un vrai voyage!

/ PHOTO THIERRY GARRO

VAGABONDAGE ARTISTIQUE

## "Ici-Même" et son périple fou

Le collectif d'artistes, en résidence au théâtre du Merlan, a traversé la ville



Ils ont arpenté la ville, sur une ligne droite de La Cayolle au Merlan. Le collectif Ici-Même, en résidence au théâtre du Merlan jusqu'en 2013, a mené une aventure insolite. Pour imaginer les prémices de cette capitale européenne de la culture qu'ils veulent humaine, terriblement humaine, cette troupe protéiforme a traversé la ville pendant dix jours en glanant des expériences qui vont faire œuvre. Dans ce laboratoire ambulant, les flâneurs croisent les pratiques, entremêlent "sons, images, objets, paro-

les et gestes" pour mieux vivre l'espace urbain. Le processus de création d'Ici-Même, rappelle Corinne, une de ses membres, s'inscrit dans le quotidien, mélange les approches et brouille les frontières entre les disciplines mais surtout développe une exploration sensible des "territoires humains". Chaque soir, l'équipée a ainsi été accueillie chez l'autochtone: "*C'est une dimension très importante, ces nuitées sont au cœur de l'exploration, la rencontre avec les hôtes a formé une constellation, un paysage de*

*conversations avec des gens qu'on ne connaissait pas*", raconte-t-elle. Invités à l'arrivée, ces hôtes ont rencontré les marcheurs et les autres hôtes au théâtre du Merlan, là les artistes ont improvisé une mémoire des nuits, un témoignage sur cet autre paysage, fait de hasard et d'humanité. "*C'est une histoire de petits liens, d'immatériel, un patrimoine impalpable*", poursuit la créatrice, qui emmène ce grand chantier de déplacement et veut le voir s'amplifier pour 2013.

/ PHOTO FRANCK PENNANT

## 4 • ACTUALITÉS

| STATION |

# Spectre publicitaire

Le collectif Ici-même [Gr.] ouvre les portes de son atelier à l'occasion de l'accueil de l'artiste Tito Gascuel, de ses projets en cours et de ses affiches détournées... L'occasion de comprendre le fonctionnement et les intentions de leurs projets respectifs. LG



«Train fantôme ? Train parce qu'ils font trembler nos fenêtres toute la journée, Fantôme parce qu'il y en a plein les placards», voilà comment le collectif Ici-Même [Gr.] justifie le choix du nom du lieu qu'il occupe depuis peu. Depuis peu, et peut-être pas pour longtemps, la faute à la somme relativement élevée demandée par la Ville de Grenoble pour louer l'espace en question (8000 euros par an). Sa disparition serait bien dommage, car il représente une bouffée d'air frais dans le contexte artistique grenoblois qu'il serait bon de ne pas négliger. Delphine, du collectif, nous explique que ce Train Fantôme a

pour vocation d'être un atelier de travail, un lieu de passage et de partage permettant «d'inventer avec chaque artiste accueilli un protocole de rencontres». En d'autres termes : «ce n'est pas une galerie d'art» mais un «point d'ancrage», ce n'est pas un lieu plus ou moins institutionnel de plus, mais un terrain d'expérimentations en tous genres. Pour l'heure, Ici-même [Gr.] a invité l'artiste Tito Gascuel pour, non pas une «exposition», mais une «station»... et nous, on est allé voir ça.

### J'EXPOSE MOI NON PLUS

Cette "station" ressemble à une opportunité offerte à Tito pour développer son travail ailleurs qu'entre ses propres murs, voir les choses dans un contexte différent pour pouvoir les faire évoluer. Il a ainsi pu agrandir et afficher (à la colle à affiches, attention) les publicités minutieusement détournées par ses soins et jusqu'alors réduites à leur état premier : le format A4. Étendues ainsi au mur, leur impact change, élargissant leur potentiel humoristique proportionnellement à leur grossisse-

ment formel. L'artiste dissimule, griffonne et rajoute, il crée le palimpseste sur les pubs que l'on reçoit tous au quotidien dans nos boîtes aux lettres. Les slogans mutent pour ressembler à «Pour votre santé, mangez au moins un jour» ou «50 photos achetées = 50 photos». Vidées jusqu'à l'absurde, les formules mettent en évidence la «vulgarité consensuelle des pubs, pires que nos blagues de sales gosses», précise-t-il. Alors, même si le détournement d'images n'est pas une nouveauté (pas plus dans notre cité qu'ailleurs, on pense au travail de Nosca vu au Laboratoire Art Aujourd'hui), l'humour, quand il décape, est toujours un peu revigorant. Le bonus ? Pendant ses heures de permanence, le sieur dessine les planches d'une BD post-apocalyptique qu'il réalise en collaboration avec un graveur, et dont les épreuves, visibles, sont de bon augure.

### ▲ SUGGESTION DE PRÉSENTATION N°5

Jusqu'au 30 avril au Train Fantôme  
(Estacade à Grenoble)

### ▲ DÉBÂCLE (LECTURE)

Sam 30 avril à 17h au Train Fantôme

# Tito Gascuel, "l'artiste"

## GRENOBLE

Il est né un 1<sup>er</sup> avril, aime jouer avec les mots et se jouer des codes publicitaires.

Tito Gascuel a posé ses valises il y a tout juste dix ans à Grenoble. Passionné tous azimuts, il cultive néanmoins trois champs principaux : les arts plastiques, la poésie, et le montage sonore. Son carburant : le détournement. Ses influences : le dadaïsme, Oscar Wilde, les Marx Brothers, l'humour juif (quand il était petit), Nasr Eddin Hodja (depuis l'adolescence).

Tito Gascuel s'inscrit ainsi dans la filiation du mouvement Dada qui, après l'hécatombe de la guerre 14-18, pratique la technique littéraire du caviardage, consistant à supprimer des mots d'un texte, afin de modifier le sens global. Dada remet en cause toutes les conventions et contraintes idéologiques et détourne la réclame et les slogans politiques. « Approchez-vous de cette femme et demandez-lui si la lueur de ses yeux est à vendre » est l'un de ses préférés.

## Deux travaux en cours

Accueilli au Train Fantôme durant un mois pour présenter deux travaux en cours et rencontrer des gens curieux de son univers, l'artiste résume le terme "exposition" et baptise cette forme de résidence "station", trembler les vitres de la maison à chaque passage ! On y découvre de grandes affiches collées à même le mur, des agrandissements de prospectus pu-

blicitaires détournés par le caviardage du texte et du visuel. L'artiste nomme cette série "Suggestion de présentation", en écho à la formule souvent écrite sur les boîtes d'aliments qui provient d'une norme européenne interdisant la publicité mensongère : « C'est une formule magique qui permet, de manière perverse, mensongère, Victor Hugo donne une définition de la suggestion très percutante : "La suggestion consiste à pratiquer dans l'esprit d'autrui une petite incision où l'on place une idée à soi". A méditer ! » Tito Gascuel récupère cette sentence en la transformant en concept général de sa production. Quatre expositions précédentes ont ainsi vu le jour.

On pourra voir aussi ses travaux de gravure d'un monde post-apocalyptique sans présence humaine pour le projet éditorial d'un album BD, au titre taquin : "Extinction des faits" ! La passion du dessin et de l'absurde chevillée au corps, il explore sans relâche le mauvais goût de notre société de consommation. Un artiste multi-facettes à rencontrer assurément.

Christiane DAMPPE

## POUR EN SAVOIR PLUS

"Suggestion de présentation n° 5 : une station de Tito Gascuel au Train Fantôme 3", jusqu'au 30 avril.

Ouverture : lundi 14h-19h, du mercredi au vendredi 17h30-19h30, le samedi 12h-15h et le dimanche 16h-20h.

A noter : lecture de ses poèmes le 30 avril à 17h.

Infos : 04 80 38 39 88 — [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)



Détournement de prospectus publicitaires par Tito Gascuel dans la filiation de l'humour caustique de Dada.

## Le Train Fantôme, un collectif né en 1993

Collectif artistique polymorphe regroupant trois à trente personnes selon les projets, Ici-Même a été fondé en 1993 à Grenoble. Depuis l'origine, il interroge l'espace public et ses usages dans différentes villes en France et à l'étranger. Une interrogation du quotidien et de l'ordinaire de la ville au travers de propositions expérimentales, brouillant les frontières entre les disciplines : création sonore, installation, performance, graphisme, écriture, vidéo, sociologie de terrain... Après la fermeture du "Brise glace", ce collectif a posé ses valises à l'automne 2009 au 23 avenue de Vizille à Grenoble, une maison de deux étages au bord du mar-

ché de l'Estacade. Pas vraiment un relogement au regard des conditions locales de la part de la ville de Grenoble. Sa "convention d'occupation à titre précaire" génère une intransquillité par rapport à l'avenir. L'équipe a baptisé ce lieu avec humour "Train Fantôme" : « Train parce qu'il fait trembler nos fenêtres toute la journée, fantôme parce qu'il y en a plein les placards ! »

## Bureau, atelier...

Cette maison fait office de bureau et d'atelier, mais, fidèle à son histoire forte d'un esprit collectif et à ses convictions d'un art partagé, Ici-Même œuvre aussi pour accueillir des artistes venus

G.D.

Pronomade(s)

## Dans les rues de la ville, les yeux fermés

Ce n'est même pas la peine que l'on vous bande les yeux. Les passagers embarqués par Pronomades dans un drôle de voyage sont consentants : ils ferment les yeux... et ne les ouvrent pas même quand ils se demandent d'où peut provenir ce bruit de tuyère d'avion à réaction (une clim), quand ils pénètrent dans un supermarché (lequel?) ou quand ils devinent qu'ils traversent une route bien fréquentée. Ils ne risquent rien dans ce slalom urbain, tenus par le bras par un des membres de

la compagnie « Ici même » et comprennent vite leur « langage des bras ». Le bras levé vers le haut, on lève le pied pour monter une marche. Une pression : on s'arrête (au feu rouge?). La confiance s'instaure au bout d'une heure de déambulation et l'on n'hésite pas à allonger le pas, complètement désorienté, abandonné à cette découverte sensuelle d'un quartier de périphérie, « bien plus riche en sensations que le centre-ville, trop convenu ». Avec une pensée pour les non-voyants, l'impres-

sion d'omniprésence de l'automobile et l'étrange sentiment d'être invisible. Les commerçants ont accepté gentiment de jouer le jeu, mais aucun de leurs clients n'a posé de questions devant ces improbables couples déambulant à l'aveugle. « Cela se produit de la même façon partout, constatent les comédiens, comme si les mouvements lents et hésitants imposaient une sorte de distance ». Après Muret, ces comédiens vont installer leur même voyage presque immobile à Istanbul en Turquie. E.E.



Une découverte particulière du quartier saint-Jean. / Photo DDM Robert Castéra

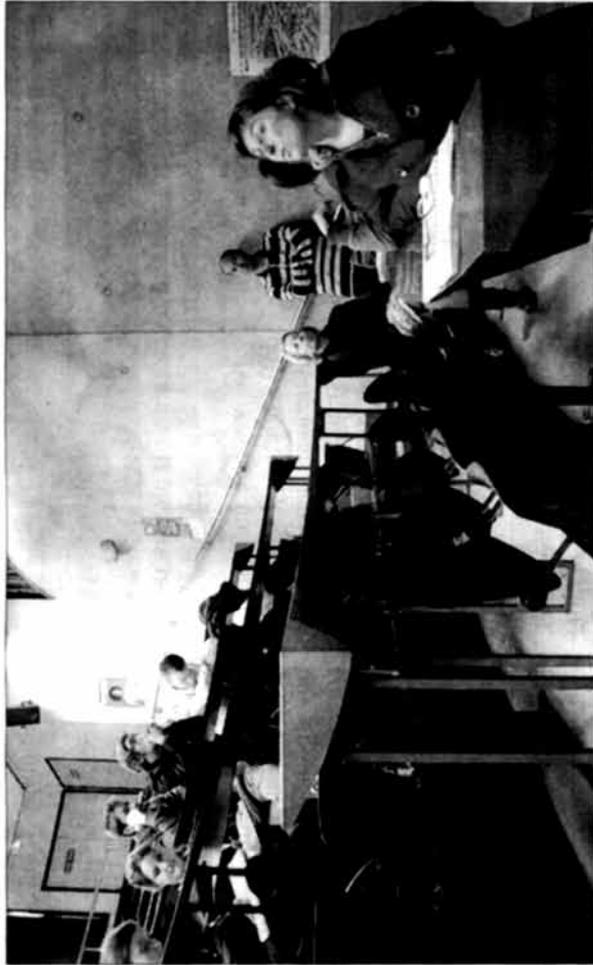
ARTS DE LA RUE. La cie Ici-Même (Grenoble) à la rencontre des étudiants chalonais.

# Performances urbaines

L'espace urbain pour théâtre d'exploration et de jeux et la marche comme marque de fabrique, Ici-Même Grenoble pratique une sorte d'interventionnisme urbain. Un land art sonore où le citoyen est guidé et titillé par le son.

**P**as forcément pour susciter une collaboration mais surtout pour échanger, la cie grenobloise Ici-Même en pleine résidence d'écriture pour le prochain festival de Chalon dans la rue avait décidé de venir mardi à la rencontre de quelques étudiants de la Ville parler de son travail entre performance urbaine, happening artistique et interrogation de l'essence même de la ville.

Un collectif né dans les années 90 à l'initiative de sociologues, anthropologues, architectes, danseurs... qui tous travaillent dans l'espace urbain, la ville ordinaire pour proposer des promenades musicales et contraintes.



« La marche comme processus de ralentissement ultime » comme marque de fabrique. Photo M.S.

“ Enquêteurs pour comprendre la complexité des choses qui nous entourent. ”

Le collectif Ici-Même

propice à l'échange avec les êtres, à l'interaction avec le monde qui entoure et peut conduire à des bivouacs dans les théâtres, à des voyages de 12 à 24 heures conduits par le collectif à travers une cité.

Le travail de la compagnie, expliqué, montré par bribes vidéos ou auditives apparaît-sant comme multiforme et à la frontière de plusieurs esthétiques.

Les rencontres se sont poursuivies le lendemain au Conservatoire avec des étudiants de cet établissement. Et la compagnie, elle revient à Chalon en juin, quelques semaines avant le festival pour ses derniers repérages.

MERIEEM SOUSSI

de fabrique de ce collectif-compagnie des arts de la rue « la marche comme outil exploratoire, la marche comme dispositif ultime de ralentissement » un prétexte à la rencontre, celle du coin de la rue tout aussi dépayssante que le voyage au long cours.

Une marche évidemment

que du collectif devant une salle attentive mais peu communicative. Déjà venu en 2009 à Chalon dans la rue, le collectif a reçu, cette année, une nouvelle commande du Centre National des Arts de la rue d'une pièce radiophonique. Et cette année encore, on retrouvera la marque

## COUP D'ŒIL

### ÉVÈNEMENT

### Week-end occupé

On a souvent loué dans ces colonnes le travail mené par le collectif à géométrie variable Ici-Même, pour ses interrogations à la pertinence jamais démentie sur la place de l'art dans la cité, ses manifestations pluridisciplinaires systématiquement soucieuses de sortir des sentiers battus. C'est donc avec joie que l'on vous annonce l'ouverture de leur lieu / laboratoire, joliment nommé Le Train Fantôme, sis 23 avenue de Vizille à Grenoble. Le collectif se propose de l'inaugurer du 15 au 17 janvier, avec un premier événement se focalisant sur la Palestine, avec le partage du travail effectué par le collectif à Jérusalem-est, des regards d'artistes contemporains (via une sélection de courts et moyens métrages, une "Hypermédiathèque" consacrée au sujet), sans oublier le double concert d'ouverture avec les très énervés Izzy Crash et Mötöcröss. Plus de renseignements sur [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org).



[...]

pour se confronter à une géographie de paysages parsemés d'obstacles imposant le ralentissement. La traversée de ces territoires confronte le corps mobile du marcheur à la morphologie des espaces, celui-ci devenant partie prenante de leur devenir.

Tandis que Laurent Malone ponctue ses marches de différents motifs conduisant à en rendre le rythme lent et donc irrégulier, le collectif *Ici-même*<sup>13</sup> fait du ralentissement le principe fondateur d'une approche allant à l'encontre du diktat de la vitesse. Pour les artistes de ce groupe, la



G. Ciriacio & A. Sonnberger, *Here we walk*,  
© Jacek Luliszki

marche est un moyen d'éprouver l'environnement et de créer des fictions au sein d'un contexte le plus souvent urbain. Car le ralentissement qu'ils préconisent s'apparente plus à une appréhension alternative du quotidien qu'à la décélération du corps. Le contexte dans lequel ils s'immergent laisse place à la création de fictions provoquées par les dispositifs artistiques du collectif. Ralentir, c'est être à l'écoute de l'espace et du temps présents et appréhender autrement la pratique des trajectoires. Le collectif *Ici-même* a proposé lors des workshops mis en place en avril 2009 à Paris dans le cadre de l'exposition *En Marche*<sup>14</sup> des ateliers invitant les participants à déambuler par deux dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement. Alors que celui conservant les yeux ouverts tient le rôle du guide et accompagne le guidé par un geste délicat du bras devenu pour l'occasion outil d'orientation, le guidé, gardant les yeux fermés, est invité à appréhender la ville en aveugle, ne percevant que quelques formes à travers le masque que constituent les paupières. Dès lors, le son et le toucher occupent la place monopolisée d'ordinaire par la vue. Les distances se mesurent à l'aune des variations hertziennes, tandis que les dénivelés du sol, d'ordinaire imperceptibles, composent toute une panoplie de textures variées. Cette perception alternative de la ville impose des ralentissements pour comprendre l'espace traversé, percevoir les sons, odeurs et matières environnantes et prendre le temps de recréer visuellement l'environnement dans lequel le corps est immergé. Les marches du collectif donnent lieu à des expérimentations invitant à la confrontation avec des contraintes inhérentes au paysage, comme imposées par les artistes. Pratiquant également le transect, ils ont notamment proposé des déambulations pour lesquelles tous les participants portent un tuyau de plusieurs mètres de long, les liant ainsi les uns aux autres. Afin de respecter le tracé en ligne droite, le passage négocié par des habitations devient à son tour prétexte au ralentissement. La négociation et le bon vouloir des habitants rencontrés – acceptant ou non le passage par leur propriété – déterminent la réussite de la marche, dont chaque participant devient un élément constituant et indispensable à l'avancée du groupe, par le biais de la partie du tuyau portée.



L. Tixador & A. Poincheval, *L'inconnu des Grands Horizons*  
© L. Tixador. Courtesy : in situ / Fabienne Leclercq, Paris

Cet élément ajouté n'est pas sans rappeler l'approche de Gustavo Ciriaco<sup>15</sup> et Andrea Sonnberger, artistes proposant des marches à l'intérieur d'un élastique, devenant ainsi une frontière entre la fiction créée par les artistes et l'univers urbain arpenté. Pour être réalisable, la marche doit être effectuée par un groupe d'au moins une dizaine d'individus, afin que l'élastique, structure englobante, soit maintenue en tension. Au sein de l'enclos, chaque marcheur peut, soit subir le rythme imposé par ceux qui devancent la marche, soit se positionner aux extrémités de la zone, contre l'élastique et ainsi porter le groupe,

ou encore se placer à l'arrière en ressentant et subissant corporellement les accélérations et ralentissements des autres. Pour cette pièce intitulée *Here whilst we walk*, la marche est tout d'abord dirigée par les deux artistes à l'initiative de la déambulation qui, peu à peu, passent le relais aux participants devant à la fois être à l'écoute des tensions des autres marcheurs, mais aussi modeler la forme élastique en fonction de l'espace traversé. C'est ainsi que le groupe peut ralentir et s'étirer à souhait pour s'immiscer entre les voitures et façades, alors qu'il pourra accélérer et se déployer sur une esplanade, face aux regards interloqués des passants. L'approche de Gustavo Ciriaco et Andrea Sonnberger est délibérément scénographiée (ils se



L. Tixador & A. Poincheval, *Horizon moins vingt*, mars 2008  
© L. Tixador



L. Tixador & A. Poincheval, *Horizon moins vingt*  
© L. Tixador

présentent d'ailleurs comme chorégraphes), matérialisant la frontière entre l'espace joué et la réalité, là où celle du collectif  *Ici-même*  relève bien plus d'une interaction entre le contexte quotidien vécu et des motifs invitant à percevoir et à pratiquer autrement l'espace et le temps du contemporain.

À ces pratiques collectives et participatives au sein desquelles le motif du ralenti alterne avec celui de l'accélération, se confrontent des pratiques déambulatoires pour lesquelles le ralentissement devient la finalité même du travail. Marcheurs et aventuriers, Laurent Tixador et

Abraham Poincheval arpentent les interstices de la société mobile depuis plusieurs années. Expérimentant des territoires qui leur étaient jusqu'alors inconnus, les deux artistes sont en quête de pratiques au sein desquelles ils se placent en novices. Après avoir vécu comme à l'âge primitif sur l'île de Frioul<sup>16</sup> au large de Marseille, parcouru à pied et durant l'hiver le trajet de Nantes à Metz<sup>17</sup> – appréhendant eux aussi la contrainte du transect – ou encore séjourné sur le toit d'un immeuble coréen durant la Biennale de Busan<sup>18</sup>, ils ont mis en place un travail de longue haleine, durant lequel ils étaient conduits à avancer sous terre

au rythme de creusées d'un mètre quotidien. Lors d'une réunion du club des aventuriers<sup>19</sup>, les participants se sont interrogés sur la qualité d'un voyage qui résiderait plus sur le choix du mode de déplacement utilisé que sur la destination choisie. Tixador et Poincheval ont travaillé par la suite à l'élaboration de cette expédition sous terre consistant à avancer dans un tunnel fermé, rebouché par les occupants au fur et à mesure de leur déplacement. Cette aventure, appelée *Horizon moins vingt*<sup>20</sup>, a pris la forme d'un trou mobile sous un jardin public en Espagne. Durant les vingt jours du voyage, les artistes ont vécu en autarcie à 1,50 mètre sous terre, déplaçant avec eux les caisses contenant leurs vivres et ayant comme seul contact avec l'extérieur un téléphone à manivelle. Cette expérience a conduit à pousser à son paroxysme le ralentissement. Non seulement le rythme de l'avancée ne correspond plus à une temporalité viable sur terre, mais les artistes en profitent aussi pour s'isoler et s'entourer de cette terre, devenue pour l'occasion *materia prima* du projet. Avec ce travail, les deux artistes s'aventurent à éprouver leur corps à la rudesse de conditions physiques extrêmes, prenant forme au sein d'un dispositif complexe, interrogeant la résistance du corps à de telles conditions, mais aussi celle du psychisme à l'isolement. Car avant de vivre l'aventure, ils ont réalisé des enquêtes sur différents cas d'isollements au sein d'espaces confinés. Leur aventure n'ayant pas de précédent, ils se sont inspirés de faits divers relatant de telles expériences. Parmi ces dernières, les artistes rendent compte au sein de l'ouvrage intitulé *Horizon moins vingt*<sup>21</sup> de l'histoire de deux chiens prisonniers d'une galerie sous terre ou encore du récit de Pierrette enfermée durant deux jours dans son ascenseur. La démarche de Tixador et Poincheval repose pour l'essentiel sur une pratique alternative de l'aventure, cherchant toujours à donner une dimension faussement héroïque à de telles expériences. Durant ces isolements, ils produisent avec les matériaux qu'ils récupèrent des objets qui accéderont par la suite au statut d'œuvre d'art.

La particularité de ces pratiques déambulatoires réside dans le fait de proposer un ralentissement qui va à contre-courant d'une appréhension contemporaine de la mobilité.

Bien que le contemporain ne soit plus tant marqué par le désir d'accession à une accélération généralisée comme durant la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, il est pourtant conditionné par une mise en mobilité constante, par la multiplicité des modes et des types de déplacement possibles, mais aussi par l'alternance entre des phases d'accélération et d'arrêt. Ainsi, marcher, entendu comme le fait de « se mouvoir » dans l'espace, devient un engagement corporel et dans une moindre mesure politique, car engendrant un rythme de déplacement alternatif aux modes de transport motorisés imposés. Parce que la marche conditionne une autre perception de l'espace et du temps traversés, elle invite aujourd'hui à faire l'expérience du ralentissement. Au sein



L. Tixador & A. Poincheval, *Horizon moins vingt*, *Action men*, 2006 (détail)  
Maquette échelle 1/5, matériaux divers, 60 x 60 x 180 cm  
Courtesy : in situ / Fabienne Leclerc, Paris © L. Tixador. Collection privée

de l'organisation mobile, on peut observer une alternance de *stop and go* consistant en des phases d'accélération suivies par des ralentissements, voire des arrêts. Ces phénomènes sont le reflet d'une société motorisée et caractérisée par le contrôle et la gestion des flux. Des lieux de déplacement tels que les gares, les aéroports ou les stations de métro vivent au rythme de ces flux, où prédominent la gestion du temps et la délimitation de l'espace des mobilités. Le ralentissement devient un facteur imposé et subi par l'individu, l'alternance de *stop and go* étant particulièrement marquée lors des déplacements internationaux en avion, où la surveillance joue le rôle de régulateur à travers une suite de contrôles qui marquent autant de ralentissements et d'arrêts au sein du déplacement.

*A contrario*, la marche, appréhendée dans le cadre d'une pratique mobile créative, invite à faire se confronter un corps et un environnement immédiat. Lorsque le collectif *Ici-même* arpente le bitume, c'est toujours dans un souci de lecture alternative du contexte éprouvé. En 2002, durant trois semaines, dix membres du collectif ont fait une traversée de l'agglomération grenobloise, expérience s'apparentant à un voyage quasi-immobile : « Mais peu importe la destination le voyage se prolonge dans un temps suspendu : durant 20 jours et 20 nuits, explorons un « temps en friche » et tentons d'y déceler d'autres lumières, d'autres sons, d'autres représentations du quotidien...<sup>22</sup> ». La démarche du collectif repose avant tout sur le ralentissement comme posture de prédilection. La marche représente un ralenti au sein d'un système mobile, mais elle est aussi composée d'éléments invitant à décélérer. Le système kinesthésique, consistant en l'association des mouvements du corps en marche et de la perception visuelle, tel qu'il est appréhendé notamment par Husserl<sup>23</sup>, conditionne l'expérience du corps au sein d'une pratique mobile. Le ralenti de la marche n'est pas tant le fait de marcher moins vite, mais bien de retrouver le rythme du corps, à cinq kilomètres à l'heure, c'est-à-dire d'opérer un ralentissement par rapport à la relation contemporaine entretenue d'ordinaire avec l'espace-temps. Et si la valeur utilisée aujourd'hui pour mesurer les distances est celle de la durée du voyage, la marche à pied perturbe ces références pour redevenir la finalité même du déplacement. Ainsi, la

marche ne serait plus le moyen de rejoindre deux points, mais bien le choix de pratiquer au ralenti les trajectoires afin d'être à l'écoute d'une perception directe et immédiate avec l'espace-temps. La particularité de ces œuvres reste le rapport entretenu au présent et la nécessité d'en faire l'expérience afin de percevoir ce rapport au monde qui se crée entre le corps et son environnement.

La principale conséquence de l'entrée dans l'ère de la mobilité généralisée est le rétrécissement de l'espace et du temps tels qu'ils avaient pu être perçus jusqu'alors, entraîné par l'accélération du réel, que Virilio nomme la *dromosphère*<sup>24</sup>. Si l'espace et le temps du contemporain sont à repenser, cela s'accompagne d'une remise en question de la pratique même des territoires et notamment des trajectoires. Comment habiter l'ère de la mobilité généralisée ? Bien que la marche comme mode de déplacement ne puisse être privilégiée aujourd'hui, elle demeure pourtant un moyen de se positionner en retrait d'un système prônant l'accélération. Parce que le déplacement est inhérent à une époque qui en fait son fondement, certains artistes choisissent la marche comme moyen de se placer en observateurs privilégiés d'un temps et d'un espace dont ils se distancient provisoirement. Ralentir serait une attitude corporelle et dans une moindre mesure politique, qui peut ouvrir la création à des motifs, voire à une véritable fictionnalisation de la déambulation. Cette décélération donne notamment lieu à l'exploration des interstices mais aussi des archipels, tout en adoptant une attitude en marge, ouvrant à la création d'autres récits.

1 <http://www.stalkerlab.it/>

2 <http://digilander.libero.it/stalkerlab/tarkowsky/manifesto/manifestFR.htm>

3 <http://www.laurentmalone.com>

4 Définition issue de Roger Brunet, Robert Ferras, Hervé Théry, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris : Reclus/La Documentation Française, 1992. Citée par Laurent Malone in [www.laurentmalone.com](http://www.laurentmalone.com).

5 Laurent Malone, *Ground Zero*, 2003.

6 Dennis Adams et Laurent Malone, *JFK*, Marseille, Editions Intégral-Laurent-Malone, 2002.

7 Laurent Malone, *Walking Napoli / Azimut Brutal*, 2005.

8 Jean-Marc Besse et Gilles A. Tiberghien, « L'expérience du paysage », in John Brinckerhoff Jackson, *À la découverte du paysage vernaculaire*, Paris Acte Sud / ENSP, 2003 [1984], p. 22.

9 *Ibid.*, p. 12.

10 *Ibid.*, p. 29.

11 Stalker, *À travers les territoires actuels*, Paris, Jean-Michel Place, 2000.

12 <http://digilander.libero.it/stalkerlab/tarkowsky/manifesto/manifestFR.htm>

13 <http://www.icimeme.org/>

14 Exposition-workshop présentée à la galerie Michel Journiac, Université Paris 1, La Sorbonne, 2009. <http://galeriemicheljourniac.sup.fr/>

15 <http://gustavociriaco.com/>

16 *Total Symbiose*, 2001. Durant huit jours, les deux artistes ont vécu en autarcie sur l'île de Frioul à la manière des hommes préhistoriques, en tentant de construire les outils nécessaires à leur autosuffisance et en réalisant des peintures rupestres sur la roche.

17 Abraham Poincheval, Laurent Tixador, *L'Inconnu des grands horizons*, Paris, Editions Michel Paverey, 2003. Traversant la France d'Est en Ouest, c'est-à-dire de Nantes à Caen, puis de Caen à Metz, ils n'étaient munis que d'une boussole pour avancer en ligne droite.

18 Abraham Poincheval, Laurent Tixador, *Total Symbiose 3*, 2006. Les deux artistes ont installé leur bivouac durant 9 jours sur le toit d'un hôtel dans la ville de Busan. Durant ce séjour, ils profitent du panorama et filment.

19 Les deux artistes réunissent à huis clos, autour d'un bon whisky, quelques personnes liées à l'art et à l'aventure. Les conversations sont enregistrées puis diffusées lors des expositions.

20 Abraham Poincheval, Laurent Tixador, *Horizon moins vingt*, Paris, Isthme éditions, 2006. Ce livre, relatant les préparatifs de l'expérience, est antérieur à la réalisation de ce projet présenté dans le cadre de l'exposition «Estrados», édition 2008 PAC Murcia (Contemporary Art Project Murcia) - Commissaire : Nicolas Bourriaud - 31/01 - 31/03 2008.

21 Abraham Poincheval, Laurent Tixador, *op. cit.* p. 91 et 111.

22 Propos tenus par le groupe au sujet de la marche dans l'agglomération grenobloise qui s'est déroulée du 15 avril au 4 mai 2002. Cf <http://www.icimeme.org/>.

23 Edmund Husserl, « L'Importance des systèmes kinesthésiques pour la constitution de l'objet de perception », in *Chose et Espace, Leçons de 1907*, Paris, PUF, coll. Epiméthée, 1989, p. 189.

24 Paul Virilio, « Dromologie, logique de la course », Entretien avec Giario Daghini, 14 juin 2004 <http://multitudes.samiz-dat.net/Dromologie-logique-de-la-course>.



JFK © Laurent Malone

## LES CITÉS À LA TRACE

par Fred Kahn

Enchevêtrement de signes souvent contradictoires, la ville n'est pas, loin s'en faut, une matière toujours objectivable. Nos cités sont aussi composées de mémoires et de désirs, d'imaginaires et de fantasmes. Charge aux artistes de donner forme à ces traces intangibles mais tout aussi déterminantes.

Quand cette évidence sera-t-elle partagée par tous ? A côté des lectures, historiques, sociologiques, urbanistiques et philosophiques, souvent au croisement de toutes ces approches, les artistes offrent leurs propres décryptages des espaces et des communautés sociales. La plupart de ces explorateurs se méfient des versions officielles. Ils sont comme les historiens qui ont compris que le seul point de vue des puissants sur les événements ne suffit pas à faire l'Histoire. D'autres éclairages, d'autres prismes, d'autres interprétations sont nécessaires. « *Les artistes qui travaillent dans la ville se nourrissent de sa mémoire, puis produisent des actes qui eux-mêmes laissent des traces. La question devient alors miroir, voire boomerang*, déclare judicieusement Jacques Laurestore en ouverture du deuxième numéro des cahiers *Viaeuropa.eu*. *Pas de doutes, les artistes sont les plus remarquables explorateurs des traces laissées par l'Histoire, des milliards de destinées individuelles banales ou tragiques.* » Ils s'engouffrent allégrement dans les failles, les manques, les amnésies. Ainsi, pour son spectacle, *Ī*, la compagnie de cirque contemporain Baro d'Evel Cirk Cie s'est inspirée de l'histoire occultée des militaires républicains. Chassés par les franquistes, ils espéraient trouver refuge en France. Ils ont été parqués dans des camps d'internement improvisés, dans des conditions d'indignité indescriptibles. « *Ī peut être considéré comme un spectacle qui donne une parole à des traces qu'on a fait taire. L'artiste peut inventer un langage sensible qui permet de faire apparaître cette trace, de souffler sur ce qui la recouvre.* » Et sous les cendres, que voit-on ? Nos centres de rétention contemporains ?



Ci-dessus : KompleXKapharnaüm  
[France], *Memento*  
> Villeurbanne 2009.  
© Michel Wiart.

### La représentation modifie les représentations

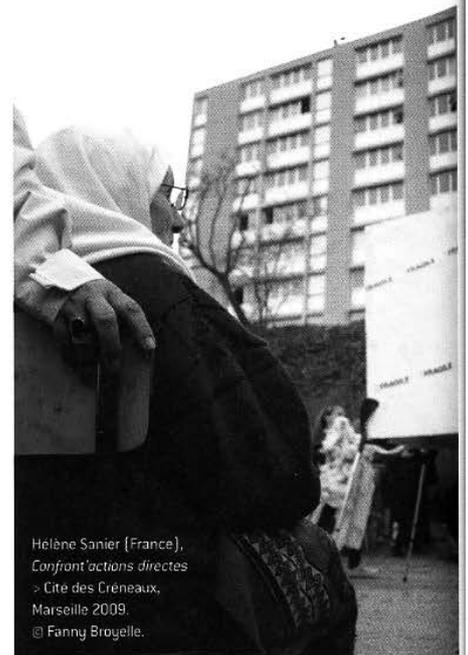
Il ne s'agit pas forcément de remplacer une vérité par une autre, mais plutôt d'admettre qu'elles peuvent coexister. De toujours questionner les légitimités normatives et de prêter attention aux points de vue prétendument minoritaires. Avec son dernier spectacle, *Memento*, KompleXKapharnaüm dresse un parallèle troublant entre les désobéissants d'aujourd'hui et les résistants d'hier. Ceux qui dans un contexte bien particulier sont jugés coupables de désobéissance civile seront peut-être demain célébrés pour le courage dont ils ont su faire preuve en refusant d'obéir à des lois iniques. Comme à son habitude, KompleXKapharnaüm a effectué, en amont de la création du spectacle, une recherche documentaire et des portraits audiovisuels ont été réalisés sur cette thématique de la résistance. Ce matériau vient alimenter un projet d'intervention urbaine, mobile, multimédia et inspiré par les pratiques du street art (graffis et peintures murales).

Le propos est certes politique, mais il se refuse à être doctrinaire. KompleX préfère « *brouiller les pistes, être aux lisières, cultiver le protéiforme* ». La dramaturgie de *Memento* s'appuie sur des parcours individuels, des choix

## TERRITOIRES



Cie Luc Amoros (France),  
Page blanche > Halle arrière  
de Meisenthal 2008.  
© Cie Luc Amoros.



Hélène Sanier (France),  
Confront'actions directes  
> Cité des Créneaux,  
Marseille 2009.  
© Fanny Broyelle.

## TRACES OF A CITY

Scientists, town planners and sociologists are not alone in deciphering the cities in which we live: artists too can interpret urban space. They can shed light on the traces of this space and reveal secret desires. When Baro d'Evel Cirk resurrects the memories of the victims of Francoism crammed into French camps; when the KompleXKapharnaüm collective gathers the testimonies of those who found the courage to undertake acts of "civil resistance", it is a question of producing not an ideology but resonances, of revealing a space, both intangible and ineffable, which is a perfect site for action, even if it is overrun by the weeds that Le Bruit Du Frigo cultivates as so many symbols of resistance. Shifting viewpoints sheds light on the horizon as well as providing an opportunity to make contact. The collective Ici Même from Grenoble interlinks different parts of Marseille when the blurred promenades of Mathias Poisson and Manolie Soysouvanh show the city in a different light. A new urban ecology is at work here, as when Lieux publics offers musicians or troupes the chance to take over the symbolic locations around Marseille, such as the Saint-Ferréol shopping street and the staircase by the Saint-Charles railway station. Adapting such areas of subjectivity is the best means of developing a new relationship with the city, of fighting against its disfigurement: it can take a very literal sense when Lieux publics and other local entities work to interlink the forgotten areas of the city or when Hélène Sanier sets out to meet the inhabitants of a district doomed to demolition.

de vie, de survie même parfois. « *Nous ne nous situons pas sur le terrain du combat idéologique*, prévient Pierre Duforeau, le directeur artistique de la compagnie. *Ce sont les circonstances qui poussent parfois les gens à faire ce pas de côté. Ils se retrouvent happés par un événement. Touchés de manière très concrète dans leur vie quotidienne par une situation, ils sont bien obligés de prendre position.* » La fiction ne prétend donc pas construire des figures héroïques et d'exception. Elle se construit par résonance entre le témoignage d'autrui et notre propre vécu, entre un certain passé qui ne passe pas et un ici et maintenant tout aussi problématique. Pour ce faire, elle joue sur plusieurs formes et temporalités esthétiques. Des projections multimédias éphémères entrent en interaction avec des fresques peintes et encollées sur les murs qui, elles, feront traces plus longtemps dans l'espace de la ville. Si, contrairement à *SquarE* ou à *PlayRec*, précédents projets de KompleX, le contenu fictionnel est écrit à l'avance, chaque ville, chaque espace, demande un travail de négociation particulier. Car le scénario doit se nourrir de l'histoire des lieux traversés... pour mieux l'alimenter.

Lire la ville comme un livre ouvert nécessite d'envisager l'ouvrage urbain comme un palimpseste sur lequel les traces se sont accumulées, superposées. Les récits étant enchevêtrés, la lecture ne peut être que polyphonique. Les artistes empruntent alors des chemins de traverse. Car, en déplaçant le point de vue, on modifie sensiblement la nature de l'objet observé. Vous voulez une autre vision des quartiers Nord de Marseille ? A l'invitation du Merlan, Scène nationale, le collectif Ici-même Grenoble a récemment organisé une *Marche radio-guidée* (par Radio Grenouille) et durant toute la nuit a proposé des circulations, liaisons inédites entre des quartiers qui ont bien du mal à communiquer entre eux... Ainsi s'estompent les frontières physiques et symboliques de la ville. Et ainsi naissent d'autres sensations, d'autres regards sur un territoire, qu'à tort, nous croyions bien connaître.

Autre pas de côté avec Le Bruit du frigo qui, en résidence à La Gare franche, s'attache à travailler sur la végétation, sur les vertus des « mauvaises herbes », sur les jardins parce qu'ils sont la transposition d'une société acceptable. L'art comme mode de relation entre les hommes y trouve un terreau fertile.

On pourrait également citer *Les Promenades floues* organisées par Mathias Poisson et Manolie Soysouvanh. Là encore, il s'agit de décomposer, renverser, palper, commenter la ville autrement... Mathias Poisson : « *Les Promenades floues permettent de mesurer combien nos perceptions et nos sensations sont fines et précises, combien notre expérience et nos conditionnements sont forts dans nos habitudes quotidiennes.* »

## Espèces d'espaces

Voici comment, au retour d'un voyage ingrat aux Antilles, au printemps, je fus conduit à parfumer l'aéroport Aimé-Césaire du Lamentin (Martinique). Voyage en trois jours : aller le samedi, cinq heures de retard sur le vol. Idem au retour, le lundi. Entre ces longs séjours en salles d'attente et cabines, un long dimanche à éplucher des dossiers. De toute façon, il pleuvait. La pluie tropicale ininterrompue, c'est spécial. Bref, le train-train. Le lundi, à peine viens-je d'apprendre le nouveau retard de cinq heures, que je tombe, aux bagages, sur une vigile de société privée qui se prend pour sa fonction. Et s'en prend, dans la foulée, à la misérable goutte d'eau de toilette qui traîne dans mon vieux vaporisateur.

Après qu'elle eut répété pour la quatorzième fois : « *Monsieur, il faut détruire le flacon !* », non sans grandeur, je rétorquai : « *Il n'en est pas question une seconde ! J'ai quelque peu connu M. Aimé Césaire, chère madame. Avec votre permission, je vais parfumer son aéroport.* » Césaire venait de mourir. Et là, pschitt ! pschitt ! je parfume à tout-va l'aéroport du Lamentin. Ce qui m'aura donné l'occasion rare d'entendre la dame en uniforme, surarmée soit dit en passant, lancer dans son talkie-walkie : « *Jean-Jacques, viens de suite ! Il y a un monsieur qui est en train de parfumer l'aéroport !* »

Ledit Jean-Jacques, contrairement à sa subor-

donnée, avait sensiblement suivi les deux semaines de stage de la cellule psychologique. Toujours est-il que trois minutes plus tard, le temps que je lui avais imparti d'un drôle d'air trop calme, Jean-Jacques, surarmé lui aussi, m'installe dans le salon Privilège, auquel je n'ai évidemment pas droit. En un sens, la recette est simple. Simple-ment, garder tout son calme.

J'aurais tout oublié de cette scène, n'était-ce le trio surprenant, en bout de voie, le samedi 13 décembre, vers midi, au retour d'un récital formidable de Patrick Bruel à Tours. Au bout du

## Chronique

### Culture Francis Marmande

quai, donc, un homme d'apparence normale, tient par le bras deux femmes d'apparence encore plus normale et qui ferment les yeux. Immobiles tous trois. Le flot des voyageurs s'étant dispersé, l'homme pilote le trio, le fait pivoter, et à pas lents progresse vers la sortie. La gare d'Austerlitz, gare de pauvres sans TGV ni travaux achevés, a un certain air tchécoslovaque qui ne me déplaît pas. C'est alors que j'avise un deuxième trio, puis, plus loin, un troisième. Autour, personne ne s'aperçoit

de rien. Personne ne s'étonne non plus du trio plus courant dans les gares, depuis le plan « Vigipirate », ces trois postadolescents en treillis, armés de pistolets mitrailleurs et autres canons 75. Ils semblent si fragiles et un peu égarés. L'un d'eux, pas forcément la jeune fille, s'affolera-t-il pour rien, un de ces quatre matins ? En termes de probabilités, la réponse est oui.

Renseignements pris, les autres trios participent d'actions artistiques qui jouent et pratiquent la ville. Projet conçu par le pôle des arts urbains pour la coopérative De rue et De cirque ([www.2r2c.coop](http://www.2r2c.coop)) ou le collectif Ici Même ([www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)). Ni secte ni parapsychologie, de simples flâneries à l'aveugle pour retrouver les bruits d'un instant de la ville. Entre rêverie, fiction et strict réel des sons redécouverts. Ou comment traverser le quotidien et l'oubli. Ce qui m'a rappelé l'expérience involontaire d'une étudiante américaine. En séjour linguistique à Paris, elle se fait faucher son MP3. Et là, merveille, elle entend son immeuble, elle entend l'escalier, la rue, les oiseaux, les klaxons, des voix. Elle écoute la ville. Elle ne se rappelait plus que son corps équipé est pour ça. Bref, tout reste à réinventer. Inutile d'enchâter l'espace d'un mobilier urbain et de guirlandes de Noël aussi déprimants qu'un filot directionnel. Il suffit de le réécouter. ■

Courriel : [marmande@lemonde.fr](mailto:marmande@lemonde.fr)



### **INSOLITE CONCERT DE SONS DE VILLE**

Les yeux fermés, les images affluent, les sons tourbillonnent. Qu'es-aco ? Les guides du collectif Ici Même proposent une balade insolite dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Vingt personnes peuvent à chaque séance profiter de cette parenthèse urbaine, d'une promenade à l'aveugle dans les bruits de la ville, de la gare, des conversations... Une invitation à ralentir, à se poser, à prendre le temps. Et quelle étrange impression que de marcher en somnolant ! A vivre sans tarder.

*Entrée libre, réservation obligatoire. 16 h et 19 h aujourd'hui ; 17 h et 21 h demain ; 15 h et 18 h sam. ; 13 h dim. à la gare d'Austerlitz, 85, quai d'Austerlitz, 13<sup>e</sup>. M° Gare-d'Austerlitz. 01 46 22 33 71.*

L'EXPO À L'ÉPREUVE DE L'ESPACE PUBLIC

## Ici-Même [Grenoble], *Have a dream – dans la folie*

La ville et ses interstices, où se jouxtent espaces publics et intimes, ne sont pas seulement constitués de zones, de quartiers et de voies de circulation, mais aussi d'une temporalité, d'une vitesse particulière, dont la variation fait percevoir différemment les sons, les odeurs, les lumières.

Nous essayons quant à nous de n'être pas trop pressés. Ici-Même [Grenoble]



**VEDUTA** À quand remonte la création du collectif « Ici-Même » et quel est le principe qui le structure et l'anime ?

**ICI-MÊME** Le collectif existe depuis 1992. Au début notre travail est tourné vers la « performance » alliant la chorégraphie, le son, l'image... avec pour principe d'investir des espaces non dédiés à la représentation (rues, cours d'immeubles, lieux urbains désaffectés, « délaissés urbains », halles industrielles, friches, terrains vagues, hôtel social fermé pour insalubrité et en attente de démolition, boutique vide...). Nous

avons aussi mené ce que nous appelons le *happening* / commando : interventions non attendues et non programmées dans l'espace public des « hypercentres-ville », mais aussi sur des marchés... Nous avons demandé pour la première fois une subvention, et nous l'avons obtenue, en 1997, après cinq années d'activités autonomes. Ces premières années sans se soucier de la question financière étaient un postulat qui, dès le départ, nous a permis de construire une certaine indépendance de fonctionnement et de langage. Peu à peu, c'est au travers de chaque nouveau projet que sont apparues de nouvelles formes de création et que le groupe s'est étoffé en invitant de nouvelles compétences.

La constitution du collectif dépend pour une grande partie des projets sur lesquels nous travaillons. Le groupe peut alors s'agrandir, s'ouvrir à des invités ponctuels ou au contraire se réduire car la nature de la création l'exige.

**VEDUTA** Vous êtes liés à la ville dans toutes ses composantes. Vous faites de ses espaces la matière même de votre création et le lieu de votre « théâtre ». Comment en êtes-vous arrivés à cette relation avec l'urbain ?

**ICI-MÊME** Nous évacuons la question du théâtre. Pour la ville les choses ont été et sont toujours aussi complexes, et les raisons de faire de la ville le lieu et la matière de nos créations sont multiples : urgence / nécessité / curiosité / pousser les limites des cadres institués / ennui dans les lieux prévus aux effets de la « représentation » / refus de tenter même de se fondre dans les « modèles institutionnels » / économie

— 1 Section Transect (installation sonore)  
Zilina (Slovaquie)  
Festival d'été de Zilina, 2006  
© Ici-Même [Grenoble]

.../...

individuelle précaire/économie de groupe précaire/nomadisme/errance/matériaux de récupération/détournement de matériaux/vol/inventer notre esthétique/un acte de vie/un geste/arpentage incessant du territoire urbain inhérent à ce positionnement/exploration toujours plus près du réel/repérer les espaces à saisir et à conquérir/enquêter/fureter/connaissance du territoire et des usages qui s'affine/négociations perpétuelles... une pratique toujours « en respiration » avec l'urbain.

**VEDUTA** Je vais citer des titres de vos créations : *J'habite en face de chez moi*, *Voisins provisoires* ou encore *Habiter au bord de la panique...*, où le thème habiter revient souvent, comme si la ville était devenue un lieu de « l'inhabité ». Par quels procédés parvenez-vous à vous y reloger ?



— **Espace à saisir**  
Friche Bouchayer-Viallet, Grenoble  
Festival de théâtre européen, 2001  
© Ici-Même [Grenoble]

**ICI-MÊME** Exotisme et lieux communs. « Infusion » de signes, de gestes, de paroles dans un contexte, dans une durée assez longue, par la répétition d'actions, la présence diffuse. Détournement des usages convenus, invention de gestes insolites conduisant à s'appropriier des lieux / recherche de lieux délaissés, jugés sans qualité, en sursis, propices à des usages provisoires. Il est vrai que nos actions (*coins salons* ou *lâchers de chaises* – mobiliers urbains mobiles, volants) des années 1995 à 2000 sembleraient des lieux communs aujourd'hui. Parler de la ville, de l'espace public n'est-ce pas un lieu commun ? *Les Agences de Conversation* (dispositif qui a sillonné de nombreuses villes en France) n'interrogeaient pas au même endroit en 2001 – début de l'expérience – qu'en 2007. Le temps et l'actualité agissent sur nous, et d'ailleurs nous décidons d'arrêter de converser de cette façon (cf. action d'Ici-Même au Musée d'art contemporain de Marseille / février 2008). L'exotisme des friches urbaines et le discours artistique l'accompagnant ont-ils autre chose à dire que leur propre contribution à l'accélération des processus de « gentrification » dans les villes ? Dans notre ville les relations que nous avons avec ses représentants somme l'acte artistique à un « retour sur investissement » (ce sont leurs mots). Où sont les espaces de dialogue dans ces conditions ? Notre regard sur le territoire s'est déplacé et nous nous déplaçons dans un territoire de moins en moins défini. L'exclusion est facteur de nomadisme, d'errance. Ce que l'artiste dit avec sa fascination du nomadisme (encore de l'exotisme ?) n'est peut-être pas autre chose que sa propre exclusion d'un monde qui ne veut pas de lui. Il vit et travaille. L'habiter place aujourd'hui pour Ici-Même la question du corps au centre de ses préoccupations. Ne pas détacher le corps de l'espace mais plutôt

.../...

.../...

## L'EXPO À L'ÉPREUVE DE L'ESPACE PUBLIC

l'incorporer. Le corps dernier outil d'investigation / premier espace à habiter / le corps traversé et traversant / le corps souple / à construire, à défendre dans une ville (encore un lieu commun ?) où la première question est devenue dès lors que l'on va de travers : « avez-vous le droit de faire ce que vous faites ? ». Chacun intégrant peu à peu son propre ministre de l'intérieur.

**VEDUTA** Lorsque vous « n'habitez pas » la ville, vous la traversez, tout du moins vous en faites une expérience de la traversée. Courir sur un trottoir, traverser une route... autant de gestes que vous réinterprétez dans des mises en scène qui parfois redessinent les lieux ; c'est le cas de *Section Transect* par exemple. Pour le dire vite, quand vous n'êtes pas assis à un dialogue entamé avec ceux qui habitent la ville (*Agence de Conversation*), vous marchez. En quoi marcher, traverser... est devenu pour vous un geste artistique ?

**ICI-MÊME** Les différentes marches intégrant un public, des invités, sont autant de formes de changement de perception de l'environnement concertées et conscientisées, elles sont des expériences comprenant l'indéterminé et l'improvisation comme outils d'élaboration de concepts, elles privilégient la trajectoire plutôt que l'objectif.

Nous produisons des formes, elles ne sont pas isolées, « nées pouf ! comme ça » ; elles sont le résultat d'expériences, de dérives, de pensées, de détours, de réflexions, de sensations, de récits et d'actes répétés dans différents contextes. Arpenter, déambuler, traverser, enjamber, ressentir de la fatigue. Placer le corps en état de marche. Un corps en marche est un des *minima* essentiels, un préalable incontournable. Marcher,



« randonner », non plus dans les montagnes mais en bas dans la ville, se déplacer en groupe entre nous et puis finalement en groupe avec des inconnus, des invités. Transmettre cet état du début, cette essence, mettre en partage une connaissance intime de la ville, une expérience physique de la ville. Éloge de la lenteur et du détail : traverser, marcher lentement chaque jour, définir chaque jour une nouvelle posture, une nouvelle trajectoire, de nouveaux outils exploratoires, de nouveaux modes de déplacement : marcher trois semaines dans sa ville en s'y rendant étranger (commande de la Maison de la culture de Grenoble, 2002), remonter les quais de la gare à contre-courant à l'arrivée d'un train, suivre les passagers qui regagnent leur domicile, ou bien des piétons dans la ville (*cinéma radioguidé* à Marseille et Bruxelles / festival Radiophonique, à Lyon / Veduta, 2007), marcher les yeux fermés (Budapest / Festival d'Automne, 2005), marcher 24 heures non-stop en pistant les flux, l'activité humaine comme contrainte de déplacement (Lisbonne / zé Dos Bois,

—  *Section Transect*  
Grenoble / Festival 38<sup>e</sup> Rugissants, 2006  
© Ici-Même [Grenoble]

.../...

2000), faire du stop systématiquement dans la ville au rythme des 35 heures une semaine durant (Port-Saint-Louis-du-Rhône/Ilotopie, 2003), se déplacer sur les bordures (Grenoble/Musée dauphinois, 2004), sur une ligne droite que l'on ne quittera sous aucun prétexte, traverser et aussi escalader des cours, des appartements, des lieux interdits ou cachés, transporter et manipuler des résidus urbains ou des tuyaux en PVC et sculpter le paysage (Estonie, Grenoble/38° Rugissants, 2007) et puis tout à coup stationner/s'arrêter/faire le point/consigner/relever/dire/détailler/être témoin de...

On ne peut pour autant ne pas voir le cheminement de la marche lié à la production d'une forme : un concert de sons de ville ou une pièce radiophonique. Cette problématique est une occasion d'interroger aussi bien le rôle du contexte environnemental, pragmatique ou culturel dans le phénomène de perception, que le rôle du mouvement, du déplacement et ou du corps dans l'espace public : c'est la configuration de l'espace physique, de l'usage et de la circonstance qui est, par des biais différents, privilégiée : une approche dans laquelle prime la relation entre l'agir et le sentir.

**VEDUTA** Pour Veduta 2007 vous avez utilisé une des formes que vous développez depuis plusieurs années : *le cinéma radioguidé*. En quoi consiste cette forme de création ?

**ICI-MÊME** Rendez-vous, transaction (échange d'objets/confiance), occupation d'un espace médiatique, questionner l'instrumentalisation d'un « public » (la radio), brouillage des statuts acteurs-auteurs/spectateurs-auditeurs, chorégraphie urbaine, création sonore...



— **Voisins provisoires**  
(arrivée du « kiosque ») - Zilina (Slovaquie)  
Résidence au centre culturel Stanica, 2006  
© Ici-Même [Grenoble]



[Grenoble, ici-même et ailleurs]

## Explorateurs d'étrangeté

A nos portes ou en Hongrie, sur un parking ou dans les gares, c'est le même regard neuf et libre que le collectif Ici-Même Grenoble porte sur la ville, la vie, les hommes.

*Une marche « transect », soit en ligne droite, accomplie ici en portant de longs tuyaux, avec les étudiants des Beaux-Arts de Kaunas (Lituanie), 2006.*

S'imaginer étranger à son propre pays pour redécouvrir son environnement, poser une oreille et un regard neufs sur chaque territoire – investi durant des périodes de campement ou traversé au cours de longues marches –, tel est le credo d'Ici-Même. Un nomadisme « à emporter avec soi », comme l'explique Corinne Pontier, directrice artistique du collectif : « Au début, nous étions surtout intéressés par des recherches artistiques qui n'étaient pas liées à des lieux de représentation. Nous avons tenté des expériences dans toutes sortes d'espaces : friches, usines ou magasins désaffectés, appartements... La ville est devenue notre ligne directrice dans les années 2000. » Centrée un temps autour du squat du Brise Glace (voir encadré), l'aire de jeu s'étend peu à peu à la France puis à l'Europe.

### Outils voyageurs

A la manière d'exilés ayant pour tout bagage les nouveaux repères qu'ils se forgent, les membres d'Ici-Même emmènent avec eux des outils exploratoires, érigés en contraintes ludiques et polis au fil des déambulations : randonnées urbaines, agences de conversa-

tions, auto-stop, marches « transect »<sup>1</sup>... Des temps de disparition – rencontres, partages, expérimentations nourrissant le travail en profondeur – alternent avec des rendez-vous publics, axés ces derniers temps autour des « Concerts de sons de villes » (flâneries aveugles menées par un guide avec diffusion d'un travail sonore sur l'environnement traversé) et des « Cinémas radioguidés » (déplacements avec consignes données par radio). En cours de maturation : des « Cartes subjectives » – topographie sensorielle d'une ville – et des performances au long cours, de 25 à 48h. Le processus même de création se laisse entrevoir lors de « Campements laboratoires » qui invitent le public à partager le vécu de la compagnie pendant son immersion dans une ville.

L'actualité sociale et politique génère aussi ses réflexions et influe sur le devenir d'une création. C'est ainsi que, d'un fameux 21 avril, naquit la forme mobile des « Agences de conversation » : « Nous en faisons depuis 1996, en présence d'un témoin qui retranscrit les propos à l'aide d'une machine à écrire portée en bandoulière. Nous avons ensuite créé une agence fixe dans un hôtel social désaffecté<sup>2</sup>. Puis, il y a eu ce grand choc de 2002. Ce jour là, nous sommes

.../...



## Poser l'enjeu du simulacre, de la (co)production avec un spectateur/acteur

*restés à l'entrée de la ville, dans un parking gigantesque, et nous avons parlé, avec tous les gens qui en avaient besoin. Comme cette actualité nous gagnait trop, nous avons continué pendant la durée du mandat présidentiel. L'agence a donc circulé de façon aléatoire, dans de nombreux lieux différents, jusqu'en mai dernier.* »

### Amputés de la langue à l'Est

Autre tournant pour la compagnie : un long voyage sur les routes d'Europe de l'Est, entre 2005 et 2006<sup>3</sup>, porté par « la volonté de transporter cette notion d'étrangeté à l'étranger. Amputés de la langue, nous avons travaillé d'autres formes : d'où l'essor des "Concerts de sons de ville" et des radioguidages, c'est aussi là que nous avons commencé à rendre publiques nos explorations. Les gares sont devenues notre espace de prédilection : c'est un endroit synthétique qui dit et ramasse les impressions d'une ville. Nous avons mené aussi tout un travail sur les flux : où disparaissent les gens, où ils resurgissent, où commence et se situe le flux la nuit. Le radioguidage en Slovaquie était très intéressant : le travail de traduction en amont a amené un aspect plus protocolaire, qui a posé des tas de questions culturelles sur l'expérience. En Hongrie, on voulait toucher les mains qui avaient guidé, embrasser le guide. Les façons de réagir, la perception, étaient très différentes d'un pays à l'autre. »

### L'ami public

La perception, justement, est bien l'un des paradoxes d'Ici-Même. Si le participatif est en vogue en ce moment, la compagnie se méfie des spectres de l'instrumentalisation du public : « Dans notre nouvelle façon de proposer les concerts, nous transmettons une éthique de la relation en formant des guides, qui vont à leur tour guider le public. Nous

sommes prêts à nous effacer pour éviter l'impression de manipulation. La relation intime avec le public dure entre 1h30 et 2h. Il peut à tout moment nous quitter, c'est annoncé : le protocole d'entrée est important, ce n'est pas une convocation publique habituelle, c'est une invitation à un partage d'expérience. Les radioguidages interrogent aussi ce thème. Une action collective, guidée par des consignes radios : le dispositif pourrait glisser vers des formes de manipulation subversives ou directives, il faut faire attention. »

### Pages de réflexion

Autant de questionnements mis en forme dans le livre « Les Paysages étaient extraordinaires »,<sup>4</sup> qui pose de manière claire les enjeux du simulacre, de l'artefact, ou encore de la (co)production menée avec un spectateur/acteur. Sous forme de notes de voyages protéiformes, cet ouvrage permet de cerner la singularité du collectif ; précieuse réflexion in situ sur le cœur même de sa démarche. Démarche qui se marie mal avec la politique actuelle de retour sur investissement, désarçonnant parfois des programmateurs habitués à des spectacles livrés clés en main. Or sur la durée comme sur les temps forts, les propositions requièrent une disponibilité totale : « Nos actions et expériences, réalisées la plupart du temps sans autorisation, n'ont de sens que dans l'infra ordinaire d'une ville. En temps de festival, il faut trouver des décalages pour garder cette particularité. » Du festival grenoblois de musiques actuelles 38<sup>e</sup> Rugissants à la Biennale d'Art contemporain de Lyon, Ici-Même implante désormais son univers dans tous les secteurs. Et si on lui refuse un ancrage (voir encadré ci-dessous), le nomadisme du collectif saura toujours semer des graines sur ses terres de passage. ● JULIE BORDENAVE

1. Terme emprunté aux géographes qui désigne un tracé linéaire à partir duquel sont menées des observations.

2. « Ici e(s)t ailleurs », novembre-décembre 2002, Grenoble

3. « Un peu plus à l'est... », août 2005-juillet 2006

4. « Les Paysages étaient extraordinaires », éditions Tous Travaux d'Art, avril 2004.

www.icimeme.org

Dates à venir

● « Concerts de sons de ville », du 4 au 12 décembre, dans les rues du 13<sup>e</sup>, à Paris. [www.2r2c.coop](http://www.2r2c.coop)

● Théâtre du Merlan, mai 2009, Marseille.

## AVIS DE TEMPS FROID SUR LE BRISE GLACE

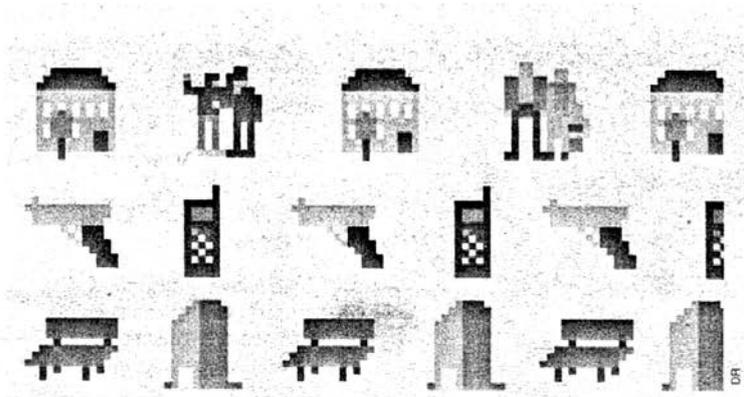
Investi à la hussarde en 1995, le Brise Glace demeure emblématique des expériences de friches artistiques. « Nous étions tout un groupe d'artistes à ne pas avoir de lieu de travail, la Ville de Grenoble ne créait pas d'ateliers. On a donc décidé de ne pas attendre. On a ouvert ce squat, et on y est toujours. » De procès avec Alstom en événements dédiés, le Brise Glace a connu une histoire riche, importante pour la ville, qui n'a pas tardé à afficher son soutien. Mais les équipes municipales changent...

Aujourd'hui, la Ville semble vouloir récupérer l'espace et le projet mais les artistes qui les ont fait vivre pendant treize ans ne sont pas conviés à envisager l'avenir du lieu.

Les indésirables sont contraints au silence par une suppression sans sommation de leur aide à la création. « La politique culturelle du mandat précédent demandait de rayonner, donc de diffuser. Aujourd'hui, c'est de retour sur investissement dont il s'agit... » Or d'investissement, il y en a peu

de la part de la Ville de Grenoble : « Nous n'avons pas fait un pas vers la convention qui aurait pu asseoir un début de partenariat et nous sommes censés quitter le lieu prochainement. » De quoi s'interroger sur l'avenir de la politique culturelle de la municipalité. ● J.B.

A lire « Fiches, laboratoires, fabriques, squats, projets pluridisciplinaires », rapport de Fabrice Lextrait pour l'ancien ministre du Patrimoine, Michel Duffour, mai 2001 (à télécharger sur [www.culture.gouv.fr](http://www.culture.gouv.fr), rubrique Actualités puis Rapports).



## Le groupe Panique

**ÉVÈNEMENT / Caractériser spécifiquement le travail ou même le groupe Ici-même en quelques lignes reviendrait à dénaturer son essence**, dans sa volonté de réappropriation et de dépassement populaires du champ artistique. On peut cependant affirmer qu'il s'agit d'un regroupement à géométrie et géographie provisoires, créé en 1993 à Grenoble, comptant en son sein de trois à trente artistes venus de toutes les disciplines. Que l'environnement urbain est son domaine d'expérimentation, que la déambulation pragmatique est son mode d'action privilégié, que sa démarche se situe entre un certain sens du surréalisme et une poignée de postulats hérités des situationnistes (s'emparer du quotidien, abolir les frontières entre artistes et spectateurs via une participation accrue de ces derniers aux créations in situ, détourner les objets de consommation de leur but initial...). Que l'on peut se faire un commencement d'idée du travail accompli en se procurant leur indispensable recueil (et le CD audio) *Les paysages étaient*

*extraordinaires*, ni un carnet de route ni un bréviaire exhaustif de leurs actions, mais un témoin parfait de leurs résultantes. Enfin, que l'on pourra concrètement se confronter à leurs expériences artistiques cette semaine, pour une série de rendez-vous au Théâtre 145, au 102, au Brise-Glace, à la Librairie Bonnes Nouvelles et à l'Agence ZOOM. Les sbires d'Ici-Même et leurs invités des quatre coins de la France (et d'un coin de la Hollande) vous proposeront toute une série d'ateliers, de rencontres, de discussions. Vous pourrez aller voir des vieux Pialat et Keaton au 145, brouiller la bande FM, partager l'écoute de leurs tribulations, enfin, transformer le quartier Berriat en terrain privilégié d'émulation culturelle. Le mieux, avec Ici-même, étant de participer plutôt que de se plonger dans les comptes-rendus...

FC

### HABITER AU BORD DE LA PANIQUE #2

**Du 7 au 12 octobre, au Théâtre 145 et lieux alentours**  
[www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)



## ELOGE DE LA PARTICIPA(C)TION

Entre sollicitation directe des spectateurs et collecte de matériaux au sein d'une population, le public est bien souvent un acteur obligé des spectacles en arts de la rue. Dans les situations dont ils deviennent les instigateurs, certains artistes ne cèdent pas pour autant à une « démagogie participative » et s'emploient à troubler les pistes.

Les arts de la rue sont connus, vantés, loués pour tenter d'abolir la fameuse frontière entre l'acteur et le spectateur. Scène à 360°, gratuité, investissement de l'espace public, interpellation du quidam, détournement du quotidien... Autant de postulats qui établissent un rapport singulier au public. Imprimant la mémoire collective ou donnant naissance à des expériences intimes, certaines formes requièrent sa participation, de manière active ou tacite. Quête louable, nécessaire étape vers le faire ensemble, ou chimère inutile ? Le propos est-il soluble dans le participatif ?

Différentes formes de participation peuvent se dégager en rue. Outre le participatif pur jus, qui en appelle aux sollicitations directes du public (astucieuses digressions syntaxiques de Créton'Art, mentalisme des Femmes à barbe...), la forme de participatif la plus évidente ces derniers temps repose sur une exploitation du « public matériau ». Collecte de souvenirs, recueils de propos, investigations sur l'histoire d'un lieu... A l'issue d'un travail de fond effectué en amont, la population locale fournit des matières premières retravaillées par l'artiste. Une démarche qui sous-tend toute la production de KompleXKapharnaüm (*SquarE*, *PlayRec...*), Kumulus (*Itinéraires sans fond(s)*), Décor sonore (*Le Don du son*) ou encore Francine Vidal de la Compagnie Caracol, avec un appel à contributions de la population marseillaise pour écrire les textes qui serviront à réaliser une fresque géante autour de l'architecture éphémère de bambous du *Souk de la parole*. De matériau, le public devient parfois acteur, en répétant des consignes qui lui sont données par le comédien. Ce sont par exemple les *Concerts de public* de Pierre Sauvageot et Allegro Barbaro : en même temps sujet et objet, élément actif du spectacle qu'il contribue à créer, le public s'intègre dans une partition qui le précède.

### PARTICIPATION TACITE ET INTERACTION DE PROXIMITÉ

Moins immédiatement démonstrative, la participation tacite repose sur une complicité du public, qui accepte de « jouer le jeu » : mis en position insolite (passager d'un *Train phantôme* chez le Phun) – ou pris pour un autre, chez Opéra Pagai (faux public de concert pour *Les Mélomaniaques*, de kermesse pour *Le Grand soir*, élèves d'école primaire pour *80 % de réussite*), le public se mue automatiquement en élément du spectacle, par une habile mise en abyme : sa simple présence en fait un élément constitutif du spectacle, par détournement de l'effet de masse. Il peut dès lors choisir de rester à sa place, ou s'autoriser quelques interactions avec le comédien, dans l'espace – contrôlé – de liberté qui lui est attribué. « *Quand tu t'adresses directement aux gens, il y a la vie en face !*, explique Léa Dant<sup>111</sup>. *L'alchimie se fait à deux, c'est très palpable. Ce type de spectacle ne donne jamais lieu exactement à la même rencontre.* »

A l'inverse, le public doit aussi parfois accepter de s'en remettre totalement au comédien pour des expériences individuelles : parcours les yeux bandés avec *Voyage en terre intérieure*, Léa Dant ; *Concerts de sons de ville*, Ici-Même Grenoble... Une interaction de proximité pour un théâtre de l'intime, qui prend en compte l'unicité du spectateur, et requiert une disponibilité totale de sa part, comme l'analyse Corinne Pontier, du collectif Ici-Même Grenoble : « *La marche, le déplacement, sont au cœur de nos propositions. Le corps a une grande importance, il s'agit de partager un moment d'expérience physique. Les Concerts de sons de ville sont centrés sur un état de disponibilité lié à l'écoute des lieux.* »

# En ville les yeux fermés

EN VILLE



La compagnie Ici-même propose des balades en aveugle dans la ville. Le public doit garder les yeux fermés et se laisser guider.

RICHARD COLINET

Le festival Engrenages permet de redécouvrir la ville au travers de ses sons. En vélo avec un casque sur les oreilles, immobile en salle, ou à pied les yeux fermés, les voyageurs sont multiples. On a testé.

## CONTACT

Engrenages,  
manifestation sonore,  
radiophonique et urbaine  
Du 21 au 25 mai  
[www.grenouille888.org](http://www.grenouille888.org)

**L**e bruit des voitures est tout aussi énorme que celui des petites cuillères remuant les cafés. Les voix des bistrotiers passent en flèche des graves à l'aigu, certaines odeurs font deviner un magasin de coiffure. Et puis l'on distingue un sol parfois lisse, parfois rugueux. Chaque son, chaque odeur sont des repères supplémentaires. On se sent presque frôlé par les carrosseries des voitures : Marseille devient inquiétante. La compagnie grenobloise Ici-même appelle cela un "concert de sons de ville". Chaque participant, les yeux fermés, doit se laisser guider par un membre du collectif dans divers lieux. La route peut paraître longue. Les pas hésitent. Tous les départs des

.../...

## MANIFESTATION SONORE

Du 21 au 25 mai se tient la troisième édition d'Engrenages, manifestation sonore, radiophonique et urbaine. Accompagné des créations d'artistes produits ou accueillis depuis deux ans par Radio Grenouille, le public participe à diverses expériences en ville qui ont pour matière commune les sons de la ville. Ces créations sonores sont diffusées en direct sur les ondes de Radio Grenouille (88.8 FM).

promenades se font place Bernard Dubois, à proximité de la gare. La destination est inconnue. Immédiatement, le bras du guide se pose sur le vôtre. La sensation est agréable. On choisit de lui accorder toute sa confiance. En chemin, on capte quelques bribes de conversations. La compagnie ajoute durant la balade un casque antibruit ou lance des sons préenregistrés. Réel et fiction se mêlent.

Au bout de quelques minutes, on croit se promener dans un monde imaginaire et faire partie d'une immense mise en scène. Lorsqu'une voix de sirène énumère des numéros de quais, on sait que l'on est en gare. Les sons des talons de femmes pressées claquent sur les dalles polies de Saint-Charles, un sifflet convoque l'image d'un bateau en partance. L'Estaque se profile. Mais le mélange de rythmes raï et disco trahissent tout à coup les magasins de la galerie marchande.

Ouvrir les yeux furtivement, voir se dévoiler durant un quart de seconde notre lieu de déambulation est tentant. Mais l'expérience prend sa force dans l'obscurité. L'imaginaire s'active de nouveau auprès des jets d'eau qui semblent grandes et puissantes fontaines. Les paupières laissent filtrer une lumière intense, celle de l'extérieur. L'oreille se repose, amadouée par des chants d'oiseaux et des voix tamisées. On croit sentir l'herbe d'un jardin public. "Maintenant, ouvrez les yeux doucement", dit la guide. On prend son temps. Le soleil aveugle et la réalité déçoit ! Le jardin espéré se découvre être en fait un terrain en chantier, criblé de trous et entouré de barrières métalliques. ■

Camille Roux



Promenades en couple dans les rues de Marseille, vers la gare.

## RENDEZ-VOUS SONORES



## A pied ou à vélo :

## -Concerts de sons de ville

Promenades en aveugle en ville accompagnées d'un guide.

Mercredi 21, 14h, 19h; jeudi 22, 19h; vendredi 23, 7h, 22h; samedi 24, 15h, 17h; dimanche 25, 15h, 17h.

Rendez-vous Place Bernard Dubois (1<sup>er</sup>). Sur réservation du lundi au vendredi au 04 91 03 81 21

## -Cinéma radioguidé

Le public déambule à Belsunce ou à la Belle de Mai en écoutant une pièce radiophonique que la compagnie Ici-même a créée sur ces quartiers.

Samedi 24: 11h, quartier Belle de Mai, départ place Cadenat (3<sup>e</sup>). Dimanche 25: 11h, quartier Belsunce, départ place Bernard Dubois (1<sup>er</sup>)

## -Les vélos sonores

Avec un casque sur les oreilles, les cyclistes pourront écouter une création radiophonique de Guillaume Beauron.

Judi 22, 19h30; vendredi 23, 19h30; samedi 24, 20h; dimanche 25, 11h, 18h.

Tous les départs se font de la Friche la Belle de Mai, 41 rue Jobin, (3<sup>e</sup>) Réservation obligatoire : 04 95 04 96 12

## Séances d'écoutes :

## -Les traversées

Ecoute des traversées maritimes entre Marseille et Alger enregistrées par Gilbert Racina et Lucien Bertolina.

Judi 22, 21h

Friche la Belle de Mai, 41 rue Jobin, (3<sup>e</sup>)

## -Café verre radiophonique

Ecoute d'une bande-son composée des innombrables sonorités de la ville.

Samedi 24 de midi à 19h30

Kiosque à musique des Réformés (1<sup>er</sup>)

## -Pique-nique radio

Autour d'un pique-nique en bord de mer, muni de postes de radio, le public pourra écouter des créations sonores relatives aux Pierres plates. En présence des artistes.

Samedi 24 à partir de 19h.

Les Pierres plates, à côté de l'esplanade du J4, au bout du quai du Vieux-Port

## - "Kelmori" de Yannick Dauby

Ecoute des sons de l'île du Frioul enregistrés par un artiste grenoblois.

Dimanche 25, 15h, 18h30.

Montévidéo, 3 impasse Montévidéo (6<sup>e</sup>)

## -Arte radio.com

Ecoute et présentation d'Arte radio en présence de Sylvain Gire, cofondateur et responsable éditorial de cette webradio. Dimanche 25 mai : 20h

Montévidéo, 3 impasse Montévidéo (6<sup>e</sup>)

## -Débat: Traitement de la parole

"Comment traiter la parole d'autrui, la parole réelle, la parole documentaire?"

Débat en présence d'artistes, de journalistes, de sociologues, suivi

d'un repas. Vendredi 23 à partir de 18h. Théâtre du Merlan, avenue Raimu (7<sup>e</sup>)

## -Radio Grenouille en débat

Réflexion sur radio Grenouille, son rôle et son statut de radio culturelle locale.

Dimanche 25 mai, 16h.

Montévidéo, 3 impasse Montévidéo (6<sup>e</sup>)

# Faire sonner la ville autrement

Le théâtre de rue renoue ces derniers temps avec une reconquête tangible de l'espace public. Soucieux de donner à voir une autre réalité de l'environnement urbain, Lieux Publics accueille à Marseille ces nouveaux acteurs pour des rendez-vous saisonniers. Un laboratoire où s'expérimentent les tendances de la rue de demain.

Sortir du cadre des festivals, s'infiltrer dans le quotidien en se jouant des frontières entre fiction et réalité, susciter un état d'écoute particulier pour faire éclore une parcelle de mémoire collective : les artistes de rue renouent avec les racines du théâtre d'intervention pour s'intégrer toujours davantage dans le territoire urbain. Ritualisés ou impromptus, les rendez-vous se succèdent à Marseille, sous la houlette du Centre National de Création Lieux Publics. Dans la droite ligne des préoccupations de son compositeur de directeur, Pierre Sauvageot, la part belle est faite à l'art sonore dans l'espace public. Outre le dispositif *Sirènes et Midi Net*, qui propose à des artistes de se frotter aux sirènes de la ville pour une création *in situ* fugitive de douze minutes chaque premier mercredi du mois, Lieux Publics entérine son action de commande visant à mettre en relation une œuvre et un contexte : l'an dernier, la rue Saint-Ferréol, longue artère commerçante de 300m nichée au cœur de la ville, a résonné de la vague musicale d'Erick Abecassis lors du concert promenade *Saint-Ferréol Waves*. En mai prochain, ce sera au tour de la clameur de Brigitte Cirla, relayée par 300 choristes, de se répandre le long de l'avenue piétonne durant l'événement *Réclame* : « Dans la journée, la rue Saint-Ferréol est assaillie par une surabondance de bruits : disques dans les magasins, portables qui sonnent... Tout à coup, à 19 heures, tous les cartons sont mis sur le trottoir et ça devient une rue déserte. L'idée était de la réinvestir avec autre chose que la marchandise pure, de créer un moment d'écoute et de silence. Etant assez étroite, la rue donne une acoustique intéressante pour les voix. » Portés par les compositions de Jean Tricot et Marianne Sunner, les textes, détournant des slogans publicitaires, seront appelés à interpeller le passant : « Il s'agit de réutiliser ce que les gens verront dans les vitrines, en même temps qu'ils nous écouteront. Le fait de remettre dans un contexte artistique les formules dont nous abreuvons les publicitaires leur redonne un poids poétique. La longueur de la rue nous a contraints à prendre en compte un certain délai sonore dans le mode d'écriture : nous ne cherchons pas à trouver une précision rythmique, mais davantage des choses harmoniques, qui vont rester de l'ordre du nuage... »

Redonner du sens aux sons noyés dans un quotidien urbain, c'est aussi le propos du collectif grenoblois Ici-Même. Dans le cadre de la 6e édition du dispositif *Art, rue et Essai*, la compagnie proposera deux aspects de son travail en avril prochain à Aubagne : un concert de sons de ville et un cinéma radioguidé. Complémentaires, les deux propositions sont destinées à offrir un moment public de partage d'expérience sensorielle : « Le concert de sons de ville est une marche aveugle dans la ville menée par des guides, mélangeant sons préenregistrés et musique improvisée. Les sons se promènent autour des oreilles de l'écouter, et viennent s'infiltrer dans le contexte sonore du lieu, pour aboutir à une distorsion sonore du réel environnant », explique la directrice artistique Corinne Pontier. Partant du postulat inverse, le cinéma radioguidé propose une fiction sonore itinérante dans la ville, guidée par une radio distribuée en début de marche<sup>1</sup> : « C'est une transformation du paysage sonore avec des retours au réel à l'intérieur du parcours. Le médium radio, avec la dimension d'un public convoqué sur place, et dans le même temps des gens qui écoutent la radio chez eux, donne une dimension de contamination de la ville. »

Contamination, il en est question aussi dans les rassemblements collectifs qui fleurissent sur le pavé : dans la mouvance des *flash mobs* et autres *free bugs*, c'est au tour du *booming* de s'immiscer dans le tissu social français. Attentive aux initiatives spontanées (voir les *flash rues* relayés sur son site), Lieux Publics accueille un master de *booming* proposé par Doumé, qui a importé le concept après avoir découvert l'initiative canadienne via des vidéos sur le Net : « Le booming, ce sont des actions faites en groupe qui profitent à un individu. A la différence du flash mob, qui propose de faire un geste simultanément, le booming propose de décomposer un geste dans une action donnée, pour qu'il profite à une seule personne. C'est une surprise urbaine ludique que l'on teste depuis quelque temps dans les rues marseillaises ; depuis qu'on met nos films sur Internet, la méthode commence à être imitée. » Quand les méthodes du marketing viral s'infiltrèrent dans l'espace public...

Julie Bordenave

1. Pièce radiophonique diffusée en direct sur les ondes de Radio Grenouille, [www.grenouille888.org](http://www.grenouille888.org)

> Art/Rue/Essais, les 18 et 19 avril à Aubagne. > Réclame !, le 10 mai rue Saint Ferréol.  
> Programme détaillé : [www.lieuxpublics.fr](http://www.lieuxpublics.fr)

Fred Paillet & Samuel Ripault

# À quoi participe-t-on ?

Quel est le rapport de l'œuvre d'art avec la communication ? Aucun<sup>1</sup>.

Gilles Deleuze

Se poser la question de la participation du spectateur à une proposition artistique revient à supposer d'abord une relation, dans laquelle il serait engagé. Il s'agit d'essayer de comprendre quels systèmes de relations sont en jeu face à l'art, afin de pouvoir évaluer en quoi la notion de participation a pu en transformer la nature.

Robert Morris fut l'un des premiers à introduire cette notion de participation. Son installation *Participation; objects*<sup>2</sup> avait la forme d'un parcours du combattant que le public était invité à emprunter à travers la Tate Gallery. L'œuvre était pour ainsi dire inachevée dans l'installation de Morris, jusqu'au moment où les participants la réalisaient en la parcourant. La participation, ici la mise en mouvement du corps dans un lieu dont il n'avait pas l'habitude, engageait une autre appréciation du dispositif, qu'un regard passif aurait cantonné à la sculpture. En vivant le parcours, l'œuvre devenait autre chose, questionnant justement la relation de passivité empreinte de respect, instituée dans l'espace muséal entre le spectateur et l'œuvre.

Avec l'essor de la participation au sein de propositions comme celle de Morris, la place habituellement dévolue au spectateur dans la relation à l'œuvre a changé. Si le spectateur n'y est peut-être pas tout à fait devenu acteur, il est certainement devenu *agissant*. Depuis les années 1970, le spectateur a été invité à agir de plus en plus souvent. À travers des approches de la performance, de l'installation, de la création d'environnements immersifs, d'un art dit « participatif » et d'œuvres « interactives », cette question de la relation du spectateur à l'œuvre a été profondément travaillée.

## Participation, interactivité

Dans une installation interactive d'un tout autre genre, Martin Le Chevallier invite le spectateur à agir dans l'œuvre de la même manière. *Vigi 1.0*<sup>3</sup> est un assemblage d'écrans de vidéo-surveillance urbaine imitant les quartiers d'une ville ressemblant au jeu vidéo *SimCity*. L'installation demande la participation du spectateur; il doit identifier et cliquer sur les personnages qui contreviennent à la loi (prostitution, drogue, agressions) dans les portions d'espace public qui lui sont présentées. L'installation génère une participation intensive, sous une forme ludique, le logiciel augmentant sans cesse le nombre d'infractions commises. Le spectateur entre rapidement dans une frénésie visuelle et paranoïaque, en faisant lui-même l'expérience de son autorité et de son délire de sanction.

Dans la proposition de Le Chevallier, l'interactivité se situe entre le spectateur et l'œuvre, mais elle laisse l'auteur hors du jeu, positionné, en amont, au rang de programmeur de l'expérience vécue par le spectateur. D'une certaine façon l'œuvre filtre, fait écran entre le spectateur et l'artiste, ne laissant échapper que le seul propos que ce dernier désire présenter.

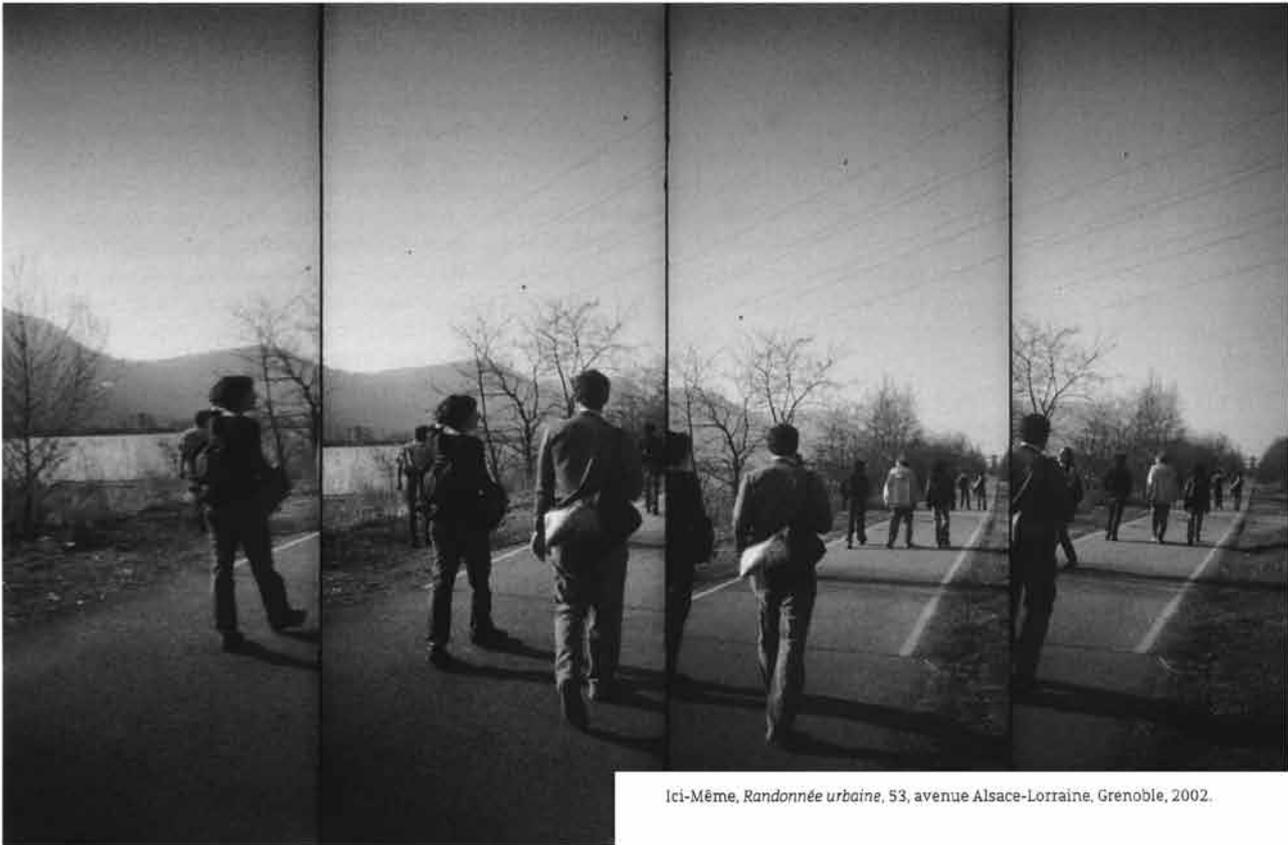
Si l'on se concentre sur les relations qu'ils autorisent, *Vigi 1.0* et *Participation; objects* fonctionnent de la même manière : *virtuellement*, l'œuvre est déjà là, c'est-à-dire prédéfinie, programmée par son auteur, et c'est l'acte du spectateur qui la révèle. Mais quel que soit le degré d'intensité physique ou physiologique de la participation du spectateur, elle ne le place jamais dans une relation symétrique à l'auteur. La relation établie est hiérarchisée – asymétrique – sur le plan du discours et de la proposition : l'action du spectateur le rapproche sensiblement de ce qui a été conçu par l'artiste mais ne lui permet pas d'entrer avec celui-ci dans une relation de réciprocité. Comme on pourrait dire que le regard fait le tableau, c'est l'acte participatif qui réalise l'œuvre interactive. Mais si l'activité physique des visiteurs s'est largement développée dans les lieux d'art, l'auteur n'en reste pas moins inaccessible et invisible derrière le paravent de l'œuvre. Et le spectateur est, quant à lui, cantonné à interpréter le *pro-gramme* de l'artiste, c'est-à-dire, étymologiquement, ce qui a été *écrit-pour*, donc écrit auparavant, scripté, prévu.

## Virtuel / Possible

Sur ces deux exemples impliquant la participation des spectateurs à une œuvre, nous venons de mettre en balance la relation spectateur/œuvre (induite par la participation) avec la relation spectateur/artiste, qui n'est pas remise en question, quel que soit le niveau de participation exigé du spectateur. Comment, dès lors, penser autrement les termes de la relation entre l'auteur et le spectateur ?

Dans son ouvrage *Sites et Paysages*<sup>4</sup>, Anne Cauquelin distingue le *virtuel*<sup>5</sup> – ainsi que nous avons qualifié de virtuelle l'apparition des œuvres de Morris ou de Le Chevallier dans l'acte des spectateurs – de la notion de *possible*.

Cauquelin définit le virtuel comme un *infini actuel* : il est une affaire de mathématiques, il permet de poser un rapport à l'infini, mais les virtualités sont prédéterminées, comme déjà là, contenues dans le programme de l'œuvre. De l'autre côté, le possible tient d'avantage de la fiction : il est *inactuel*. Le domaine des possibles n'est pas infini, il est borné par la crédibilité des interprétations, mais celles-ci ne sont pas prédéterminées, elles ne font pas partie de l'œuvre a priori.

Ici-Même, *Randonnée urbaine*, 53, avenue Alsace-Lorraine, Grenoble, 2002.

Distinguer ces deux notions est important pour aborder l'œuvre d'art virtuelle comme un processus programmé qui, tout en se déployant à travers la multitude de ses virtualités, de ses effets, relègue le spectateur à un statut d'opérateur. Le spectateur déclenche et alimente un processus, sans que soit remise en cause sa relation – hiérarchisée et asymétrique – à l'auteur. En effet, nombre de propositions interactives ou participatives invitent à appuyer sur un interrupteur en guise d'interactivité. La démultiplication et la complexité des interrupteurs ne changeant rien à l'affaire.

En revanche, ouvrir le domaine des possibles, au sens de Cauquelin, c'est ouvrir les possibilités indéterminées d'interprétation et d'expérience de l'œuvre dans son contexte. Elle devient une *situation*, sur laquelle ni l'artiste ni le spectateur ne peuvent exercer d'autorité préétablie. Il ne s'agit plus ici de communiquer un message prédéfini (aussi complexe et pertinent soit-il), mais d'établir les conditions d'une expérience dans laquelle chacun, auteur et spectateur, coexiste au même niveau.

#### Spectateurs et artistes en usagers

*Le Poulpe*<sup>6</sup> est une installation sonore interactive du collectif nantais Apo 33. À la Friche la Belle de Mai, comme lors des propositions précédentes, le dispositif ne s'installe pas dans les espaces d'exposition mais se déploie dans les bureaux, les couloirs, les espaces communs et extérieurs. Les sons provenant de l'activité du lieu y sont prélevés, transformés puis reproduits à travers ces mêmes espaces. Ici, la technologie informatique et électronique infiltre le réel dans son quotidien, sans qu'il soit possible d'en maîtriser ou d'en prévoir le résultat : *Le Poulpe* est un automate, il est possible de jouer avec lui en produisant volontairement un son qui aura des répercussions dans l'installation, mais la part d'aléatoire du programme le rend imprévisible tant pour l'auditeur que pour ses créateurs.

Techniquement, l'œuvre est un dispositif programmé, dont le principe aléatoire démultiplie les virtualités. Mais c'est aussi une entité autonome qui, en infiltrant l'environnement réel, n'appartient plus à personne et devient ainsi réappropriable. La manière dont les auditeurs deviennent aussi les usagers de l'installation, quotidiennement, ouvre la possibilité

de redéfinir les termes de la relation qu'ils entretiennent avec elle, de l'acceptation au rejet, au détournement, à la subversion de la proposition.

Il n'est plus besoin ici de parler de participation à l'œuvre, mais véritablement d'*usage*, dans un sens sociologique. On peut penser à Michel de Certeau, le « Poulpe » devenant un espace public, appropriable et propice à « l'invention du quotidien » : le geste *stratégique* qui met en place l'installation – qui programme le dispositif dans ses virtualités – s'efface en s'exposant aussi à sa dé-programmation, c'est-à-dire en offrant la possibilité de son détournement *tactique*<sup>7</sup> dans l'*usage*.

Dans ce cas, l'aléatoire permet une désappropriation de l'œuvre, qui dénoue le rapport hiérarchique entre auteur et spectateur, et ouvre un nouvel espace de possibles : chacun se trouve à égalité devant son usage et sa réappropriation possibles d'un environnement autonome. Les termes de la relation à l'œuvre ont changé parce que c'est l'œuvre elle-même qui s'est déplacée : elle ne vient plus se substituer à l'auteur sous la forme d'un message écrit à l'avance, qui excluait ce dernier de l'interaction. Devant l'automate, chacun se trouve à la fois spectateur et usager.

1. Conférence à la FEMIS, Paris, 1987.

2. Robert Morris, *Participation; objects*, installation à la Tate Gallery, Londres, 1971. L'exposition fut fermée après cinq jours, à la suite d'un accident.

3. Dans le cadre muséal, cette œuvre de 1997 était présentée dans un très grand format de projection, une version « jouable » est téléchargeable en ligne au [www.martinlechevallier.net](http://www.martinlechevallier.net).

4. Anne Cauquelin, *Sites et Paysages*, Paris, PUF, 2002, p. 130-131 et suiv.

5. L'omniprésence d'Internet et des réseaux a galvaudé le terme « virtuel », mais il est bien ici à prendre dans son sens premier. De savoir si la technologie véhicule ou non une capacité intrinsèque à modifier la relation auteur/spectateur n'est pas ce qui nous préoccupe ici.

6. Installation à la Friche la Belle de Mai, Marseille en 2006-2007.

Voir [www.apo33.org](http://www.apo33.org).

7. « Stratégie » et « tactique » sont ici à prendre au sens de M. de Certeau, cf. *L'invention du quotidien*, Gallimard, Paris, 1980.

.../...

### Situation et réciprocité des actions

D'une autre manière, les « implantations » du collectif Ici-Même s'attachent à brouiller les rôles d'auteurs et de spectateurs afin d'ouvrir un espace de réciprocité. Au « 53<sup>8</sup> » se sont croisés, jours et nuits durant deux mois, le public d'une maison de la culture, des artistes, des habitants, des passants curieux et des voyageurs. De multiples entrées (une galerie d'art, une boutique ouverte le jour, un hall d'hôtel...) ouvraient l'accès à un immeuble de quatre étages. Le collectif, qui a longtemps investi les interstices urbains délaissés ou les friches industrielles, décrit l'endroit comme une « friche verticale », un espace dont la fonction s'efface derrière la manière que chacun à de s'en saisir. À l'intérieur, la place des spectateurs, acteurs, habitants ou voisins n'est plus déterminée. Tout est spectacle et plus rien ne l'est, la performance ne conçoit plus ni début ni fin, plus de distinction entre participants et auteurs, tous deviennent au même titre usagers d'un lieu à s'approprier et co-auteurs d'une expérience à vivre. Ici, la proposition artistique consiste avant tout à déconstruire la relation à la proposition artistique elle-même. Les positions d'acteurs et de spectateurs, en devenant indistinctes, permettent d'engager un rapport de réciprocité entre des individus au sein d'une situation dont chacun devient l'auteur, le co-producteur.

Dans le cas d'Apo 33 comme dans celui d'Ici-Même, l'œuvre ne véhicule pas de message, elle ne communique pas. En revanche, elle pose les conditions de possibilités d'une expérience dont le sens, irréductible à la transmission d'un discours, se fait jour dans la multiplicité des possibles. Pour reprendre les termes de Cauquelin, la *fiction* de l'œuvre se réalise dans ses *usages possibles*, sans que n'aient pu être *prédéterminées* les manières d'*interpréter* la proposition.

### Rencontrer, rendre compte

Le travail de Olga Boldyreff<sup>9</sup> propose, au sein d'un même processus, deux façons d'être « pris » dans l'œuvre. Boldyreff fait du « tricotin », elle produit des cordes de laine dans l'espace public, sur les bords d'un fleuve russe ou dans des bibliothèques, des ateliers de femmes. Elle le produit en discutant, en racontant, en écoutant. Dans cette situation, il y a bien une artiste, mais les spectateurs sont devenus des compagnons de production, des complices qui « disent » autant que l'artiste elle-même dans ces moments de rencontre.

Par la suite, les cordes tricotées deviennent les contours de dessins géants installés dans des centres d'art et des galeries. Ils deviennent la trace, le souvenir des rencontres passées. Ils sont aussi œuvres plastiques à part entière et gagnent dès lors de nouveaux spectateurs, mais qui n'auront pas, quant à eux, un plus grand impact sur l'œuvre exposée. Celle-ci n'est plus que le récit, le *compte-rendu* d'une expérience : tout a déjà eu lieu avant et ailleurs.

Le retour à l'espace muséal chez Boldyreff, tout comme le livre d'Ici-Même<sup>10</sup>, vient *documenter* l'expérience auprès d'un autre public et interroge les conditions d'accès, de visibilité et d'existence d'œuvres engageant la réciprocité dans la relation entre artistes et spectateurs. L'expérience y est rapportée pour l'institution culturelle et pour son public sous la forme d'un message transmis, induisant une relation fondée sur un *programme*. Au niveau institutionnel, le compromis semble incontournable : c'est de cette manière documentaire que nous accédons à beaucoup d'expériences contemporaines, comme les « marches » de Francis Alÿs<sup>11</sup> ou de Denis Moreau<sup>12</sup>.

Pour retrouver une visibilité institutionnelle, la nécessité de rendre compte de situations sur lesquelles ni l'auteur ni le spectateur ne peuvent exercer d'autorité préétablie met en évidence l'autorité que l'institution exerce elle-même sur le regard de ses visiteurs et sur la production de ses créateurs. Celle-ci ne semble pouvoir se départir d'un modèle relationnel hiérarchisé et asymétrique, par lequel elle garantit toutefois l'identification de l'objet auquel on se trouve confronté comme objet d'art.

En revanche, la dimension artistique de l'automate d'Apo 33, des situations d'Ici-Même ou du processus de création de Olga Boldyreff n'advient qu'en tant que *possible* dans l'interprétation des expériences vécues. Les termes d'auteur, de spectateur ou même de participation à l'œuvre s'avèrent insuffisants pour qualifier les relations particulières qui sont mises en jeu dans ces propositions.

Si la question de la participation, de l'action et des relations n'est qu'un problème de vocabulaire, il s'agit alors de transformer celui-ci, sinon de le dissoudre. Ou encore, comme le préconise Ici-Même, de construire délibérément « un jargon [...] renégocié en permanence, coproduit selon les rencontres<sup>13</sup> ».

8. Implantation du collectif Ici-Même (Grenoble) dans un ancien Hôtel social au 53, cours Alsace-Lorraine à Grenoble, en 2002. Voir *Les Paysages étaient extraordinaires*, Tous Travaux d'Art, Grenoble, 2004 et [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org).

9. Voir [www.faux-mouvement.com/04Expositions/boldyreff/ete2002/expo.html](http://www.faux-mouvement.com/04Expositions/boldyreff/ete2002/expo.html).

10. Op. cit., *Les Paysages étaient extraordinaires*.

11. Voir *Dérives*, dans *esse*, n° 54 et 55, 2005.

12. L'essentiel du travail de Denis Moreau apparaît sous la forme d'une documentation en ligne. Voir [www.banlieuedeparis.org](http://www.banlieuedeparis.org).

13. Op. cit., *Les Paysages étaient extraordinaires*.

Fred Pailler [polikfr@yahoo.com] est doctorant en sociologie au CSRPC-ROMA à l'Université de Grenoble 2 et membre de l'Observatoire des Mondes Numériques en Sciences Humaines à Paris. Il développe parallèlement des recherches sur les sociabilités en ligne, la question de la sexualité et du genre et la sociologie des œuvres d'art.

Samuel Ripault [sam@palimeursault.net] est musicien et plasticien. Il développe depuis dix ans un travail autour de l'environnement sonore et de la phonographie, sous le nom de Pali Meursault. Il a co-fondé le label Universinternational et publié dans les revues *Opus-Sociologie de l'Art*, *esse* et *Revue & Corrigée*.

# L'ART, LE LOCAL ET LE GLOBAL

Texte de Juliette Soulez et Eléonore Josso

CETTE ANNÉE, VEDUTA S'ARTICULE AUTOUR DE TROIS GRANDS AXES LIÉS AU TERRITOIRE : ALIÉNATION, NOMADISME ET TEMPORALITÉ URBAINE. LES HUIT COLLECTIFS ET ARTISTES ENTRENT AINSI DANS UN DIALOGUE QUI FAIT S'ENCHEVÊTRER DES OEUVRES AUTOUR DE LA VILLE ET S'INSCRIVANT CHACUNE D'UNE MANIÈRE DIFFÉRENTE DANS L'INVESTIGATION DU LOCAL TOUT EN PRENANT EN COMPTE LE FAIT DE LA MONDIALISATION AUJOURD'HUI. RETOUR SUR LES PROJETS PRÉSENTÉS...

Jean-Claude Guillaumon est peut-être l'artiste le plus éloigné des préoccupations directement liées au territoire. Cependant son travail demeure comme un point d'ancrage et d'origine pour les collectifs et artistes choisis pour Veduta cette année. En effet, son travail plastique, héritier de Fluxus et mettant en question tout acte artistique, ouvre sur de multiples pistes et problématiques anthropologiques à travers la question de l'autoportrait, par où l'histoire de l'art rencontre l'histoire intime de l'homme. Pour Veduta, les quatorze photographies de *La question est la question*, sur les modes de l'autoportrait et du dédoublement, posent de manière humoristique la question de l'existence de Dieu, en renvoyant finalement la conception classique de l'artiste comme démiurge à une mise en abîme de la transcendance. A travers cette installation, le travail de Jean-Claude Guillaumon rejoint les problématiques soulevées par le dispositif sonore du collectif Ici-Même (Grenoble) : s'affranchir de l'autorité et de la règle, jouer sur les phénomènes liés à l'aliénation de l'homme. Permettant aux visiteurs de découvrir le quartier de la place des terreaux sous un angle nouveau, les diffusions radiophoniques d'Ici-Même (Grenoble), créées en référence à la musique concrète et suggérant des parcours aux auditeurs, proposent en effet une véritable expérience sur soi dans une expérimentation des limites extérieures et intérieures d'un lieu via une certaine dématérialisation de l'espace.

Cette dématérialisation du territoire se révèle également dans le travail de Laurent Mulot autour des centres d'art fantômes de *Middle of Nowhere* (au milieu de nulle part). Les quatre visionneuses stéréoscopiques installées sur le site ne permettent pas de voir la place des Terreaux mais d'apprécier en trois dimensions les quatre vrais-faux centres d'art que l'artiste a créés. Jouant sur la présence et l'absence des lieux représentés et des lieux réels des Terreaux, Laurent Mulot nous invite ici à un étonnant "voyage accompagné" aux quatre coins du globe où les centres d'arts deviennent a *contrario* nomades. Via la cartographie d'un territoire de l'art imaginaire et virtuel, rejoignant ainsi des préoccupations anthropologiques et locales en rapport avec la globalisation, le travail de Laurent Mulot renvoie à celui de Niek van de Steeg, qui cartographie, lui, un espace géographique à travers douze tableaux fois quatre - en référence aux étages de la TGAD (*Très Grande Administration Démocratique*) - autour de l'imagerie relative à l'histoire du quartier de la Confluence à Lyon. Un grand panorama anachronique du quartier au 19<sup>e</sup> siècle permet de situer ce lieu à la fois disparu et métamorphosé par les projets d'aménagements successifs du site, l'ensemble des peintures renvoyant à une histoire plus large du monde industrialisé. Ces deux oeuvres de Laurent Mulot et de Niek Van de Steeg, engageant le spectateur à toujours plus de mobilités par rapport à un territoire virtuel ou géopolitique, se trouvent alors à leur tour renversées par l'installation de Slimane Raïs qui questionne, pour sa part, les représentations occidentales de la vie nomade, celle des Tziganes en particulier. *Terre promise*, via l'installation d'une caravane construite avec une carrosserie de Mercedes et un GPS diffusant une vidéo de deux musiciens tziganes dans le métro de Budapest, interroge l'espace urbain dans ses marges et ses limites, questionne les notions de liberté et de territoire via l'utilisation d'objets hybrides et déterritorialisés.

[...] Chez Ici-Même, le procédé récurrent de « l'éclate » pour annoncer ou flécher un parcours – ce panneau fluorescent réservé en temps ordinaires à signaler une offre promotionnelle – n'est pas sans rappeler les hommes sandwichs de Buren. Lors d'une soirée déambulatoire au 3BisF en mai 2005, les spectateurs sont étiquetés: la gourmande, le curieux, le ténébreux, le jaloux, la charmante. Le groupe aime aussi placarder les boulangeries, les cabines téléphoniques, les cages d'escaliers, de petites annonces photocopiees à arracher, dont le mode textuel s'apparente à celui des tableaux d'affichage des supermarchés mais dont le propos est une invitation faite au passant d'amorcer une rencontre jusque-là improbable, de venir confier un rêve à une oreille complice ou de prêter sa main pour une caresse. Le groupe utilise la formule abrégée propre à ce type de raccourci (Jh. Ch. Urgent. Loue. VDS. Tel. Etc.) qu'il imbrique dans une terminologie exotique constituée de fragments de conversation, de notes, de souvenirs de voyages. On vient ici enrichir une fabrique lexicale, usine oulipienne du dépôt de mots. Usant et détournant un mode de communication systématique, ces affichettes diffusent à l'envi leur message énigmatique, langage à double sens où la narration frôle le naturalisme de la description pour déboucher incongrûment dans le territoire du romanesque.

Si le groupe Ici-Même emprunte l'écriture hâtive de la carte postale (qu'elle soit postale, sonore ou virtuelle), il veille à se référer au contexte plus élargi du voyage comme mode littéraire et épistolaire. *Un peu plus à l'Est* est un voyage dans la durée et le projet s'écoule sur près de trois années passées, de 2004 à fin 2006, à naviguer au gré des contacts et sans trop de planification préalable de l'un à l'autre des pays de l'Est. Le départ est donné de Grenoble et trois membres du groupe grimpent dans un autobus en direction de la Croatie, via l'Italie et Venise. Cinq autres personnes rejoignent à leur suite Mestre en voiture avec enfant et bagages, d'autres prendront le train. Le périple est prévu sur une durée de trois mois, la première expédition permettant de cibler les contours et les points de chute d'un deuxième voyage plus structuré. Des opérateurs culturels ont été au préalable sollicités et le collectif reçoit le soutien de l'AFAA (l'Agence Française d'action artistique du ministère français des affaires étrangères), mais pour l'essentiel cette anti-tournée s'ouvre à l'imprévu, l'objectif premier étant justement d'échapper à la feuille de route d'un calendrier d'actions programmées pour, de profiter de l'« estrangement » que procure le voyage et prendre véritablement le temps d'une rencontre humaine avec les interlocuteurs qui pourraient éventuellement produire une saison. Ainsi s'effectuera entre juillet 2005 et le printemps 2006, une aventure de tourisme expérimental qui traverse l'Europe centrale en passant par les villes de Kladno en République Tchèque, Budapest en Hongrie, Kaunas en Lituanie, Mooste en Estonie, Ljubljana en Slovénie...

Le groupe s'implante dans ces villes pour des résidences de création de trois à cinq semaines et continue au passage de ponctuer son itinéraire d'interventions légères et impromptues. Invités à prendre part à la Troisième Biennale « Vestige of Industry » et à intervenir lors de la cession interdisciplinaire « Industrial Heritage and Contemporary Culture » dans le site industriel de Kladno du 14 au 26 septembre 2005, le groupe y tient son « Agence de conversation » et propose au public des « balades de friches » puis se déplace à Prague pour participer à un cycle de conférences sur la relation entre art et industrie. À Budapest, il collabore avec l'Oszi Festival (Festival d'automne), l'institut français de Budapest, la structure alternative culturelle Dynamo et la Fondation de recherche en anthropologie urbaine Artemisszio avec laquelle il monte une grande « randonnée urbaine » investigatrice.

Comme point de repère des tribulations du groupe, outil de communication et de relais avec un public sédentaire mais internaute, la construction d'un site internet s'impose dès les premiers repérages. Suivant une carte qui retrace point par point la géographie du parcours, les écrits poétiques ou pragmatiques, listes de tâches, carnets intimes ou événements relatés, messages codés ou explicites, relevés de terrain et papiers collés sont organisés sous la forme d'un album multidimensionnel, cartographie interactive et accessible à tous. Utilisées pour leur capacité liante ou disjonctive ces opérations de mise en forme relèvent encore de ce registre partitionnel précédemment évoqué, registre, qui, selon Laurence Louppe, considère « *l'environnement tout entier comme source d'informations et de sensations que le corps peut capter et transmettre dans un acte poétique immotivé, allégé. [...] enquête incessante sur le monde et sur les informations qu'il nous renvoie comme autant de révélateurs et de notre propre conscience et des instances illisibles entre lesquelles nous vagabondons.* »

Espace suggestif, la carte numérisée n'est pas seulement une miniaturisation de l'espace traversé durant l'expérience et n'a de validité que dans un souci de conceptualisation des contenus. De retour à la base, on met en perspective le précis de voyage pour en tirer de la matière de nouvelles propositions, telle cette suggestion faite en 2007 avec le soutien de la Biennale de Lyon et de la Maison de l'architecture à Grenoble d'*Habiter au bord de la panique*. Le groupe grenoblois ayant l'habitude depuis des années d'utiliser la marche pour se fondre dans l'urbain et se heurtant à des interdictions de passer de plus en plus fréquentes, il désire se faire l'écho des menaces qui semblent actuellement peser sur la liberté du promeneur en conduisant avec l'architecte Denis Moreau, initiateur de *Banlieuedeparis*, discussions et « *promenades inquiètes* ». Reflet d'une performance, la carte est une icône du voyage mais elle possède d'autres propriétés, indiquant dans son sillage tout un jeu de questions ouvertes susceptibles d'être approfondies ou redistribuées. Comme le signale Nicolas Bourriaud, en inscrivant le geste artistique dans un contexte sociopolitique élargi, la carte revêt alors une valeur topocritique: « *la topocritique part de la réalité des espaces humains (domicile, bâtiment, zone urbaine, ville, nation, continent, planète) afin d'interroger les modes de représentation qui forment notre imaginaire et gouvernent nos actions* ». [...]

# LABORATOIRE URBAIN

## Le collectif Ici-même

Esther Salmona

Ici-même [Grenoble] est un collectif à géométrie variable. Composé de trois à trente personnes selon les projets, il vit et travaille depuis 1993 dans des domaines qui se croisent et qu'il mixe : urbanisme, danse, sociologie de terrain, architecture, installations et art sonore, vidéo, déplacement, écriture, performances, marche...

Ici-même touche ce réseau inextricable qu'est l'espace public. En le traversant, motivé par un protocole ou non, les frontières deviennent floues, se déplacent, entre l'artiste, le marcheur, l'habitant, l'auto-stoppeur, le conversant, le masseur, l'urbaniste...

Ici-même parle de "situations-prétextes permettant d'implanter notre campement-laboratoire dans différents environnements : il devient une source de propositions à tiroirs, toutes issues de ce contexte et de cette construction in situ."

### Des projets protéiformes et mobiles

"Un peu plus à l'est..." est un projet issu de convergences d'invitations sur un même territoire devenant le prétexte à un parcours de plusieurs mois en Europe de l'est, en résidence de création ou en interventions ponctuelles, entre 2005 et 2006. "Les paysages étaient extraordinaires" est un projet itinérant et en pointillé entre Grenoble et Port-Saint-Louis du Rhône, constitué de nuits chez l'habitant, d'auto-stop, d'agences de conversation, de concert de sons de ville, de cuisine collective, de concours de dessin et plus encore.

De ce projet est né un livre, dont la forme est écho de l'expérience vécue.

Ils traversent le territoire, ils en sont traversés. Quels passages empruntent-ils ? Quelles impasses rencontrent-ils ?

### Passer

Ici-même a travaillé dans des opérations de concertation commandées par des collectivités territoriales. Dans le contexte des concertations, l'artiste est considéré comme expert. Sa sensibilité, son point de vue, ses pratiques peuvent glisser vers le rôle de tampon social, d'amortisseur politique, de préparateur de terrain avant spéculation immobilière, et ainsi dégager le politique d'une prise directe avec une réalité sociale et spatiale complexe et verrouillée, et partant d'une prise de responsabi-

tés envers les citoyens. Ce qui serait, selon Corinne Pontier, membre fondatrice du collectif, la conséquence d'une "traduction institutionnelle" du positionnement de nombre d'artistes dont la problématique est "hors les murs" et dans l'espace public. Le statut de l'artiste reste problématique, alors que son champ d'action se rapproche, se confond parfois avec celui de l'urbaniste, de "l'aménageur".

Dans cette logique, Ici-même s'est confronté quelquefois, à cause d'une attitude distanciée voire critique par rapport à la commande, à une censure, au détournement de leur propos et à une instrumentalisation de leurs initiatives. Ils ont aussi rencontré l'effet pervers du coup de projecteur qui fait disparaître une situation urbaine fragile. Comment prendre acte et faire partager une poétique de l'espace sans enrayer le déjà-présent ? Ici-même prend une posture, s'en



Carte des activités de Grenoble selon Ici-même



dégage, et ainsi révèle les manques, les aveuglements, les refus. Mais il crée aussi la possibilité de nouvelles relations entre les habitants et leur territoire, notamment en ralentissant le temps, osant faire de cet objet de course(s) un don et un partage.

### Passeurs

Comment rendre la finesse de leurs expériences et faire courir le fil de leurs révélations jusqu'aux oreilles sensibles de ceux qui "sont habilités", quitte à les sortir de leurs positionnements ? C'est d'une part la question de la transmission des expériences par une mise en perspective critique et une mise à disposition de la documentation et des archives, mais c'est surtout la question de l'expérience physique et temporelle de l'espace public déplacé. Alors pour le comprendre, soyons-là, écoutons. Écoutons ceux qui ont une expérience du territoire et ceux qui y vivent.

Au même titre que les artistes, certains architectes, urbanistes, paysagistes prennent le risque de se faire instrumentaliser à travers des jeux politiques oublieux des valeurs d'humanité. Ces valeurs se réactualisent tous les jours dans l'espace de la création, qui est un espace public et libre.

cineme.org



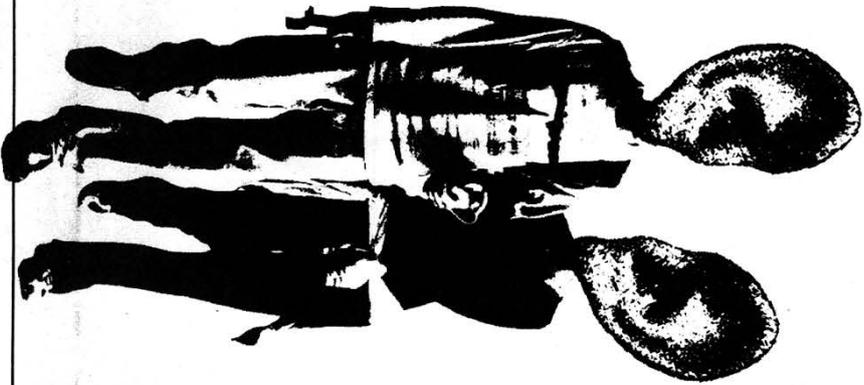
Des idées pour aborder et révéler l'espace public :  
marcher les yeux fermés, s'écouter, se parler, jouer...

# VUE(S)D'ICI À LA BELLE DE MAI

Ici Même

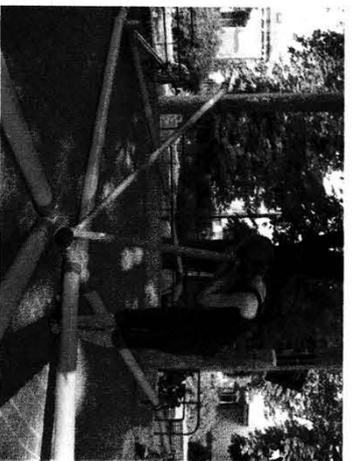
## Have a dream...

**Le collectif Ici Même va profiter de la Journée Nationale des Quartiers pour proposer une promenade visuelle et sonore avec La Friche et sa population envisagée comme une métaphore de la ville tout entière.**



La Journée Nationale des Quartiers est un moment de rencontre entre la population, les associations et les acteurs institutionnels de la Politique de la Ville. A cette occasion, plus de 100 associations et services publics animeront des espaces petite enfance et famille, sports, livre, images et multimédia, un village associatif, un arbre à palabres, des spectacles et projection de films... La fête se terminera par un grand concert organisé avec le Cabaret Aléatoire. Le Collectif Ici Même s'inscrira dans l'évènement avec une fiction visuelle et sonore construite dans le contexte du quartier où la friche est implantée. Pendant 10 jours, les membres du collectif vont accumuler de la matière et proposer une forme sensible, entre documentaire et fiction, qui leur permettra de renvoyer leur perception de ce territoire.

"Nous allons composer une pièce radiophonique in situ et donc on pourra l'écouter à la radio... sur la place publique ou dans sa cuisine... La ville agit sur nous et nous tâcherons d'agir sur elle, explique Corinne Pontier. Ce sera notre perception, celle de gens qui viennent de l'extérieur, d'étranger qui essayent de cerner les pratiques, les usages, les circulations et les flux de ce morceau de ville, La Belle de Mai".



nous un matériau incontournable, une forme plastique à part entière comme les sons, les images, les objets ou les gestes. Nous construisons des situations-prétextes permettant d'implanter notre "campement-laboratoire" dans différents environnements : il devient une source de propositions à tiroirs, toutes issues de ce contexte et de cette construction in situ... Nos accessoires sont souvent des objets trouvés et notre scénographie se construit en marchant. Se déplacer est pour nous l'occasion de nous confronter à des environnements et des réalités sociales particuliers. Inviter, s'inviter, détourner, utiliser, se fonder, se glisser, s'appropriier, habiter, converser..."

Le 7 octobre, le fruit de l'investigation réalisée pendant 10 jours autour de La Friche La Belle de Mai sera livré aux habitants et aux visiteurs. "C'est une expérience à vivre. La proposition devrait générer un décalage pour transformer le regard que les gens portent sur leur environnement, sur leurs habitudes, sur leur mode de fonctionnements". Un cheminement surprise qui partira du cœur du quartier. Rendez-vous est donné place Cadenat. Ce projet s'inscrit dans le cadre d'un partenariat exceptionnel entre le dispositif Passerelle Culturelle porté par la MJC Vieux-Port-Corderie et le jumelage entre SFT et le Rep Saint Mauront Belle de Mai (lire page ci-contre), dont l'enjeu est justement d'inscrire les démarches au cœur du quartier, en complémentarité avec les dynamiques existantes.



# Ici-Même

## Les Concerts de Sons de Ville

"City Sound Concerts" is on the one hand very delicate, but on the other hand very simple and non-pretentious performance that takes place within the public city space. Direct participation is possible for the small group varying from 1-30 people. Participants are asked for the course of the performance (1-1 1/2 hour) to close their eyes and rely on the performers (ie. members of Ici-Même group). After what performers are taking close eyed participants to the walk around the public city space. The walk is carefully planned beforehand by the members of the group, concrete cityspace points and possibility of chance is considered, accidentally occurring incidents and personality of the "walked one" is kept in mind by the organisers. Somewhere in the middle of the walk, the participants are comfortably seated to the benches, soft blankets are wrapped around them and their listening organs, deeply focused on close-eyed listening are "separated" from the outside world with setting the sound protecting headphones. After that the members of the group start intensive sound creation themselves, besides already there existing city sounds- sometimes whispering by the seated ones, sometimes screaming in the distance, sometimes playing prerecorded sounds from the dictaphones, sometimes spreading soundfrequencies over the seated ones from the portable speakers. "City Sound Concerts" opens the way to unknown labyrinths both in inner and outerspace, both inside and outside you. Due that one sense is inhibited, the other senses take over the functions of getting information from the outer world, you are going to hear, to smell, feel the surface you are walking, feel the play of light in the skin of your eyelids and thousands of other new sense combinations what occur thanks to the combination of these senses.

- Evelyn Müürsepp

Ici-Même (Grenoble, France) debuted in 1993 as a poly morphous collective bringing together anywhere from three to thirty people depending on the project and how it intersects with different artistic practices (dance, acting, performance, film, mixed media, field sociology, writing, architecture...). According to the people we meet, the projects we follow, the collective most specifically pays attention to the modes of diffusion of the living arts. This is the space of the "artistic act" and the conception of culture in an ever-changing context. A Mobile Laboratory: Our accessories are often found materials and our scenography is built on walking. Coming and going for us is an opportunity to confront the social realities and specific environments. Our range of activities is vast: inviting, being invited, using, disappearing, sneaking into places, appropriation, dwelling here and there, conversing with people... Ici-Même's research field takes into account demographic ebbs and flows, of goods and services, geography, urban folds and paradoxical spaces, seasons, the news... Conversation for us has become a material to be reckoned with, a plastic form on its own, as sounds, images, objects or gestures are. Conversation is also language, different levels of speech that constitute the polymorphous memory of the present. Forms emerge from this slow day to day motion, as 'City Sound Concerts', 'Urban Walks', or 'Conversation Agencies' for example.

- Ici-Même

This configuration of Ici-Même to land in Estonia was:  
Corinne Pontier, Samuel Ripault, Tomas Bozzato, Anne-Laure Pigache,  
Cecile Cumej.



.../...

I asked two members of Ici-Même to briefly reflect on their experiences in developing the "City Sounds Concerts" project and carrying it out in Tartu.

Corinne Pontier: Well the City Sound Concerts idea grew out of a more general work and general way to think about how we can talk about all the experiences we made in the past, talking about the city and the way to go through the city and the way to be in the city. We looked at many experiences in several directions and through this the sounds slowly became part our activities with the senses. So this performance came really from all our other previous experiences. It all came little by little, from a very synesthetic point of view talking about the city.

John Grzinich: So the sound is a result in a way or the kind of step in the process of experiencing the city and interventions or actions in the city.

CP: Yes.

JG: But why sound, how did that come?

CP: There are several reasons. Its perhaps the visual always comes first. We forget to listen to the sounds. All is done for the visual but not for sound. First perhaps we were looking for the experience of how we can share something and how to talk about travel without only making story. We are looking for the situation where we can talk about travel in the city and the sharing of experience.

Anne-Laure Pigache: ...and without being narrative.

CP: Ja, and with living something together, in an active situation. Not- you sit down and I make you a concert, no- we were looking for something more active. We tried a lot of things but the idea of sharing was in the center of the situation. So we had to negotiate something to talk and say, "we are going to try something together, do you agree?" It came from this way to thinking.

JG: So if you are talking about this experience you do together with the person, you know, how you interact, then you are also saying that these concepts develop with people in the city?

A-LP: Corinne was talking about the negotiation, when we are preparing the performance, when we arrive in the city we have to take time to negotiate with the shopkeeper, or with the people in the streets. We just explain that we are walking with people just to hear the sound of their activities. This is the negotiation because they might realize that, "Oh yes, my activities produce sounds that could be heard by others".

JG: So my main question is about this interaction with the city. You obviously have a different experience in every place. I know this is also looking at cultural phenomenon, but if you could mainly think about how the people here in Tartu reacted to your different requests and also the experiences of the participants. Are there some things you really noticed here?

CP: We have a strategic way to try things. For instance we always try the experiences on ourselves. We start by walking with closed eyes, with a guide. She guides me and it's the way to feel the reactions in this exact situation. This is a new situation really. When we arrived we didn't know

anything about Estonian people, and we were afraid. We were thinking, "Oh, Tartu, it's absolutely not possible here... how? Who are we?, doing that and sitting down here, even moving the benches... how can we manage? are we allowed to do that? all these questions are there.

A-LP: It's like surfing the situation...

CP: Will people here say "no" or "yes"? Perhaps its better not to ask and just to try something. I do it... what happens? Oh its good, we can do it a little bit at a time. Its really a kind of surfing.

JG: Were there any surprises?

A-LP: So yes, the reaction of the others... It is hard to say because maybe it's how we interpret something. For example, at the beginning it was a bit strange, even just to walk in the street and you smile to people because you do not understand anything... even in the shop we are used to the talkative French way, and here, nothing, no "hallo!"

CP: In Budapest, people wanted more to touch us after the performance. They need to touch the hands of the guides. They need to be sure its this guide, who took care of them. Here it was not so much, there was a more global way to accept the idea. A lot of people were asking here: how did you get this [project] idea? It was something new here I think.

Laughing...

A-LP: There was the possibility for me to go really close normal people in the street because people kept doing what they were doing. That's OK, whatever you want to do. It's no problem.

CP: I also found something within the city space, but only after a few days of exploration. In Tartu you have to go inside the buildings, or rather that some spaces attract you because they have an interior life. There are the shopping spaces that you don't notice so much from the street like the Kaubamaja or the small spaces that are like streets inside the buildings. Or there were some unusual spaces like the café across from Y-Gallery where there seems to be three shops without any clear border between. I liked this after I discovered it. This became important for guiding people, to take them in and out of the different spaces where you notice the real changes in the city sounds.

Mooste, April 28, 2006

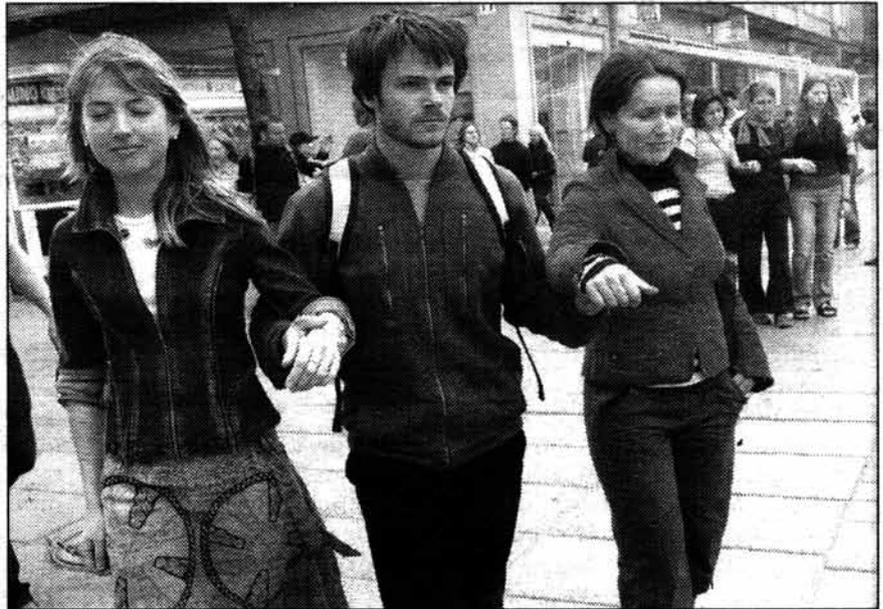


## Prancūziškas miesto tyrinėjimo receptas

„Išjunkite mobiliuosius telefonus, nusiimkite akinius, užsimerkite, pasitikėkite vedliais ir klausykite miesto garsų koncerto“, vakar vakare Laisvės alėjoje prie fontano susirinkusią grupelę kauniečių instruktavo keliaujančių menininkų grupės ICI MEME iš Grenoble (Prancūzija) nariai. Septintus metus gyvuojančios grupės projektas „Miesto garsų koncertas“, vykdomas įvairiuose Europos miestuose, skirtas viešųjų erdvių tyrinėjimams.

Kiek vertas pokalbis su nepažįstamuoju? Iki kada neprivaičios erdvės išliks? Ar mūsų visuomenės daugiau remiasi į baimę nei į troškimą? Kas yra iššvaistytas laikas? Į šiuos klausimus performanso dalyviai atsakymą turėjo rasti pasinaudoję prancūzišku miesto tyrinėjimo receptu: valandą vaikščiodami užsimerkę, klausydami, uosdami, o paskui aptardami savo potyrius.

Iki penktadienio performansai vakarais bus vykdomi Laisvės alė-



Performanso „Miesto garsų koncertas“ dalyviai valandai tapo neregiais

Edmundo KATINO nuotrauka

joje prie fontano, o šeštadienį „Miesto garsų koncerto“ vieta taps

kita judri Kauno viešoji erdvė - Autobusų stotis.

### Traduction → La recette de l'exploration de la ville à la française

« Éteignez le portable, enlevez les lunettes, fermez les yeux, confiez-vous aux guides et écoutez le concert des sons de la ville » - hier soir près de la fontaine, à Laisves alija, les membres du groupe Ici-Même de Grenoble, donnaient les instructions aux citoyens de Kaunas.

Le projet du groupe existant depuis sept ans - le *Concert des sons de ville* - destiné à explorer les espaces publics est réalisé dans différentes villes d'Europe. « Que vaut une conversation avec un inconnu ? », « Jusqu'à quand existeront les espaces publics ? », « Notre société se fonde t'elle plus sur la peur ou sur le désir ? », « Qu'est-ce qu'un temps de parole ? »... Les participants aux performances devaient trouver des réponses à ces questions après avoir essayé la recette à la française de l'exploration de la ville : se promenant pendant une heure les yeux fermés, oreilles dressées, sentant les odeurs et puis, après, parlant de leur expérience.

Les performances auront lieu près de la fontaine, à Laisves alija, jusqu'à vendredi, le samedi, l'autre endroit bruyant deviendra le lieu du *Concert de sons de ville* - la station des autobus.

## Documensonge d'*ici-même*

l'archive d'une bande d'artistes comme mythomanie subversive

**TRACE.** Les images face à toi, tu les vois défiler, c'est un film. Le film se déroule, c'est une trace. "J'ai vécu", quelque chose dit ça, quelqu'un. Tu perçois les silhouettes par petits bouts fugitifs, et quelquefois presque englouties par la brume de l'effacement. D'autres ont vécu, c'est ce que tu constates par cet assemblage de corps hétérogènes, irréguliers, abîmés, rayés, souvent du Super8 noir et blanc, quelquefois de la vidéo pas très propre, surexposée, pixelisée. Tu vois l'expérience dont ces images sont issues se perpétuer devant toi. L'expérience a dû commencer avant, avant toi, avant même l'idée d'un film

qu'on projette devant toi. Par dessous la figuration des corps, la pellicule noir et blanc dit ça (c'est une plus-value poétique des images super8), et la vitesse de défilement, légèrement accélérée, le répète : ce que tu vois viendrait d'un autre temps.

**MENSONGE.** Tu n'es que spectateur d'une chose passée, mais l'expérience continue maintenant, dans le présent, et tu penses que quelque part, cette expérience c'est la tienne. D'autres ont fait ce que tu vois. Pourtant, d'une certaine manière, ce que tu vois, c'est toi. Tu sens monter en toi ce gros mensonge plein de

possibles, et comme quand tu étais gamin devant les films, tu penses ça : "Oui tout ça, c'est moi qui l'ai fait. Ces gens qui marchent en groupe avec leur barda en traînant des pancartes, c'est moi. Les autres, en costume-cravate, qui se mettent à courir sans raison au milieu des passants, oui c'est moi. Ce type qui court encore sur une place en fendant la foule, c'est moi. L'immobile allongé par terre comme un bouddha, c'est encore moi. Les autres en costard et tailleur qui font la course avec des voitures, qui se jettent sur les capots au feu rouge comme des débiles, c'est encore moi. Ceux qui courent encore, qui fuient sur une plage désertique, c'est toujours moi. Ceux qui jouent au foot au ralenti avec un ballon rouge et mou, gros comme une voiture, toujours moi. Ceux qui campent à même le bitume, qui arrosent tout le monde aux carrefours, qui tiennent colloque sur un parking de centre commercial, tout ça c'est moi... Je suis une bande d'idiots qui courent tout le temps, qui font les fous sur la chaussée, sur les places, devant les magasins, dans les couloirs, sur la route, au feu rouge, sur les passages piétons, sur les parkings. Je suis cette bande, je suis cette meute, je suis tous ces gens liés ensemble par les actions bizarres que nous disséminons dans les rues de villes indéterminées, de toutes les villes. Je suis de l'utopie."

UTOPIE. Pas l'Utopie, mais de l'utopie. Pas l'Utopie comme une vision achevée, pas un bloc d'achèvement imaginaire et paradisiaque qui soulage et console devant la tristesse du monde réel. Mais une matière tangible, une quantité, un produit qu'on peut injecter à différentes doses dans nos actes, dans nos vies réelles. U privatif, et topos, le lieu. Peut-être un lieu qui n'existe pas, mais surtout

quelque chose qui existe sans lieu...

*Faut-il se débarrasser une fois pour toute de cette notion ? Ou au contraire retenir cette notion de ce qui est nulle part, s'identifier au nulle part, afin de l'étendre partout, du fait de notre présence agissante... La monnaie vivante, Pierre Klossovski.*

S'affranchir de toute localité, brouiller les cartes et les assignations, fricoter avec la fiction. Faire pencher le réel, le faire tendre vers l'indécidable, jusqu'à basculer dans le ni-oui ni-non, ni-toi ni-moi, ni vrai ni faux.

DESIR MYTHOMANE. Une formule de Wim Wenders te revient : *"Toute fiction peut être perçue comme un documentaire sur ses conditions de tournage"*. Et tu penses que ce film-là rendrait compte en même temps de deux dimensions différentes de l'aventure collective d'*ici-même*. Il témoignerait à la fois de certains actes qui ont eu réellement lieu (relevant du théâtre de rue, d'un art relationnel, du néo-situationnisme, du détraquement poétique, comme on veut...) en même temps que de la fiction qui a mis en marche tous ces gestes, du désir qui les a fait tenir ensemble dans le temps.

Il ne s'agit donc pas du plus fidèle document, mais pour l'instant il est unique, et surtout tangible. Tangible en particulier pour toi lorsqu'il te permet justement d'en fictionner quelque chose, de contempler et de t'identifier à cette image de groupe (image qui n'est peut-être pas le réel du groupe, du moins TOUT le réel du groupe), de participer à la grâce que ces images dégagent. Et plutôt que d'une quelconque perfection, cette grâce vient déjà de ce que ce film a pu retenir des fragiles moments de vie dont il est issu, et de l'impulsion enthousiaste qui les a fait exister.

.../...

.../...

D'ailleurs, comme le dit Godard à propos des stéréos dites de "haute fidélité" : "Haute fidélité... Mais fidélité à quoi ?" Car tout ça, le film, comme l'aventure disparate dont il veut dépasser la fragmentation, relève de toute façon de la mythomanie, d'une mythomanie subversive et joyeuse. Il s'agit donc pour toi d'un "documenteur" simplement fidèle à ce désir-là, à un désir peut-être inassimilable et informulable, mais qui supporte tous les gestes (minuscules et réels, réussis ou ratés, triviaux ou héroïques) qui ont composés cette utopie concrète. Fortuitement ou pas, certains grands films du cinéma ont déjà dégagé ce genre d'aura. Parce que leurs tournages ont été des aventures pleines d'enseignements et d'enjeux profonds, comme souvent le sont les aventures collectives. Mais d'autre fois aussi parce qu'à tous les niveaux de leur fabrication, ils ont été des expériences capables de révéler, à l'échelle d'une bande d'individus en recherche, la possibilité d'autres rapports de travail, d'autres types de relations entre les êtres. C'est une part révolutionnaire de ce genre d'aventures, vécue quelquefois de manière programmatique, d'autres fois de manière plus spontanée. En vrac : *Les Idiots* de Lars



Von Triers, certains films de Cassavetes, Pasolini, Garrel, Rivette, Eustache, Rouch, Perrault... Toutes sortes de "films de famille", de films de bande, de "fictions familiales" sous-tendues par de vraies familles d'artistes, de vraies tribus de créateurs.

*Ici-même* t'aura donc parlé depuis un lieu incertain. Ce lieu, tu aimerais pour ton compte l'appeler "cinéma", mais tu sens bien que ça ne suffit pas. Tu voudrais pousser jusqu'à cette instance "magique" de ton rapport au monde, le point où ce qui sépare ordinairement la fiction de la réalité peut se dissiper parmi les sortilèges d'une "fiction vécue", d'un rêve éveillé.

Boris Nicot

.../...



## Traverses et digressions

Du film *d'ici-même* je garde surtout deux choses : un raccord et une scène.

### Un raccord

Un raccord "à l'envers", à 180°, de ceux que l'Académie du cinéma qualifie d'impossible et qu'interdit formellement le règlement du Syndicat des monteurs unifiés... Il s'agit d'un plan de jeunes gens ramassés sur eux-mêmes, prêts à courir, filmés de gauche en vidéo, suivi – cut – par un plan des mêmes, filmés de droite en super 8. Centrifugés d'un demi tour les visages s'inversent et quelque chose est chamboulé. Désordre ? Reclassement instantané. L'effet produit par ce montage est une fulgurante et furtive friction, une torsion fractionnelle, une bouffée décoiffante de discontinu. Une ambiguïté que je chercherais vainement à expliciter davantage. Une forme aberrante, sans doute – et le règlement des monteurs dûment accrédités a raison de la trouver impossible. Mais de là à la proscrire ! Ce serait se priver d'un plaisir.

### De l'inconvénient de parler du cinéma comme d'un langage

Cet élément du film m'invite à méditer sur les codes du soi-disant langage cinématographique. Soit-disant, car, bien que la formule passe comme une lettre à la poste, cette idée du cinéma comme langage est conceptuellement fragile. Questionner ce lieu commun est l'objet de cette digression.

### Essences et différences

Avant de décider si le cinéma est un langage on pourrait se demander ce qu'est un langage, et ce qu'est le cinéma.

*Qu'est ce qu'un langage ?* C'est une construction qui n'est pas le monde (même si elle est un monde) et qui traduit le monde d'une certaine façon. D'une certaine façon, et non de la seule possible. Un constat premier de la linguistique est l'arbitraire du signe. L'idée de cheval est signifiée de manière aléatoire, là par "horse", ici par "cheval". Les esquimaux ont, paraît-il, de nombreux mots pour désigner la neige (ou plutôt les neiges) quand nous n'en avons qu'un.

*Qu'est-ce que le cinéma ?* C'est un prélèvement du monde phénoménal suivi de sa restitution sur un écran et des haut-parleurs. Vous trouverez peut-être cette définition réductrice, je la crois, quant à moi, fertile dans sa simplicité.

Le cinéma est fondé sur une technique directe d'enregistrement, de décalque photosensible (l'image) et électromagnétique (le son).

Les langues sont essentiellement conventionnelles et interprétatives alors que le fondement du cinéma est universel et réceptif.

Il existe, bien sûr, des pratiques verbales qui se décentent vers une objectivité, comme il existe des usages du cinéma qui penchent vers le discours ou la fabrication

.../...

.../...

(l'œuvre de Méliès est le prototype du cinéma comme fabrication – ou *poesis* –, un autre gisement dans ce domaine est la publicité, qui tient notamment d'une rhétorique en images et d'une *poesis* semi-fantastique). Des pratiques de la langue voudraient aller vers une sobriété descriptive, vers un simple relevé des choses, un *donner à voir*. On trouve de nombreux usages du cinéma qui travaillent à des effets signifiants spécifiques et à des inventions phénoménologiques. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a aucune consubstantialité entre le mot et la chose quand au contraire entre une chose vue dans la réalité et son image projetée sur un écran il existe un rapport de décalque, une radicale isomorphie.

Par le prisme caméra/projecteur, micro/haut-parleur, on n'aboutit pas à une identité absolue entre la copie et le modèle mais à une égalité de forme, c'est à dire à une iso-morphie. Le mot forme est pris ici dans un sens différent de l'usage commun. C'est une notion informée par la théorie de la forme, la *Gestalttheorie*. La théorie de la forme est une psychologie de la perception qui considère qu'un cercle non fermé est perçu comme un cercle, et que l'objet d'une perception ne change pas s'il est agrandi, diminué, modifié globalement, à condition que ses éléments internes demeurent dans les mêmes rapports les uns par rapport aux autres. Le maintien d'une forme, au passage d'un objet à sa copie, ne dépend pas d'une similitude exacte. Il s'agit d'une égalité entre (a) les rapports internes au sein du résultat de l'enregistrement et (b) les rapports internes au sein de la source de l'enregistrement. Le gris du film n'est pas le gris de la réalité, mais les rapports de nuances présents sur l'écran et ceux de la réalité de référence sont identiques. Pour préciser, admettons que ce n'est pas toujours exactement le cas. Par exemple : tel ou tel changement de contraste peut survenir. Mais ce changement ne modifie que la résolution



des valeurs et non la relation d'ordre qui va du foncé au clair. Et, puisque les rapports de ligne, les contours, les tâches, qui parcourent et relient les figures sur l'écran restent identiques aux rapports de ligne, aux contours et aux tâches présents dans la réalité, puisque la plupart des attributs de la forme globale sont maintenus, la forme que l'on voit sur l'écran est bien celle de son modèle. Les formes audiovisuelles du monde et les formes restituées sur une télé ou dans une salle de projection sont isomorphes, psychologiquement confondables et immanquablement confondues.

Si je vois sur un écran l'image de Tartempion - ou d'Auschwitz – je fais une expérience de Tartempion – ou d'Auschwitz – radicalement différente de celle que je ferais à la lecture d'une description de ces entités. Mon expérience est im-médiate. L'image cinématographique n'a pas cette distance par rapport à la réalité qui sépare un signifiant de son signifié. L'image projetée sur un écran qui montre un être, une chose où un événement ne me mettent pas face au signe de cet être, de cette chose ou de cet événement, mais : face à eux.

Que le cinéma ne soit pas un langage, un autre fait l'atteste : au contraire des langues, il ne s'apprend pas. On le sait naturellement une fois le monde appris. Souvenons-nous de la frayeur des premiers spectateurs devant l'Entrée du train en gare

de La Clotat. Il s'agit peut-être d'une légende mais qui correspond à l'adhésion spontanée que le cinéma suscite, à sa lisibilité innée. Le cinéma ne s'apprend pas, car, s'il n'est pas tout à fait le monde, il est du moins dans un rapport d'immanence avec celui-ci. Tout au plus doit-on apprendre qu'il n'est pas le monde en direct (même s'il provient d'un enregistrement direct) et que s'y déploient fréquemment des mondes fictifs.

#### Contingence

Mais – c'est la deuxième idée –, la cinématographie peut, lorsqu'un réalisateur ou un groupe social s'en empare pour certains projets, devenir l'occasion d'usages et de pratiques narratives où peuvent se déployer les éléments d'un langage audiovisuel. Un fondu enchaîné cela signifie. Un chapeau, un gant, peuvent métonymiser (signifier par inclusion ou par contiguïté), métaphoriser (signifier par analogie), pointer sciemment vers quelque chose d'autre, ailleurs, hors-champ, à un autre niveau, dans le récit ou hors de lui... Mais les élaborations significatives audiovisuelles narratives, ou encore conceptuelles – comme c'était l'intention méthodique d'Eisenstein d'y aboutir – sont-elles autre chose que des développements secondaires et des excroissances à partir du fondement "immanentiste" du médium ? Des excroissances, des contingences, et parfois des parasites. Car il est agréable de pouvoir considérer, parfois, un chapeau et un gant dans leur simplicité de chapeau et de gant. Le cinéma n'est pas un langage, il n'est pas, avant tout, fait pour être compris. Il donne à voir, ce qui est totalement différent. Là est son prodige – et ce prodige n'est pas si pauvre qu'il faille le compléter à tout prix par des couches de fabrication. Bien sûr, il peut servir à des usages significatifs, par lequel les choses peuvent acquérir une

signification spécifique qu'elles n'ont pas dans une réalité préalable. Souligner la transparence du cinéma ce n'est pas nier les pratiques qui pensent et font penser en images, qui signifient et spéculent en images. Mais lorsque les choses d'un film ont la même signification que dans la réalité alors elles ne sont pas significatives de cette réalité – car signifier c'est mener par une chose vers autre chose. Elles sont alors tout simplement ces choses. Elles les (re)présentent de manière transparente. Et il est alors abusif de parler de langage audiovisuel.

Affirmer l'immanence cinématographique est aujourd'hui une idée minoritaire. Mais que telle ou telle pratique soit socialement majoritaire ne l'empêche pas d'être contingente par rapport au médium. Percevoir la contingence du réel des pratiques est la condition d'une pratique créative.

#### Anarchie

Troisième idée : en cinéma "tout est permis" ! Le bien, le bon, le beau audiovisuels ne sont soumis à aucune règle a priori. Là se révèle une nouvelle antinomie du cinéma et du langage. Les langages par excellence, les langues, ont une efficacité qui est soumise à des règles grammaticales, lexicales et phonématiques. L'art poétique peut jouer avec ces règles mais si un poète en balance par dessus bord un pourcentage trop élevé la langue éclate. On peut tirer les langues mais seulement dans une certaine mesure, à moins de basculer dans *autre chose*. Au contraire, un film peut fort bien ne ressembler qu'à lui-même, il peut chambouler les habitudes et "tout réinventer" sans cesser d'être un film. Voilà. Les thèmes abordés dans ce texte sont volumineux et complexes. Ma réflexion

.../...

.../...

a été stimulée par certains éléments du film d'*ici-même*. J'ai connecté ces éléments avec des problématiques qui m'intéressent. Il s'agit-là de questions plus que de réponses achevées. Ces idées appellent, en retour, désaccords et compléments.

Quelques éclairages :

André Bazin : *Ontologie de l'image photographique* ; Eric Rohmer : *La Somme d'André Bazin et Vanité que la peinture* ; Luis Prieto : *Notes pour une sémiologie de la communication artistique* ; Nicole Brenez : *Une image peut-elle expliquer, critiquer, argumenter, conclure, et comment ?* dans *L'Etude visuelle. Puissance d'une forme cinématographique* ; Paul Guillaume : *La Psychologie de la Forme* ; Lewis Carroll : *Alice au pays des merveilles* (pour la contestation par Alice des lieux communs de la Reine de coeur et pour l'autorité dont Humpty Dumpty fait preuve devant les mots) ; Jacques Bouveresse : *Vertiges et sortilèges de l'analogie*.

**Retour au film**

L'effet de montage mentionné au début de ce texte, ce raccord pas raccord (et pourtant raccord dans la fraction de seconde), ce non-raccord (par la texture de l'image qui est passée de la vidéo au super 8, par l'axe de prise de vue qui s'est déplacé à 180° et qui a inversé le sens de l'action) cet autre chose qu'un raccord, n'est pas une infraction par rapport à un langage. C'est quelque chose de bizarre néanmoins. Bizarre par rapport à la perception naturelle, hétérogène par rapport aux habitudes phénoménales. Hétérogénéité, torsion. Création, *poiesis*. Surgissement agréable d'un trait de réalité alternative. L'ai-je bien vu ? L'ai-je rêvé ?

**Une scène**

Un autre élément qui m'a spécialement plu dans ce film est une mêlée, un conflit

emmêlé au sein d'un groupe confus, centré dans son fouillis... Et soudain, sans crier gare : résolution centrifuge. D'une manière qui nie le chaos antérieur, absurdement et souverainement - discontinuellement, amnésiquement -, les protagonistes zappent et quittent le lieu, laissant pour toute trace de la crise antérieure : un corps gisant.

Le cadrage de cette scène est à mes yeux tout à fait adéquat : plan large, en légère plongée. Il était important de filmer cette action de manière claire et non appuyée, pour en restituer à la fois la clarté et l'ambiguïté.

**Négatifs**

Derniers points : le disparate et la dimension "film de copains" (cet aspect n'écrase pas le film mais le colore fortement). Cela constitue pour moi des faiblesses de cette réalisation.

Je trouve l'accumulation des entités qui se succèdent sans réellement s'entrelacer davantage frustrante que réellement enrichissante. J'ai l'impression que chacun de ces éléments a trop peu de devenir, pas assez d'espace pour pleinement exister.

Quant au qualificatif "film de vacances", prononcé après la projection par une spectatrice qui semblait bien connaître *ici-même* (et qui répondait ainsi plutôt négativement à l'invitation des réalisateurs à voir ce film comme un film, c'est à dire comme autre chose qu'une simple archive privée), cette remarque m'a semblé pertinente. Dans son texte, Boris Nicot explique sa propre réception, parlant de son identification avec cette aventure de happenings et de dérives... Il parle aussi de la possibilité pour un "film de copains" de dépasser le simple effet de connivence. Peut-être. Mais face à ce film ma perception n'est pas celle-ci. Dans l'ensemble, je ne me suis pas senti très concerné.

**Conclusion**

Je n'ai pas aimé l'ensemble du film, le film en tant qu'ensemble. Mais il contient des passages que je trouve précieux. Il s'agit de moments qui allient la grâce à une précision d'artisan, à une expertise.

Cela me donne envie de voir un jour une autre réalisation de ces mêmes auteurs.

Pierre Grimal

# Quand la psychiatrie mélange l'art au Valium

Depuis vingt-trois ans, le bâtiment 3 bis F de l'hôpital psychiatrique d'Aix-en-Provence accueille des artistes en résidence – gens de théâtre ou de cirque, peintres ou poètes. Une initiative unique en Europe.

EL MUNDO  
Madrid

Trois heures de l'après-midi. Vingt personnes se massent devant l'entrée du centre d'art contemporain 3 bis F, situé dans l'enceinte de l'hôpital psychiatrique Montperin d'Aix-en-Provence. Les membres de la compagnie de théâtre Ici même, un collectif grenoblois, leur ordonnent de fermer les yeux. Pendant un peu plus d'une heure, les patients de l'hôpital – schizophrènes, psychotiques à divers stades ou toxicomanes et alcooliques – ainsi que les visiteurs inscrits à cet atelier vont tenter d'éprouver les sensations auxquelles se confronte un aveugle. But de l'action ? Echanger des sensations, rapprocher des mondes habituellement opposés et favoriser une interaction entre des artistes qui trouvent, dans ce lieu si insolite pour la création, leur inspiration et des malades qui ont ainsi accès, même de façon momentanée, à d'autres territoires mentaux. De la thérapie ? Non, de l'interconnexion.

Le groupe se dirige vers le jardin, promettant de ne pas ouvrir les yeux. Chacun est guidé par un membre de la troupe de théâtre. Soudain, la voix éraillée d'un homme s'élève de derrière la haie : "Mais que font tous ces gens ? Pourquoi ont-ils effacé leurs yeux de leur figure ?" Un membre de la compagnie s'approche de lui doucement et essaie de lui expliquer en quoi consiste le "jeu". Jean-Paul, schizophrène non agressif, accepte plus ou moins l'explication.

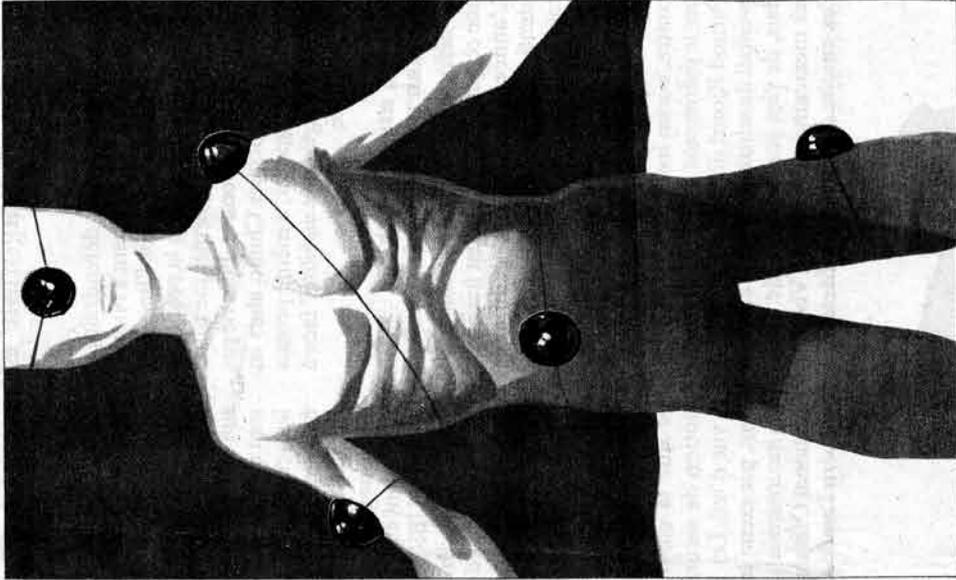
## UNE BANDE SONORE PLEINE DE BRUITS ET DE SILENCE

Enveloppés dans des couvertures, un énorme casque sur les oreilles, les participants sont soumis à un véritable déluge de sons. Une bande sonore insolite, sur laquelle ils entendent des oiseaux, des voitures, des gens, le vent, des grincements, des cris. Bref, les bruits de la vie moderne. Et, tout à coup, plus rien. Un silence total, d'où surgissent des sensations inattendues : l'inquiétude, la peur, la solitude, la tristesse, la joie, les rires et le chagrin s'entremêlent. Soudain, au beau milieu de l'expérience, un autre "locataire" de l'hôpital fait irruption sur la scène. "Moi aussi, je veux le faire." "Mais tu arrives un peu tard", lui répond quelqu'un. "Je sais, désolé, mais moi aussi je veux le faire." Il n'y a plus de casque pour lui. Il se jette sur le sol et se met à hurler. La colère du jeune homme – il doit avoir au maximum 20 ans – dure dix secondes. Puis il bondit comme un ressort et s'en va vers le pavillon Clément, où il vient d'entendre la musique métallique des Art's Felus, l'une des autres troupes d'artistes en résidence au 3 bis F.

Née de la volonté de rapprocher le monde des "socialement connectés" – ceux qui ont toute leur raison – et celui des "socialement déconnectés" – ceux qui ne l'ont pas –, cette résidence d'artistes, implantée au cœur d'un hôpital psychiatrique, est unique en Europe. Derrière cette initiative, quelques médecins, des artistes et des hommes politiques qui veulent

rayeur de la face du monde les asiles d'aliénés à l'ancienne et l'idée odieuse que certains fous sont incurables. Il n'y a pas d'électrodes, à Montperin. Mais il y a le bâtiment, le 3 bis F, dont le nom reprend celui de l'un des anciens pavillons qui servaient, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à isoler les "folles dangereuses" du reste de la société.

Le 3 bis F, doté d'un budget annuel de 540 000 euros, vient de fêter ses vingt-trois années d'intense activité. Chaque année, environ 10 000 visiteurs extérieurs y participent. "Des expériences similaires sont menées ailleurs, mais ce qui nous distingue des autres est que nous avons un siège et une programmation stables", explique la directrice du 3 bis F, Sylvie Gerbault. C'est une femme énergique, au regard scrutateur, qui d'entrée de jeu annonce le coupleur : "Notre objectif premier est de changer complètement l'idée que les gens qui ne sont pas confrontés à ce genre de troubles se font des malades mentaux, et de créer un lien entre ces derniers et le monde extérieur. Pour y parvenir, nous avons recours à des gens qui créent, et nous leur demandons de ne pas se contenter, pendant leur séjour au 3 bis F, d'organiser et d'animer des ateliers d'art, d'écriture, de danse, de théâtre ou de cirque, mais de s'impliquer dans un authentique travail de recherche et d'avoir l'esprit aussi ouvert que possible."



▲ Dessin de Thomas Fuchs paru dans The New York Times Book Review, New York.

.../...

Ce qui est facile à dire, mais moins à faire. Avoir l'esprit ouvert et oublier tous ses préjugés lorsqu'on vous propose d'entrer dans le pavillon des psychotiques considérés comme irrécupérables pour leur faire écouter un concert de sifflets ou leur présenter une courte pièce de théâtre n'est pas la mission la plus simple du monde.

Pauline, de la compagnie Ici même, ne s'est pas encore remise du choc ressenti lorsqu'elle a pénétré dans ce monde inconnu. *"C'est une expérience forte, très forte. On se retrouve non pas devant un autre monde, mais devant beaucoup de mondes, tous différents les uns des autres, et parfois on ne sait pas comment réagir : ces gens vous observent, vous touchent, crient, essaient de démonter la sonnette, comme s'ils étaient des enfants... mais la vérité est qu'ils participent, ils s'impliquent. C'est un public fabuleux. Et je crois que ce que nous faisons les aide vraiment."*

#### **CERTAINS PSYCHIATRES CONTESTENT CETTE MÉTHODE**

Des médecins sans stéthoscope, des infirmières sans blouse blanche, des patients sans rien à perdre et un public sans complexes assistent ensemble à une infinité de manifestations qui vont de l'exposition de peinture à la pièce de théâtre en passant par des "performances", des spectacles de cirque, les "promenades artistiques" et des conférences de discussion.

*"Nous ne nous faisons pas d'illusions, tout ici n'est pas parfait, commente sur le ton de la confiance Hamid Belgacem, l'un des trois infirmiers psychiatriques que l'hôpital Montperrin "prête" au 3 bis F chaque année. En psychiatrie, il y a beaucoup d'écoles et de façons de travailler, et il y a des médecins qui se prêtent à l'expérience et d'autres non. Certains envoient tout le temps des patients pour qu'ils participent aux ateliers et aux spectacles, et d'autres refusent d'entendre parler de cette méthode parce qu'ils n'y croient pas, ou s'en méfient carrément."* Pour Hamid, *"le 3 bis F est une bonne chose pour les responsables de l'hôpital, parce qu'il leur fait une très bonne publicité"*.

On croise dans les cours et les parcs du 3 bis F des peintres et des acteurs, des mimes et des photographes, des jongleurs et des acrobates, mais on ne peut s'empêcher de ressentir également une immense sensation de cassure lorsqu'on voit certaines portes se refermer. A Montperrin, il y a des comiques et des dessinateurs. Mais il y a aussi des gens sous Rohypnol et sous Tranxène. Nous sommes certes dans une résidence d'artistes, mais nous sommes aussi dans un asile psychiatrique. Ici, il ne viendrait à l'idée de personne de dire comme Dalí : *"La seule différence entre moi et un fou, c'est que moi je ne suis pas fou."*

**Borja Hermoso**

### Pourquoi avez-vous créé un collectif ?

○ **CORINNE** : Quand en 2000, on a fait le choix de travailler en priorité dans l'espace public, tous les membres du collectif avaient, je crois, envie d'être aux confins de leur propre pratique. L'architecte ne voulait plus faire de l'architecture comme il l'avait appris et la sociologue avait des choses à dire de sa pratique. Moi, je suis danseuse. J'en avais assez de l'isolement, je m'interrogeais sur mon art. Ce collectif a maintenant plus de 10 ans. Il a connu de nombreuses formes, des glissements, selon les projets. Certains poursuivent d'autres activités hors du Collectif, d'autres non. Certains partent et reviennent. Mais le collectif n'a jamais cessé d'exister.

○ **GILLES** : Faire partie d'un collectif n'a pas forcément été un choix délibéré. Cela correspond surtout à une alternative pour des artistes en marge d'un système institutionnel. Cela n'empêche pas d'y chercher un chemin personnel, mais le fait même de côtoyer d'autres gens fait que l'on ne travaille pas de la même manière, selon l'ego et le genre artistique.

○ **CORINNE** : Déjà au début d'Ici-Même, en travaillant avec des gens qui venaient d'autres disciplines, la confrontation de nos propres matériaux à ceux des autres était immédiate. Les propositions s'inscrivaient soit dans les corps, soit dans les objets, les sons, les images ou les espaces. On faisait en sorte que, de tous ces matériaux, naisse une seule et même partition. Nous improvisions beaucoup, ce qui nous semblait la seule façon de proposer de nouvelles règles du jeu et la signature était déjà collective.

○ **CÉCILE** : Il y a 4 ans, j'ai intégré le groupe, j'y étais à l'aise. J'ai pensé que cela durerait parce que je pouvais composer avec mes autres activités. C'était viable. À Grenoble, ce collectif était très identifié au sein des réseaux alternatifs. Ici-Même, m'a séduite par la simplicité avec laquelle on pouvait s'y inscrire. J'ai su qu'on allait pouvoir mobiliser toutes nos compétences, voire les transformer jusqu'à les oublier ; c'est très libérateur.

### Quelle est l'identité d'Ici-Même ?

○ **SAMUEL** : Il y a des terrains d'intervention reconnus comme étant ceux d'Ici-Même. Pour le reste, notre identité est notre point de vue. Le Collectif est réuni autour d'un point de vue commun qui n'est pas celui de chacun, qui n'est pas non plus un compromis, mais plutôt une volonté déterminée de la part de chacun de se mettre dans une position collective. Pour moi, il est

très intéressant de pouvoir développer des problématiques communes à mon travail personnel et à celui que je mène avec Ici-Même. Et en même temps de pouvoir déplacer mon point de vue parce que mon travail personnel en est nourri, même s'il est souvent mis en sommeil. Je dirai que l'identité du Collectif se concrétise après coup dans ce mélange, ce va-et-vient. Personne n'est à une place personnelle, tous acceptent de faire un pas de côté pour être à la place d'Ici-Même.

○ **CÉCILE** : Ici-Même m'a permis d'affirmer des choses personnelles, en tant que sociologue. J'y approfondis des questions, leur donne du poids. Je n'ai jamais senti que la sociologue en moi était compromise dans le travail du collectif. Au contraire, cela permet de réintroduire de l'étrangeté par rapport à ce qu'on fait d'habitude, en dehors du groupe. Mais ça permet aussi que le groupe soit toujours étranger à lui-même.

○ **GILLES** : La question de savoir si notre travail est bien identifiable et si la continuité est là, nous obsède moins que de tenter d'être toujours pertinents dans les formes que l'on propose et de vouloir toujours les négocier collectivement.

○ **CORINNE** : Nous avons accepté pour faire émerger des propositions collectives, un rythme lent. Et c'est dans cette lenteur, quand on l'accepte, que notre identité se révèle, de fait. Mais quand on est contraints par des rythmes rapides, cela perturbe beaucoup ce processus de travail. Travailler lentement est presque une obligation de collectif, mais cela interroge forcément les niveaux d'implication de chacun dans les projets, les attentes sont fortes. Notre identité vaut aussi par la relation que nous avons à une économie qui est précaire, fragile.

○ **SAMUEL** : Il y a plusieurs niveaux d'identité. On n'a pas d'identité fixe ; à la rigueur on est plutôt identifiable ou identifié par certains signes, graphiques ou autres... Quand on travaille sur la conversation par exemple, il y a des objets, des couleurs, une scénographie qui donnent une identité au dispositif et pourtant, au sein de la conversation, les paroles sont multiformes. De la même manière lorsqu'on produit un livre, le graphisme peut nous faire reconnaître comme Ici-Même, alors même que l'ouvrage ouvre de multiples perspectives très différentes selon chacun. Si nos formes sont identifiables, elles amènent aussi, dans la pratique qu'elles proposent, à questionner ou contourner cette affaire d'identité. L'identité est construite pour être dépassée.

.../...

.../...

**Et pourtant qui dit identité, dit reconnaissance. Cela ne vous préoccupe pas, au moins pour obtenir les moyens économiques de travailler ?**

○ **GILLES** : Chacun d'entre nous n'en est pas au même point sur la question, nous n'avons pas tous le même âge... Par ailleurs la reconnaissance d'Ici-Même ne s'appuie pas sur les mêmes critères que celle qui pourrait toucher chacun dans sa pratique. Un sociologue, un architecte doivent répondre à d'autres modes de reconnaissance. Parallèlement, quand on a 20 ans, qu'on n'a rien à perdre et qu'on n'a pas d'argent, on se prépare à galérer. La seule chose qu'on ait à affirmer alors est ce que l'on fait. L'identité se construit en affirmant une différence. Plus tard, même si on poursuit ce même trajet, nos interlocuteurs changent de regard, selon qu'on a 20 ans ou 40, ils ne nous considèrent plus de la même manière.

C'est parfois complexe quand on travaille ensemble ou bien lorsqu'on est face à une institution. Dans le meilleur des cas, le collectif tempère les problèmes de reconnaissance de chacun, dans le pire, il génère des frustrations.

○ **CORINNE** : Ici-Même a fonctionné délibérément 6 ans sans demander aucune subvention; il fallait vendre un minimum le spectacle créé pour pouvoir faire le suivant, et être un peu autonome. En ce moment, on fonctionne différemment : on tente de produire des formes plus légères, dans la ville, des choses qui se passent au détour d'une rue, dans les recoins. Pour faire ça, il faut une autre économie "qui s'adapte à ce fonctionnement moins « spectaculaire »"; cela passe par les subventions donc la reconnaissance certaines institutions. Pourtant, cette reconnaissance, comme celle de chacun d'entre-nous, est jouée, mise en jeu, dans chacun de nos projets : dans les formes mêmes que nous produisons, nous la questionnons, nous l'explorons...

**L'obligation de se situer soi-même serait un poids, le collectif, une fuite ?**

○ **GILLES** : Le collectif est né parce que certains d'entre nous avaient envie de remettre en question la conception même de leur travail. Il ne s'agit pas d'une fuite, mais d'une insatisfaction face à un système qui commence à l'école et qui nous fait croire en ce qu'on a appris. Le Collectif est un espace qui nous permet de penser autrement. Et s'il y a fuite, c'est peut-être dans le fait que nous avançons en son sein, tels des personnages masqués qui peuvent devenir autre chose que ce qu'ils sont. Aujourd'hui, tout un pan de la création artistique tente de se remettre en question. Ce qui se passe dans Ici-Même peut se passer ailleurs. Nous avons envie d'autres pratiques face à l'Institution.

○ **SAMUEL** : Il est vrai que l'identité de chacun est remise en cause dans un collectif, car nous nous y retrouvons nombreux sur un même champ d'action. Mais cette notion d'identité est très changeante selon les années et les projets. Lorsqu'on écrit un livre à plusieurs mains (NDLR : "Les Paysages Etaient Extraordinaires"), il s'agit d'élaborer une parole d'ensemble sur une expérience qui a eu lieu dans un temps donné. Mais en même temps, c'est l'endroit où l'on peut affirmer ce qu'on est, chacun à sa manière.

**Peut-on dire que ce qui vous lie serait une manière politique d'envisager vos pratiques ?**

○ **FRED** : On voit bien qu'on a du mal à en parler, sans doute, parce que cette dimension politique est diffuse et omniprésente. Il faut dire qu'on est vigilant à ne pas dramatiser les choses, c'est peut-être ça le sens politique de ce qu'on fait. Dans notre dernier livre, on définit la "Loose" (NDLR : de l'anglais to lose : perdre, déchoir). On y dit que la loose se vit seul ou à plusieurs, mais que néanmoins à plusieurs, c'est meilleur. C'est une manière de dire que désespérer, douter, c'est moins grave à plusieurs. Et même, « looser », c'est parfois l'occasion de trouver autre chose, une alternative que l'on avait pas encore imaginée pour résoudre un problème. On est attentifs à ce que tout ne soit pas sérieux et grave. Si Ici-Même servait à promouvoir des carrières, tout deviendrait calculé et dramatique. On préfère, au contraire, essayer simplement d'être toujours dans le vif de l'acte de création, de la co-construction. Et pour ça il faut de la légèreté...

○ **CORINNE** : On l'a tellement intégrée, la dimension politique, dès le départ, et c'est sous-jacent dans tous nos travaux, jusque dans nos modes de vie. Alors on n'a pas besoin d'en parler, de la rappeler sans cesse.

○ **CÉCILE** : Le simple fait d'affirmer qu'une coproduction collective est possible est déjà un acte politique. En accepter les conditions est un engagement.

**Si on conçoit l'Ego comme une construction individuelle, êtes-vous encore capable après des années de collectif, de dire qui est qui ?**

○ **GILLES** : On est obligé, c'est vrai de se poser cette question, lorsqu'on parle de notre travail, ne serais-ce que pour en vivre. Car, soit le groupe est reconnu comme tel et il assure notre survie, soit, ce n'est pas le cas et il nous faut trouver des moyens de survie à côté. Pour ma part, quand je cherche de l'argent pour vivre, je revendique le travail d'Ici-Même comme étant aussi le mien. Mon implication dans Ici-Même ne se limite pas à un travail de graphiste, mais elle nourrit aussi mon travail de graphiste. Le contenu de ce qui se fabrique dans Ici-même appartient à tous et chacun peut le faire valoir. Je n'oublie pas que je construis mon identité à travers ce travail commun. Cependant je suis conscient que dans mon cas les passerelles sont assez évidentes : un danseur qui par exemple participe avec nous à la création de signe graphique dans la ville, aura plus de difficultés à revendiquer le travail d'Ici-Même dans son propre champ artistique. On est pas tous égaux...on tente à chaque projet de trouver de nouveaux points d'équilibre...

○ **CORINNE** : Pour les artistes qui viennent du spectacle vivant, la pratique acquise au sein d'Ici-Même est très éloignée de nos pratiques d'origine. Il nous faut lutter vraiment pour se maintenir professionnellement à côté du collectif et pourtant c'est nécessaire pour pouvoir continuer à le nourrir.

○ **CÉCILE** : J'ai un ego assez développé (rires...) et travailler avec Ici-Même, au début, me gênait. Je ne me faisais pas confiance et j'avais beaucoup de mal à voir comment mes idées allaient vivre dans le collectif. L'évaluation de son propre travail au sein d'un groupe est très difficile car peu perceptible. Cela peut nous perdre. Et pourtant, à moi, cela a fait beaucoup de bien, car j'ai pu relativiser l'importance que je donnais à mes productions personnelles.

○ **EVE** : J'ai un ego. Je viens dans le groupe avec ce que je suis et ma pratique de plasticienne. Mais dans le collectif, il y a un échange qui permet de répondre ensemble à des problématiques qui deviennent alors communes et je suis alors satisfaite d'avoir trouvé des solutions ! Non, vraiment je ne crois pas me dissoudre dans le collectif. On ne peut pas opposer l'ego et le collectif : le collectif nécessite un ego particulier, un peu ouvert et curieux, un ego qui ne soit pas égocentrique en quelque sorte...

○ **FRED** : Je suis sociologue et je fais une thèse. Mon travail est de comprendre comment les gens se présentent, parlent d'eux, se montrent, se considèrent. De voir comment ils parlent de leur ego ! Le mien, en général, me gonfle. Dans Ici-Même, j'ai la possibilité de le dissoudre, de lui faire perdre de son importance, de le dédramatiser. Je crois que l'ego est la première instance politique de conditionnement et d'autorité. N'est-il pas possible de voir la singularité de quelqu'un autrement qu'à travers sa personne, en se prenant son ego en pleine figure ?

○ **SAMUEL** : On se nourrit de ce qui se passe dans le collectif et le collectif se nourrit de nous. Y oublier son ego, n'est pas forcément difficile, cela peut même être très pratique, parce que quand quelque chose ne marche pas on peut s'en déposséder très facilement. Au lieu de le prendre pour soi, on peut toujours le mettre sur le dos du collectif (rires...).

○ **CORINNE** : C'est vrai que travailler en collectif perturbe nos ego, surtout vis à vis des attentes du milieu de la culture en terme de reconnaissance justement individuelle.

**Vous dites ne pas avoir été préparé dans vos formations, à travailler ainsi. Cela vous a manqué ?**

○ **SAMUEL** : Je n'étais pas préparé à cela à ma sortie des Beaux-Arts. Et si j'en suis venu à travailler en collectif, c'est par réaction à ce qu'on m'a enseigné, un point de vue sur l'art que j'avais envie de remettre en cause. Ce n'est pas que ça m'ait manqué dans ma formation. Mais après, j'avais besoin de chercher ailleurs.

.../...

.../...

○ **CORINNE** : Au départ j'étais prof d'éducation physique, option danse. Je ne voulais pas enseigner. Mais j'ai eu la chance d'avoir des enseignants en danse qui n'étaient pas des pédagogues classiques dans leur transmission du savoir de la danse. On a toujours travaillé en groupe sur des improvisations gestuelles. Je n'ai pas voulu être prof pour ne pas abandonner ça.

○ **FRED** : Moi c'est l'inverse. J'ai travaillé avec Ici-Même avant d'enseigner. Cela a beaucoup influencé ma pratique de pédagogue. En cours, j'étais face à 30 personnes qui m'écoutaient et qui ne parlaient pas de leur propre chef. Il fallait les secouer gentiment pour qu'ils s'expriment tout en écoutant les autres. Je n'aurais pas supporté d'enseigner si je n'avais, au sein d'Ici-Même, expérimenté des choses sur la conversation, des expériences de déstabilisation. Je savais qu'il pouvait s'établir un lien qui ne soit pas à sens unique, qui ne relève pas d'un transfert de savoir imposé.

○ **CÉCILE** : A plus forte raison quand on voit comment fonctionne le système universitaire où pour se faire reconnaître c'est la foire d'empoigne ce qui crée des comportements très individualistes. Or dans Ici-Même, j'ai découvert à quel point il était excitant de pouvoir partager, changer de point de vue, ne pas poursuivre une idée à tout prix. Quand j'étais étudiante, je savais déjà que je ne pouvais pas penser toute seule, j'avais envie de m'adosser à d'autres chercheurs, et j'ai pu le faire quand je suis arrivée dans Ici-Même. Cela a validé par exemple la possibilité d'écrire des textes scientifiques à plusieurs mains. Jusque-là pouvoir réfléchir et produire ensemble était de l'ordre de l'utopie, je ne voyais pas exactement comment ça pouvait prendre forme. Ici-Même me semble comme un corps hétérogène mais cohérent que j'emmène avec moi et qui ne me fait renoncer à rien.

○ **FRED** : S'il y a un renoncement c'est un renoncement au standard du carriérisme, et cela nous dégage en même temps de plein d'enjeux encombrants. Du coup, même si c'est assez compliqué et difficile, c'est un renoncement joyeux...

### Biographie

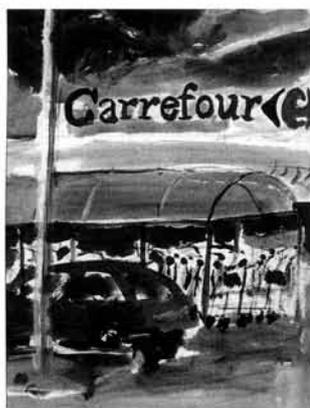
Créé en 1993, le collectif Ici-Même (Grenoble) regroupe 3 à 30 personnes selon les projets artistiques. Son travail reflète l'hétérogénéité des pratiques des personnalités qui le composent, de la danse, au travail des corps, le jeu d'acteur, la vidéo, le son, la sociologie, l'architecture ou l'écriture. Depuis

quelques années, le collectif travaille dans l'espace public, interrogeant lors de ses interventions, le mode de diffusion du spectacle vivant, la place de l'acte artistique et la pratique culturelle dans l'actualité. Ils ont créé 13 spectacles et édité deux ouvrages : "Ici-Même à Lisbonne" (1998), un recueil réalisé lors

d'une résidence et "Les paysages étaient extraordinaires" (2004) sur leur démarche lors d'une création entre 2001 et 2003. Le groupe est installé au Brise-glace, espace auto-géré dans une friche industrielle grenobloise. Le lieu est habité par des artistes et permet des résidences ponctuelles.

CRÉATION

Retour en France pour *Les paysages étaient extraordinaires*, livre issu de l'action artistique du collectif Ici-Même de septembre 2001 à début 2003, entre Grenoble et Port-Saint-Louis-du-Rhône. Ce livre aurait pu être notre carte d'identité, il est devenu faux passeport en même temps qu'il rend compte de son action, le collectif s'attache à produire un discours et une réflexion sur le quotidien, l'art et la pratique de l'art dans le quotidien. Outre le soin de la mise en forme de tout ce matériel (textes, glossaires, œuvres et documents visuels), Gilles Guégan ajoute en bas de page un axe chronologique qui couvre la période d'action, tandis que la jaquette est prédécoupée en cartes ornées de questions sibyllines : "Considérez-vous l'aventure comme une activité quotidienne?". ÉH <http://ui.universinternational.org/icimeme>



#### ICI-MÊME : PISTER L'INTIME

Dans le fourmillement des propositions formulées au cours de « Théâtre Réalités », on remarquait en 2003 la présence de KompleXKapharnaüm, le collectif également installé à Villeurbanne<sup>1</sup>; et aussi celle d'Ici-Même, un groupe grenoblois à géométrie variable, qui travaille depuis l'an 2000 sur la « friction entre l'espace intime et l'espace public »<sup>2</sup>.

Ici-Même a promené son « agence de conversation » dans les rues de la ville, un dispositif à suivre à la trace, avec étiquetages massifs, mots jetés en l'air, massages d'oreilles, balades de caddies, inaugurations de points de vue, essayages de paysages, infusions sonores : toute une panoplie d'actions ébouriffantes, comme celle qui consiste pour les acteurs d'Ici-Même à se faire inviter par les Villeurbannais avec cette annonce : « *Madame, Monsieur, adopteriez-vous deux inconnus pour une nuit?* ». En endossant joyeusement le statut d'éternels nomades, les acteurs, danseurs et plasticiens bousculent nos modes de représentation traditionnels et répondent au leitmotiv de ce festival volontairement démarqué : comment vous rencontrer?

La réponse pourrait tenir en quelques lignes. Consentir à déplacer notre point de vue sur la ville, c'est la condition première requise chez tous les protagonistes – acteurs ou spectateurs-habitants – pour inventer des temps artistiques comme pour réinventer la ville de demain.

F. K.

#### À QUI APPARTIENT L'ESPACE PUBLIC ?

« LE COMMERÇANT a sa petite idée de l'espace public. L'agent de police, le clochard aussi, qui dort là de toute façon. Pas mal de gens ont pas mal d'idées sur la question. Il y a dix mille définitions de l'espace public, et à travers nos interventions, on se les coltine : celle(s) de l'institution et celle(s) des gens de la rue.

*Tout se discute, se superpose et frotte.*

*L'espace public, c'est l'État?*

*L'espace public appartient à tout le monde?*

*C'est vrai et c'est faux, ces deux questions sont un peu faciles et provocatrices. Faut-il accepter que l'espace public ne nous appartienne pas vraiment? Existient-ils des espaces qui échappent à cette règle? Ou sont les trous, les endroits mous? ».*

Ces lignes sont extraites de *Les paysages étaient extraordinaires*, livre collectif et fascinant réalisé par Ici-Même et édité par Tous Travaux d'Art. Cet « instrument à tiroirs », illustré de photos et de nombreux croquis, relate trois ans de travaux et de randonnées artistiques depuis Grenoble jusqu'à Port-Saint-Louis-du-Rhône (Bouches-du-Rhône) en passant par le Cargo (Maison de la culture de Grenoble, aujourd'hui rebaptisée « MC2 ») ou le barrage de Saint-Égrève (Isère).

Un livre à lire dans tous les sens, sous diverses rubriques et différents points de vue qui se font écho : auto-stop, carnet de voyages, processus, voyage immobile, (comment) louvoyer, autant d'invitations à « *s'égarer, frôler les plis, à retourner les façades et les couvertures de papier* ». Un ouvrage à conseiller à tous ceux qui aiment emprunter des chemins de traverse en vue de décrypter la ville et la parole de ses habitants.

## Les dix « nomades immobiles » d'Ici-Même Grenoble font la navette entre espace intime et espace public.

« Assez perdu de temps, asseyons-nous ! » Et pourquoi pas ici même. Face à l'entrée de l'Office du tourisme, à deux pas de la Bibliothèque municipale, le groupe Ici-même Grenoble déploie tapis, chaises de camping, jambon et fruits frais. Le déjeuner commence, les derniers retardataires arrivent et racontent leur nuit. Ils sont à mi-chemin de leur « traversée » de l'agglomération grenobloise, qui a eu lieu entre le 15 avril et le 4 mai derniers. La fatigue commence à poindre, les doutes affleurent. Ces « dix nomades presque immobiles » ont installé leur campement dans une galerie d'art contemporain et s'invitent le soir chez des particuliers. La journée, ils se retrouvent dans différents endroits de la ville et travaillent sur l'espace urbain. Des « éclates » (morceaux de carton découpés en forme d'étoile, de couleur fluorescente, servant à annoncer les promotions dans les vitrines des magasins) sont disséminées ici et là. Symboles de la consommation de masse, elles portent d'anodines questions : « c'est quoi le temps perdu ? », « Combien vaut une conversation avec un inconnu ? », « Si je ne sers à rien, combien je vaudrais ? ».

Le pique-nique achevé, les ateliers se disséminent dans les rues alentour. Là, on propose un massage des mains, plus loin on peut abandonner son surplus de pilosité à la fraîcheur d'un Bic rincé à l'eau froide en conversant littérature. On peut également succomber à l'invitation à ne rien faire. C'est l'après-midi, les rougeurs solaires pointent et les discussions s'enflamment. Le passant stationne, les détracteurs la ramènent à coups de post-situationnisme, les charmés débattent les incongruités de leur intimité

[...]

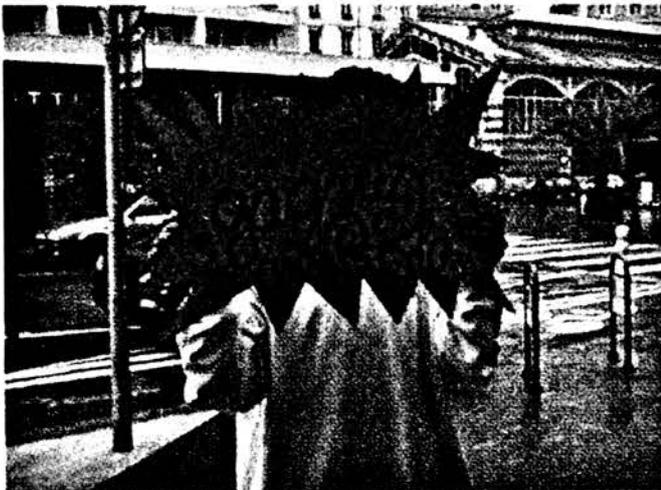
[...]

et invitent les nomades à venir poursuivre ces discussions le soir à la maison. Entre goûter et apéro, les immobiles nomades se répartissent les foyers, à charge, le lendemain, de raconter par le menu détail ces expériences nouvelles. La dernière chaise pliée, on s'en va retrouver les lycéens pour la manif hebdomadaire anti-FN. Étape dans un vaste projet de voyages dans l'infra-ordinaire qui passe de Port Saint-Louis du Rhône à un village de cabanes en bordure d'autoroutes, le périple grenoblois s'est lié de façon inattendue à une actualité politique brûlante.

Des petits services rendus aux mots offerts en partage c'est bien l'espace urbain qui change subrepticement de dimension. L'artiste devient passeur entre l'espace intime et l'espace public, initiateur de possibles, ébroueur de conscience.

**Hervé Pons**

*vidit... vite dit... vite*



Les interventions d'Ici-Même à Grenoble, censurées par la police

## **ICI-MÊME, APOLOGIE DE CRIME !**

Le groupe Ici-Même (Grenoble) explore depuis plusieurs années les différents usages de l'espace public, à travers des interventions diverses souvent non annoncées telles que danse, diffusions sonores, performances, installations plastiques, détournement de mobilier urbain, affichettes, tracts, débats et discussions informelles dans des lieux publics. Le 22 septembre 2001, à l'occasion de la présentation de saison 2001/2002 du Cargo (à laquelle participe Ici-Même), le groupe a transformé un arrêt de tram en "épicerie bazar". La veille, Ici-Même avait soumis un questionnaire auprès de passants autour d'un marché sur des thèmes liés à l'actualité. Les questions et les réponses ont ensuite été ré-interprétées et restituées sous forme de petits tracts recto-verso distribués de la main à la main au public venu assister à la présentation de saison.

.../...

.../...

Par exemple : "Combien vaut une idée reçue ?" ; "C'est quoi le temps perdu ? - ça a du sens si on prend le chronomètre, sinon ça n'existe pas", ou encore : "S'il fallait changer quelque chose, ce serait quoi ? - Moi j'ai déjà changé de pays, de langue, tout changé, alors...". Certaines de ces phrases avaient été écrites sur des cartons de couleurs fluos, en forme "d'explosion" utilisés dans les vitrines pour annoncer des promotions et scotchés sur l'arrêt de tram-épicerie. Trois de ces phrases : "Faut exploser toutes les voitures, Marlboro et les usines à Pastis, supprimer toutes les religions et ça ira mieux.", "Je n'ai pas peur des américains." et "On ne le dira jamais assez, Ben Laden est un produit de la CIA" ont motivé une intervention de la police. Un membre du groupe a alors été interpellé pour "apologie de crime" (passible de cinq ans de prison et 300 000 F d'amende). Devant le procureur de la République, en présence d'un médiateur, cette personne a préféré signer un procès-verbal indiquant qu'elle avait pris connaissance des peines encourues en cas de récidive, classant ainsi l'affaire sans suite, plutôt que de s'exposer à d'éventuelles poursuites, qui auraient risqué, dans le contexte actuel, de ne pas tourner à son avantage, selon les dires du médiateur.

Ici-Même s'interroge : "en ces temps vigipirats, où l'on fait promptement les amalgames entre insécurité quotidienne et terrorisme international, "antimondialisme" et antidémocratie, ou tout simplement : étranger (pauvre) et ennemi... va-t-on voir la censure s'abattre sur la création artistique spécialement en ce qui concerne l'espace public et bannir tout ce qui y relève de l'ironie, de la polémique, de la provocation, bref, du politiquement incorrect ?"

## **DECRYPTAGE D'UNE ŒUVRE URBAINE**

### **ICI MÊME-GRENOBLE | CONCERTS DE SONS DE VILLE PROMENADES GUIDÉES DANS LES SONS D'UN MORCEAU DE VILLE**

**Texte de Julie Bordenave pour le pOlau**

**Photos: Gaël Guyon**

Cette contribution de la journaliste Julie Bordenave a été commandée par le pOlau/pôle des arts urbains-Tours, à l'occasion des « Concerts de sons de ville » d'Ici-Même [Grenoble] en décembre 2008 à Paris, Gare d'Austerlitz, dans le cadre de la programmation du projet DETECT-LABO M, co-production pOlau-Coopérative 2r2c (De rue De cirque).

.../...

### **ICI-MÊME { GRENOBLE }**

#### **Révéler une dimension sensorielle de la ville**

Depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, le collectif grenoblois Ici-Même, mené par Corinne Pontier, s'attache à opérer une incursion sensorielle dans l'espace temps de la ville. Effleurant le paysage urbain par le biais d'infiltrations silencieuses, Ici-Même a peaufiné au fil du temps un savoir faire singulier et une approche en profondeur du territoire. Ses propositions naviguent entre des temps d'immersion, d'expérimentations et de repérages (campements-laboratoires, randonnées urbaines...) et des temps de représentations publiques (Concerts de sons de ville, cinéma radioguidé, publications...)

#### **Des propositions qui portent une attention décalée à la ville contemporaine**

Les propositions d'Ici-Même sont centrées sur la marche et le déplacement qui mettent en valeur, sans les surligner, les notions de nouveau nomadisme et d'exclusion sociale: ralentir son parcours pour ressentir la ville sous un aspect sensuel (via l'écoute notamment), porter une attention décalée sur l'environnement, jouer avec les flux et prendre du recul sur la dynamique urbaine, pour mieux en ressentir son écrasante capacité d'insertion ou d'exclusion.

#### **Une méthodologie éprouvée pour s'imprégner du territoire**

Au gré de ses expérimentations, Ici-Même a mis au point une méthodologie lui permettant de défricher le territoire via des outils exploratoires tels que les agences de conversation, les carnets de voyage ou les marches transect. Dans le cas des « Concerts de sons de ville », un temps d'immersion préalable permet au collectif de s'imprégner du territoire pour y effectuer des repérages, transmettre leur savoir faire auprès d'artistes locaux, former les guides, et établir un contact progressif avec les différents occupants de l'espace public (temps de négociation et de partage du territoire), pour une intégration en douceur dans le paysage quotidien.

.../...

.../...

**Les concerts de sons de ville****Composer avec l'espace sonore**

Le concert de sons de villes est une flânerie aveugle dans l'environnement sonore quotidien d'une ville, menée par un guide formé et expérimenté et ponctuée d'un temps de concert improvisé porté par un dispositif léger et mobile. S'infiltrant dans un contexte d'aménagement préexistant, le concert de sons de ville comporte une part d'aléatoire. À l'écoute de ses sens affûtés, le guide slalome entre point de repères d'un territoire défriché et événements impromptus, afin de composer sa propre balade, différente à chaque séance.

**Les concerts de sons de ville****Un nouveau regard sur les lieux**

Afin de délimiter l'endroit le plus approprié, les repérages préalables ont permis au collectif d'embrasser un quartier du 13<sup>e</sup> arrondissement dans son quotidien, et d'en souligner les singularités et dysfonctionnements. Le temps du repérage prend alors la forme d'une étude urbaine intuitive et subjective, reposant sur l'assimilation de l'extraordinaire dans le quotidien, et reposant sur des immersions en profondeur pour poser de vraies questions sur les usages, codes et paradoxes de l'espace public, sans avoir la prétention d'y apporter des réponses définitives.

**La gare, un espace architectural sensoriel**

« *Les gares sont un espace de travail de prédilection, c'est un lieu synthétique qui dit beaucoup* ». Leurs particularités? « *Mixer des sons de ville et de la vie quotidienne* », rapporte Aline. « *Nous recherchons les endroits de seuil, à la frontière de plusieurs atmosphères, qui racontent l'architecture du lieu* », détaille Anne-Laure.

A Austerlitz, la passerelle qui surplombe la Seine, en extérieur, est intéressante à ce titre: le métro en l'air, les bateaux en dessous, la route derrière, le vent... Ce type d'endroit permet de cerner l'espace, et de jouer avec les lumières, les odeurs, les textures. » Dans ce quartier, la gare d'Austerlitz « *était une idée de la place publique* » pour Corinne Pontier. Un endroit stable et ronronnant, générateur de flux réguliers et permanents, permettant ainsi de naviguer dans la dynamique urbaine.

**Le guide, entre vigilance et porosité**

La façon pour le groupe de prendre sa place dans l'espace public passe par une « *pratique* » préalable, et avant tout par la transmission d'un savoir faire. « *Dans chaque ville, nous formons de nouveaux guides, auxquels nous transmettons une éthique de la relation et de la proposition* », explique Corinne Pontier.

Cette formation met l'accent sur la mise en confiance, la manière d'accompagner le guidé, l'attention portée à l'environnement. Entre relâchement et tension, porosité à l'environnement et état d'alerte, l'état du guide est paradoxal, requérant une attention de chaque instant, tout en prenant en charge avec douceur le guidé dont il a la responsabilité. Un état « *d'absorption et d'empathie avec les lieux* » selon Corinne Pontier, qui permet de repérer les événements et de composer sa propre balade sonore.

### **La place du spectateur: un moment de coproduction réciproque**

Au centre des propositions, la place du spectateur est le fruit d'une réflexion vigilante, portée par le souci d'éviter le spectre de l'instrumentalisation: « *le concert de sons de villes n'est pas une proposition dirigiste. Le protocole d'entrée instaure la mise en confiance et indique au public qu'il peut à tout moment nous quitter.* » Pas de volonté de mystification: Ici-Même transmet son expérience, déposant ses (re)créations sonores comme une offrande aux oreilles du guidé, qui les accueillera par le biais de son propre ressenti. Le comédien est prêt à « *disparaître un peu pour faire naître ce moment de coproduction réciproque* ».

### **Recueil de sensations et d'impressions**

Délestés des contingences de vigilance quotidienne, le corps et les sens des spectateurs s'affûtent tout en se déliant durant un concert de sons de ville. Témoignages de spectateurs et de leurs guides à l'issue du parcours des concerts en décembre 2008:

« *On entend la personne arriver, puis à côté de nous, puis repartir. Comme une comète, dont on perçoit la chevelure* ».

Yann, employé RFF

« *On a l'impression que le monde s'efface, c'est extrêmement déstabilisant* »  
un spectateur.

— — —

### **Liens, bibliographies et références**

#### **Liens internet**

<http://www.icimeme.org>

<http://www.grenouille888.org>

<http://www.multiplicity.it>

<http://www.stanca.sk>

<http://www.banlieuedeparis.org>

<http://www.la-compagnie.org> <http://digilander.libero.it/stalkerlab/tarkowsky/tarko>

#### **Bibliographies**

Ouvrages publiés par Ici Même [Grenoble]:

Les paysages étaient extraordinaires, livre + CD audio, 2004

Habiter au bord de la panique #2, livre + CD audio, 2008

#### **Références**

À travers les territoires actuels, Stalker, *Espèces d'espaces*, Georges Pérec, *Guide des objets sonores*, Michel Chion, *Hors Limites (l'art et la vie 1952 – 1994)*, Centre G. Pompidou, *Logotomie des villes (la)*, Ne Pas Plier, Marcel Duchamp, *Greenwich Village, 10e rue*, Alice Bellony, *Mutations*, Rem Koolhaas/Harvard project on the city, Stefano Boeri/Multiplicity, Sanford Kwinter, Nadia Tazi, Hans Ulrich Obrist, *Nicolas Simarik*, Pierre Giquel, *Passagers du Roissy-Express (les)*, François Maspero (photographies d'Anaïk Frantz), *Playtime*, Tati – DVD, *Poésie Sonore Internationale*, Henri Chopin, *Rapport sur la construction des Situations*, Guy Debord, *Radiotext(e) (compilations de textes sur la radio)*, *Semiotext(e)*, *Société du spectacle (la)*, Guy Debord.

## Grenoble > Ici Même > voyage dans l'infra-ordinaire

Pour comprendre la démarche artistique de l'association Ici Même, ancrée au Brise-Glace, à Grenoble (Isère), il faut en suivre les évolutions comme une construction en réflexion permanente. Une sorte d'atome dont le symbole chimique n'aboutirait jamais, mais qui traduirait l'osmose entre l'espace public, l'art vivant et l'individu. Ici Même est un groupe à géométrie variable de trois à trente personnes selon les projets. Au gré des collaborations et des rencontres, le groupe consacre une partie de ses activités à des recherches sur l'espace public et à la place de l'acte artistique, dans la transversalité (danse, théâtre, musique et cinéma expérimental, art contemporain), pour tenter de concevoir un art public.

L'aventure d'Ici Même commence en 1993 ; le groupe tire son nom du premier spectacle fait sur l'espace public, annoncé sur une petite pancarte : « *Ici Même, spectacle dans quinze minutes* ». *A priori*, les premières interventions relèvent de l'univers de la performance et du spectacle de rue. Le désir d'approfondir la démarche a déclenché ensuite un questionnement sur ce que sont la ville et l'espace public. À Lisbonne en 1998, le collectif travaille sur la mutation des personnes : « *Je découpe dans une revue et me colle à même la peau, à même le tailleur, des bijoux de bourgeoisie, un portable discret* ». Comment la peur influe-t-elle sur nos comportements publics ? Dans l'imaginaire collectif, remarquent les acteurs d'Ici Même, « chaque sirène du premier mercredi du mois » continue à transmettre le sentiment de crainte.

Le groupe s'attache aux messages qui circulent dans l'espace public (paroles, rires, chuchotements, individus, odeurs, gestes), à la façon dont ils sont diffusés (« pub » tracts, médias, sons, volume, rythme, échanges, mouvements, cartes postales), à la manière dont tout cela se fabrique (rumeurs, souvenirs, traces, mémoire) et où (marché, rond-point, centre commercial, rue...). L'intervention provoquée doit se révéler sans dissoudre l'acte artistique ni le rendre anonyme. « Nettoyage de voitures, distribution de tracts, d'affiches, formation de fausses files d'attente, déclenchement de fous rires collectifs, immobilisation des corps dans la rue ».

### « ICI COMME AILLEURS, VOUS ÊTES ICI CHEZ VOUS »

À partir de 2000, l'idée de travailler sur la friction entre l'espace intime et l'espace public devient l'idée maîtresse. À qui est la place Saint-Bruno à Grenoble ? Ici, un stand de cartes postales sur le marché de la place — « Souvenirs du quartier Chorier-Berriat » — crée un espace-temps décalé. Là, un coin-salon installé devant la laverie automatique appelle à s'installer : « Si tu accueilles quelqu'un hors de chez toi, cela devient-il chez toi ? ». Un voisin a d'ailleurs improvisé un apéritif et a même réservé le salon ! Établir des ponts entre des fragments de la ville a valu à l'arrêt de tramway appelé « Cargo — Maison de la culture » d'être transformé en épicerie-bazar et rebaptisé « Saint-Bruno » lors de la présentation de saison 2001 du Cargo.

Mais l'espace public est aussi fait d'échanges et de paroles à recueillir. La « fabrique d'actualités » relève le défi de réaliser un journal en trois jours sur les événements insolites à partir d'un café. Un débat — « Laver son linge sale en public », des lectures sur les bancs publics, la poste, le marché transplantent une parole et la suscitent. Ainsi sont lancés de vrais-faux débats sans contradiction, « les mots à perdre ou à passer », à partir des slogans, des micros-trottoirs, des affiches, des « éclates » (étoiles cartonnées signalant les réclames). Une femme fait la manche avec ce mot sur son éclate : « Si je donne un sourire, combien je vaudrais ? ». Un bébé dans sa poussette arbore un « 100 % alloc », un pique-nique sur une place publique signale « Je me sens chez moi ». Les membres d'Ici Même se transforment eux-mêmes en activateurs de paroles, faux passants, badauds observateurs ou bavards.

### **QUE NOUS DONNE-T-ON À VOIR DE LA VILLE ?**

Que nous donne-t-on à voir de la ville? Comment intégrer l'aléatoire? L'abîmé? N'est-ce pas l'occasion de changer les points de vue, les cadrages, les orientations? Détourner les panneaux d'un jardin public, mettre en place la « cabine d'essayage du paysage » qui, en passant la tête à travers le trou d'un grand ciel en tissu, permet de contempler la moitié supérieure d'une rue.

Ici Même poursuit donc son épopée extra-ordinaire dans l'infra-ordinaire du quotidien, dans un territoire sans saveur auquel les membres tentent de redonner du goût. Tout ce cheminement, ponctué de plusieurs interventions artistiques, a composé le projet 2002, celui d'un voyage pédestre de banlieue à banlieue, entre Saint-Egrève et Saint-Martin-d'Hères via Grenoble. L'idée forte consiste pour dix d'entre eux à incarner le voyageur étranger que nous sommes tous dans notre propre ville. Dix nomades presque immobiles pendant vingt jours et vingt nuits ont été en transit la journée et la nuit chez l'habitant avec cette même envie: « Voulez-vous créer un souvenir avec moi? ». Une invite au récit, à la chanson, au moment partagé, avec rendez-vous donné sur une place publique à chaque étape: petits-déjeuners sur un rond-point, chaises à paysage, coin-salon. « *La rue devient une sorte d'espace d'habitation temporaire, un campement en mouvement* » Cette coproduction avec le Cargo / Isotopie Port-Saint-Louis / Ville de Grenoble et Ici Même invite donc au partage entre inconnus grâce à ces « colporteurs d'intimité ».

**Lyliane DOS SANTOS**

**AVANT TOUTE CHOSE, IL EST IMPORTANT DE BASER NOTRE RÉFLEXION SUR DES DÉFINITIONS COMMUNES. SOMMAIREMENT, LA CULTURE SE DÉFINIT PARFOIS COMME ART, PARFOIS COMME IDENTITÉ, ET ELLE EST PEUT ÊTRE AUSSI LES DEUX. BERNARD LAMIZET INTRODUIT LE DÉBAT EN POSANT LA QUESTION DU RÔLE DES ARTISTES ET Y RÉPOND EN SOULIGNANT QUE LES ARTISTES NE SERVENT PAS À QUELQUE CHOSE, MAIS SONT LÀ POUR PRODUIRE DU SENS. LA NOTION D'ESPACE PUBLIC EST DIFFICILEMENT DÉFINISSABLE ÉTANT DONNÉE SA CONSTANTE ÉVOLUTION. HIER, IL ÉTAIT DESTINÉ AUX ÉCHANGES COMMERCIAUX, AUX SIMPLS DÉPLACEMENTS DES BIENS ET DES INDIVIDUS, AU RASSEMBLEMENT (PROTESTATAIRE, POPULAIRE). AUJOURD'HUI, QUELLE FONCTION LUI DONNER ? SI L'ON PARLE D'URBANISME FONCTIONNEL, ALORS QUEL RÔLE URBANISTIQUE DONNER À L'ESPACE PUBLIC, QUAND ON LE SAIT DE PLUS EN PLUS INDIVIDUALISÉ, SURVEILLÉ, ET DONC CONTRÔLÉ ? SES FONCTIONS PRIMAIRES SONT AUJOURD'HUI DÉSUÈTES VOIRE PROHIBÉES. NE DOIT-ON PAS PLUTÔT PARLER D'ESPACES COMMUNS ?**

**Le débat du 29 juin a davantage abordé le rôle de la culture et des artistes auprès des habitants d'un quartier et des institutions, que l'occupation même de l'espace public.**

**Bernard LAMIZET définit trois rôles de la médiation culturelle dans l'espace urbain : la culture comme expression de l'identité : l'espace urbain s'est toujours caractérisé comme un espace de passage, ouvert à tous ; la culture apporte une dimension esthétique d'habiter la ville : la culture donne de la consistance à l'espace urbain, producteur de sens ; la culture donne une dimension de distance et de critique : l'espace public n'est politique que s'il y a du conflit, le conflit quant à lui émerge du fait que l'espace public est occupé par différents acteurs.**

Chacun des intervenants s'est attardé à définir son rôle et sa position comme acteur de la culture.

Adrien GUILLOT, chef de projet à la Région Poitou-Charentes, attribue à l'institution le rôle de définir les objectifs communs d'un territoire en matière de culture. Selon lui, la dichotomie culture institutionnelle/culture alternative n'a pas lieu d'être. C'est le rôle des politiques institutionnelles de gérer le collectif. Le rôle des institutions est d'amener les gens à travailler ensemble, et cela peut aussi passer par une instrumentalisation des projets et donc des acteurs. Il s'appuie sur les théories de Donzelot et Mongin selon lesquelles ; sans imaginaire commun, il n'y a pas de possibilité de vivre ensemble dans l'espace commun. Il faut donner aux gens le sentiment d'appartenir à une même communauté, et donc, d'avoir accès à une culture commune, égale.

Même si on a le droit de ne pas adhérer à ces propos, Adrien Guillot donne un très bon exemple en racontant l'expérience d'un village des Deux-Sèvres : dans un village de 450 habitants, la mairie est installée dans un corps de ferme fortifié, classé comme patrimoine. Pour valoriser ce patrimoine bâti, la mairie décide d'organiser un festival des arts de la rue, payant et se déroulant en espace clos, ce qui est peu commun pour ce genre de festival. Malgré ces contraintes ajoutant celle de la petitesse du village, le festival prend de l'ampleur au fur et à mesure des ans, et le trop-plein de monde amène à repenser l'espace public pour pouvoir accueillir ce public. Ainsi, le projet du festival a été reformulé, et une réflexion municipale s'est engagée sur l'aménagement urbain du village. Le projet culturel a été moteur de la transformation urbaine.

Ici-Même, représenté ici-même par Corinne PONTIER, nous explique que l'association a pris forme suite à un questionnement sur la propre fonction artistique de ses membres (ex: un danseur qui ne veut plus danser dans des lieux dédiés à la danse...) Dès le début de leurs actions, ils ont été confrontés au conflit. Le conflit avec les institutions, les artistes traditionnels, pour faire reconnaître leur projet d'expérimenter la ville à travers des pratiques artistiques. Le conflit est formateur mais fatigant; A force d'être pris pour des artistes apaisants et divertissants par les institutions, Ici-même a décidé de refuser de répondre aux commandes publiques. Selon elle, il y a une confusion de rôle et de positionnement entre les acteurs. Est-ce le rôle d'un artiste d'aller éteindre le feu déclenché par une Ville auprès d'habitants dont on détruit les immeubles?

### **LES ARTISTES SERVENT-ILS À AIDER AU RÉAMÉNAGEMENT URBAIN ?**

Corinne Pontier recadre le débat en soulevant la question de transformations et de répercussions immédiates sur notre cadre de vie auxquelles les acteurs, quel que soit leur rôle doivent réagir, en citant l'exemple d'implantations d'entreprises privées considérables sur un territoire, tels que Castorama ou Ikéa. Les habitants d'un tel territoire sont-ils informés, consultés, au mieux concertés de tels aménagements? Informés probablement, mais en général, très peu sensibilisés sur les conséquences de telles implantations qui pourtant bouleversent les usages d'un quartier.

C'est pour toutes ces raisons que l'évaluation des actions culturelles a son importance. Elle permet qu'une pratique sociale devienne pleinement politique. Il s'agit d'interroger les pratiques en termes de sens et de production d'identité.

Jean-Michel MONFORT, consultant en développement culturel et local, enchaîne en insistant sur le pluriel des médiations et des évaluations. Pour le porteur de projet, l'évaluation est un moyen d'amplification de ses actions. Il parle d'évaluation démocratique: un moment politique de questionnement sur les effets et le sens de l'action. La question des artistes et structures associatives qui ne se reconnaissent pas dans le cadre public institutionnel (sur la définition des projets, sur le financement...), reflète selon lui un problème de société. Ainsi, afin d'évaluer au mieux les actions en amont comme en aval, il faudrait mettre en place des dispositifs d'évaluations participatives; qui porterait sur les valeurs (étymologie du mot évaluation). Ce type d'évaluation devrait faire partie intégrante de la définition même du projet. L'évaluation se fait tant à chaud et qu'à froid et devrait donc perdurer au-delà des événements culturels particuliers, et au-delà du bilan. Il ne faut pas confondre bilan et évaluation qui ont deux temporalités et modalités différentes.

J.-M. MONTFORT insiste aussi sur les médiations: il y a deux tendances de médiations qui renvoient au duo démocratisation / démocratie culturelle. Dans l'idée de la démocratisation culturelle, on donne accès à, comme si les gens n'avaient pas leur propre culture. Selon lui, on devrait davantage pratiquer la démocratie culturelle, se tourner vers l'expression culturelle des populations.

.../...

.../...

Drugimost soulève les divergences de logiques d'acteur. La culture fait passer une sensibilité particulière, elle transmet ou crée des émotions. Les institutions quant à elles cherchent à mettre en valeur leur territoire en finançant des actions concrètes et surtout visibles. Elles souhaitent avoir des données papables, savoir qui cette action culturelle va toucher, combien de jeunes, de femmes, de personnes âgées, si ça va marcher... Les institutions fonctionnent en terme de logiques d'image et économique, à l'inverse de la logique culturelle qui est de provoquer, tenter. Malgré tout, les artistes ont besoin de se nourrir (!) et sont souvent contraints de valoriser et de faire reconnaître leurs actions auprès des institutions pour pouvoir être aidé financièrement. C'est là qu'il peut y avoir confrontation de logiques d'acteur. Il en est de même pour la question de l'utilisation de l'espace public. Chacun voit l'occupation de l'espace public depuis sa propre position.

Mais l'espace public est-il public? Pas vraiment car on ne peut pas l'investir comme on le désire, on ne doit pas cacher la devanture d'un magasin privé par exemple. La culture, sciemment ou non, répond à des logiques économiques, sociales... Elle fait en fonction du cadre économique, social, politique.

L'association Kolexi se pose la question de l'appartenance des lieux de la culture :  
En quoi la salle appartient à l'artiste et le quartier aux habitants? Qui détient le pouvoir de définition des codes d'usage?

Corinne PONTIER souligne le fait que l'espace urbain est de plus en plus codifié, il ne peut être investi aujourd'hui comme ne serait-ce qu'il y a 5 ans. Aujourd'hui il faut obligatoirement la permission des autorités publiques pour qu'une structure puisse utiliser la rue comme lieu de spectacle

Comment peut-on utiliser l'espace public? A qui est-il? Est-il vraiment public ou appartient-il aux habitants d'un quartier? Sybille SORREL, de l'association Sasfé, témoigne de son expérience passée lors du Festival des Quartiers Libres. Certains habitants, en particulier des adolescents, se sont montrés hostiles à l'installation du festival dans leur quartier. Le festival a été vécu comme une intrusion pour ces personnes.

Quelle légitimité ont les acteurs artistiques et autres intervenants pour occuper un espace public confiné, où les usagers y ont leurs habitudes?

.../...

L'association CINEX quant à elle donne l'exemple contraire avec son festival Faites de la lumière. CINEX a invité les habitants d'une rue à transformer leur rue avec des jeux de lumière et de son, et ce avec très peu de moyen. L'idée est de s'appuyer sur les potentiels, les compétences des habitants, pour les investir au maximum dans le déroulement du festival, et pour qu'ils ne se positionnent pas en tant que simple consommateur.

Quelles différences y a-t-il entre ces deux actions pour qu'il y ait autant d'écart dans la réaction des habitants ?

Le contexte sociologique des quartiers, la façon dont l'arrivée du festival a été préparée en amont, l'image de l'association au niveau local, l'investissement des habitants dans l'événement, les activités proposées... sont autant de points à aborder pour expliquer l'accueil fait à ces deux actions.

Pour conclure, toutes ces questions de rôles, de conflit, d'évaluations, de logiques, d'utilisation de l'espace, émergent du fait que les différents acteurs impliqués dans une action culturelle (artiste, habitant, institution) ont une notion de l'espace et du temps différente les uns des autres, et donc, pensent la durabilité de l'intervention culturelle différemment. Il faut préciser qu'il a manqué à cet atelier un point de vue important qui aurait pu enrichir le débat, la position de l'aménageur.

**Proposé par Katy Rossignol**

## Engrenages *Entre les oreilles*

**LA TROISIÈME ÉDITION D'ENGRENAGES, MANIFESTATION SONORE, RADIOPHONIQUE ET URBAINE ORGANISÉE PAR GRENOUILLE-EUPHONIA, OFFRE DES POINTS D'ÉCOUTE SUR LA VILLE... COMME AUTANT DE POINTS DE VUE.** ENTENDRE AUTREMENT L'ESPACE URBAIN, POUR LE PRATIQUER AUTREMENT AVEC DES BALLADES À VÉLO DE GUILLAUME BEAURON SUR LE PRINCIPE DU DÉTOURNEMENT DE L'AUDIO GUIDE MUSÉAL ; UNE MARCHÉ AVEUGLE SUR DES SONS DE VILLE OU UN CINÉMA RADIOGUIDÉ PAR LE COLLECTIF ICI-MÊME [GRENOBLE] ; UN PIQUE-NIQUE RADIO AUX PIERRES PLATES EN COMPAGNIES DE CRÉATEURS SONORES ET DE MUSIQUES ACTUELLES (JOHN DENEUVE, STÉPHANE MASSY, PHILIPPE PETIT, COLLECTIF MU, THE BRAIN...); UNE PAUSE AU KIOSQUE À MUSIQUE DES RÉFORMÉS, AVEC LES COLLAGES DOCUMENTAIRES DE CAFÉ VERRE... ENGRENAGES S'IMMISCE ÉGALEMENT DANS LES ESPACES « PRIVÉS » (LA COMPAGNIE, MONTÉVIDÉO, LA FRICHE BELLE DE MAI, LE THÉÂTRE DU MERLAN) POUR PROPOSER UN ART DE L'ÉCOUTE QUI S'EXPOSE AU GRÉ DE CRÉATIONS (YANNICK DAUBY, EMMANUELLE TAURINES, ARTE RADIO, GILBERT RACINA ET LUCIEN BERTOLINA...).

Toutes ces formes sont le résultat de travaux accompagnés, produits ou co-produits par Grenouille-Euphonia (la radio, le studio de création, le projet dans son ensemble), souvent dans le cadre de résidences en plusieurs temps.

C'est dans ce cadre que le collectif Ici-Même [Grenoble] présentera deux formes d'exploration sensible de l'espace urbain: des concerts de sons de ville et un dispositif de cinéma radioguidé à travers les rues.

Les projets d'Ici-Même se construisent lentement à partir d'une approche désintéressée: partager un regard artistique sur la ville. Mais comment aborder cette chose hybride et infiniment complexe? D'autant plus quand la démarche est nomade, que l'artiste ne fait que traverser des lieux dans lesquels il n'a pas le temps de se fixer. A l'exacte opposée d'une expertise, le collectif revendique son ignorance. Il n'en est que plus réceptif à ce qu'il découvre. Comme l'écrit Julien Green, le but parfois n'est pas « de transformer l'inconnu en connu, mais de rechercher l'inconnu pour lui-même et de vivre dans son voisinage ».

Corinne Pontier, directrice artistique du collectif: « Quand nous intervenons quelque part, nous savons que nous sommes étrangers et que nous ne sommes pas là pour longtemps. Comment plonger dans ce contexte tout en faisant sens? Tout le processus de travail repose sur des pratiques qui induisent du contact, obligent à parler, à raconter, à circuler lentement... La préparation de la forme artistique impose notre présence physique, corporelle. C'est cette préoccupation d'être là qui doit nous permettre de faire sens ».

Ce n'est pas le temps de résidence qui est primordial, mais l'intensité de la présence. Dans le cadre d'Engrenages, Ici-Même s'installe pendant 8 jours, du 13 au 20 mai, dans les locaux de la Compagnie. Un « campement laboratoire » qui se veut autant un lieu de vie que de travail à « vue », ouvert de manière informelle au public. C'est sur ce principe que les projets trouvent leur forme. Avec le moins d'idées préconçues possible, avec des détours et des allers retours. C'est d'ailleurs lors d'une résidence à la Compagnie, mais il y a 5 ans et dans un tout autre contexte (la présentation d'un ouvrage Les Paysages étaient extraordinaires) que le collectif a mené sa première exploration urbaine « Les yeux fermés ». Depuis, le dispositif

s'est affiné pour devenir Concerts de sons de ville, mais, il reste évolutif et souple. Corinne Pontier: « L'expérience donne à entendre la ville autrement en jouant sur les décalages de perceptions et les interactions entre le sonore et le corporel ». S'ouvre alors pour l'auditeur-acteur « un temps dilaté dans lequel, entre fiction et réel, il peut recomposer son propre paysage. Une sorte de cinéma pour les oreilles ». Onze flâneries aveugles d'une heure trente environ se dérouleront ainsi (du 21 au 25 mai), dans différents quartiers de Marseille, de jour, mais aussi de nuit...

Avec le Cinéma radioguidé, c'est un film qui circule entre nos oreilles. La fiction vise à nous mettre en action, à être acteur d'un scénario qui se déroule à la fois dans l'espace urbain réel et dans notre tête. Le moteur est éminemment politique, mais au lieu de passer par des discours théoriques, il agit directement sur les corps. Le déplacement physique proposé doit échapper aux conditionnements sociaux et politiques. Il est fait de mouvements de regroupements et de dispersions, de dérives organisées... « au carrefour du jeu et de l'insurrection ». Il ouvre des marges de manœuvre et ce à l'intérieur d'espaces soi disant publics, mais de plus en plus réglementés et cloisonnés. Cette histoire veut éviter les contrôles et la vidéo surveillance. Elle se dérobe même à ceux qui la mettent en œuvre, car, les deux séances (les 24 et 25 mai, à 11h) sont aussi diffusées en direct sur les ondes (88.8) et sur le net (<http://www.grenouille888.org>) ce qui potentiellement permet de toucher beaucoup de monde... Et, le 25 mai, à Bruxelles, un autre groupe se mettra lui aussi en marche. Dans un tout autre décor, mais avec les mêmes images mentales en tête.

**Fred KHAN**

MARCHER DANS LE TUNNEL OÙ PASSE D'ORDINAIRE LE TRAIN DE LA CÔTE BLEUE, EN ÉCOUTANT LE SON DES CAILLOUX SOUS VOS PIEDS. TRAVERSER UNE CITÉ DES QUARTIERS NORD, LA NUIT, ET DÉCOUVRIR QUE VOUS Y ÊTES EN TOUTE CONFIANCE. RENTRER ENTIÈREMENT DANS UN FIGUIER, GLISSER ENTRE DES CONTAINERS, BIVOUAQUER SUR LA SCÈNE DE THÉÂTRE... C'EST CE QUE PROPOSE, ENTRE AUTRE, LE MERLAN CE WEEK-END AU COURS DE SA « TRAVERSÉE URBAINE ». ELLE AURA LIEU DE VENDREDI 19H À SAMEDI 13H, ORGANISÉE PAR LE COLLECTIF D'ARTISTES GRENOBLOIS ICI-MÊME [GR.] ET PERMETTRA AUX INSCRITS QUI LES ACCOMPAGNENT DE PERCEVOIR LEUR VILLE DE MARSEILLE, QU'ILS PENSENT SI BIEN CONNAÎTRE, DE FAÇON DIFFÉRENTE.

La même promenade nocturne s'est déjà faite la semaine dernière. Et puis l'an dernier également. Elle a maintenant ses fans, séduits par l'expérience, qui reviennent chaque fois. Des hommes et des femmes, des jeunes et des moins jeunes. Et c'est vrai que c'est tentant d'aller là où les autres ne vont jamais, d'enjamber les barrières, de pousser les expériences et de dépasser l'heure où le vulgum pecus va dormir pour rencontrer aux hasard des routes les gens de la nuit qui ne sont pas ceux des boîtes, voir les couleurs du tout petit jour et, au bout du chemin, dormir auprès d'autres, des presque inconnus, sur la scène d'un vrai théâtre. Et puis se réveiller, étonné de ne pas avoir eu peur, d'avoir dépassé la fatigue, d'avoir perçu autrement la ville que l'on croyait connaître. Et partager un petit déjeuner, des souvenirs et des émotions avec ceux qui, comme nous, ont eu envie de tenter l'aventure.

**Anne-Cécile S. MICHELET** 10 juin 2010

## HAVE A DREAM DANS LA FOLIE

compagnie Ici-Même (38)

spectacle du In, Création 2010 / / / vu le mercredi 21 juillet 2010 à 17 h dans le cadre du festival Chalon dans la rue / / / *Radio-guided movie*

Une forme originale pour débiter le festival que cette proposition du In. Le public est invité à se laisser guider à travers la ville par une bande son radiophonique et d'être à la fois premier rôle, figurant ou spectateur de ce *Road Movie* sur bande FM.

Chaque specta(c)teurse voit remettre une radio avec écouteur, et se laisse porter par ces voix qui nous invitent à découvrir la ville sous un autre regard. Limité à une centaine de personnes, nous voilà lâchés, écouteur aux oreilles, et chacun suit ce que lui dit son oreillette: « Dirigez vous vers la gare, arrêtez vous, dispersez vous..., changez de direction... ». On perçoit d'un coup cette nouvelle chorégraphie qui s'organise, quand cent personnes envahissent la gare, flânent, tel un *happening*. Les autres passants du coup s'interrogent. Qu'est-ce que c'est donc ça? On nous invite à découvrir la ville sous ses formes géométriques, ses verticales et ses horizontales, on cherche les reflets dans les vitrines... on se laisse radio guider à travers l'espace urbain et on pose un regard nouveau sur ce qui nous entoure, murs et hommes. « Suivez une personne habillée de rouge... ». Au-delà de notre regard sur la ville, c'est aussi notre rapport aux autres qui est interrogé... « Attention, vous êtes suivi..., Cachez-vous... », « Faîtes tourner longtemps autour du rond point, la voiture immatriculée treize... » Et l'on découvre cette voiture qui tourne sans cesse autour de ce rond-point... L'interaction s'effectue avec les événements qui se passent dans la ville, sans tomber dans l'évènementiel et le spectaculaire. On se laisse vraiment porter par ce parcours solitaire et solidaire. C'est une belle expérience que seule la rue peut faire partager, et c'est ce qui en fait tout son charme...

**Éric JALABERT** juillet 2010

## ICI-MÊME, LA VILLE COMME UN AUTRE AILLEURS

PSYCHANALYSÉ, RADIOGRAPHIÉ, INTERPRÉTÉ : L'URBAIN DANS SA DIMENSION LA PLUS BRUTE EST DEVENU UN ENJEU ARTISTIQUE MAJEUR DE LA CRÉATION CONTEMPORAINE. APRÈS LEURS AGENCES DE CONVERSATION ET LEUR CONGRÈS DES EXPERTS PROPOSÉS EN AVRIL DANS LE CADRE DU CYCLE "EN CORPS URBAINS" AU THÉÂTRE DU MERLAN, LE COLLECTIF ICI-MÊME REVIENT AU CŒUR DE SA MATIÈRE DE CRÉATION POUR DES CONCERTS DE SONS DE VILLE OÙ IL ENTRAÎNE LES PUBLICS, À L'AVEUGLE, DANS UNE (RE)DÉCOUVERTE SENSITIVE ET SIDÉRANTE. ENTRETIEN AVEC CORINNE PONTIER, UNE DE SES MEMBRES.

**Hervé Lucien :** Plus qu'un décor ou un alibi, la ville devient une véritable matière de création à chacun de vos projets. Comment en êtes-vous arrivés à ce type d'interventions ?

**Corinne Pontier :** *L'Agence de Conversations* est un dispositif que nous avons commencé il y a une dizaine d'années et qui regroupe une partie de nos interrogations sur l'espace public. Le point de départ, ce sont les élections présidentielles de 2002 où Jean-Marie Le Pen est arrivé au deuxième tour : nous étions en cours de création à Grenoble et nous avons suspendu nos actions. Nous nous sommes alors laissés emporter dans le flux de cet événement. Un véritable mouvement de parole est né dans l'espace public dans lequel nous nous sommes immiscés et que nous avons même amplifié avec nos actions. Nous étions jusque-là moins dans la parole que dans le travail d'usage décalé de l'espace public, nourri par des personnes venant de l'anthropologie, de la sociologie. L'idée restait de travailler sur le ralentissement du temps, l'écoute.

**H. L :** La notion de témoignage est cruciale dans votre travail.

**C. P :** Oui, car il s'agit de partir de constats. La notion de série aussi est importante, ce travail prend et dure longtemps : nous traversons le temps, ce n'est pas une action isolée, nous en menons parfois de façon complètement invisible, sans que ce soit annoncé, sans instrumentalisation par la politique de la ville... Ce qui nous intéresse, c'est d'être à un endroit où la rencontre avec l'autre est non anticipée, non repérée, non signalée. Chaque personne est captée aléatoirement dans les flux hasardeux de la ville. Nous nous intéressons aux interstices de la ville comme aux interstices de la conversation.

**H. L :** Est-ce un parti pris documentaire ?

**C. P :** Nos *Traversées de nuits* ou les *Concerts de Sons de ville* sont des écritures proches du documentaire de création, car il y a tout de même une part de subjectivité, qui est annoncée. La notion documentaire relève du champs large que nous établissons dans nos recherches, de l'accumulation de points de vue. Ces projets seraient ainsi de longs travellings à travers notre sujet. Nous venons du spectacle vivant, de la fiction, mais avec le temps nous avons épuré notre discours pour laisser parler le sujet lui-même : nous considérons que l'imprévisible du réel peut profitablement remplacer le côté spectaculaire d'un événement artistique.

**H. L :** Votre démarche est à la fois une approche du public et un “spectacle” : le rendu artistique est-il aussi important que les liens qui se tissent avec les participants ?

**C. P :** C’est en grande partie lié à notre passé dans le spectacle vivant, où la place du public a été longuement interrogée. Au sein d’Ici-Même, nous en arrivons aujourd’hui à ne plus savoir qui est qui. Nous voulons donner la possibilité de traverser plusieurs positions alternativement, sans emprisonner les sujets : il s’agit pour le public comme pour nous-mêmes de circuler, d’être toujours en déplacement dans différents états et positionnements.

**H. L :** Pour 2013 vous projetez un “Opéra-Tour” pour saisir les flux de la ville. En quoi consiste ce projet ?

**C. P :** C’est une mise en récit d’expériences invisibles sur lesquelles nous travaillons actuellement, une sorte de partition, de “livret d’opéra” mais aussi un carnet de rendez-vous. Il est bâti sur une série d’expériences proposées autour des “plateformes” marseillaises, des lieux de flux : entrées/sorties de ville, d’usagers, de marchandises, de moyens de communication, de déchets... Nous n’avons pas voulu nous positionner uniquement sur des quartiers mais sur des rapports à la ville plus larges en choisissant d’investir ces échangeurs qui échappent à la politique locale. Notre géographie de projet pose ainsi un calque supplémentaire sur la ville.

**H. L :** Vous avez été lauréats *Mécènes du Sud* en 2008 et vous revenez dans le dispositif cette année. Cela vous apporte quoi ?

**C. P :** C’est très important pour la mise en place de nos projets sur Marseille : il existe un écho certain aux problématiques d’espace public et aux activités de la ville portées par les grandes entreprises, sur lesquelles *Mécènes du Sud* nous fournit un éclairage intéressant et se révèle une ressource indispensable.

**Hervé LUCIEN** juin 2012

**Formule 1****LE THÉÂTRE DU MERLAN SE LA JOUE HÔTEL MEUBLÉ**

LE THÉÂTRE DU MERLAN FAIT PEAU NEUVE LE TEMPS DU PROJET **OPERATOIR**, SÉRIE D'EXPÉRIENCES SENSORIELLES ET DE DÉAMBULATIONS SAUGRENUES DANS LA VILLE, HORS DES SENTIERS BATTUS, DE JOUR COMME DE NUIT, EN INTÉRIEUR OU EN EXTÉRIEUR. PENDANT UN MOIS, LE MERLAN SE TRANSFORME EN HÔTEL PARTICULIER. **VISITE GUIDÉE DANS L'ANTRE DU «FOUNDOK».**

Si le théâtre du Merlan ne possède pas le charme ancien du théâtre du Gymnase ni celui, plus moderne, du théâtre de la Criée, son intérieur entièrement réaménagé en espace de vie par le collectif grenoblois Ici-Même ne manque pas de classe. Plus encore peut-être qu'un hôtel arabe, comme le suggère son nom «Foundok», le lieu a des allures de vieux paquebot échoué dans une baie ou amarré depuis longtemps au quai du quartier Picon-Busserine.

Après avoir visité l'Hypermédiathèque, sorte de bibliothèque-salon doté d'un fonds de documents et de livres prêtés ici et là, la troupe de visiteurs s'ébranle vers les entrailles du navire, suivant méticuleusement une carte imprimée par le collectif. Empruntant un sombre escalier éclairé par une seule lumière artificielle, les éclats de voix se muent en chuchotements. Des sons un peu mystérieux ou inquiétants de tuyauterie renforcent au côté irréel du lieu.

Les premiers dormeurs du Foundok débouchent ensuite dans le dortoir, amphithéâtre transformé en un ensemble d'installations en bois, petites cahutes éclairées d'une lumière tamisée. Au fond, le lit nuptial - à baldaquin recouvert d'un filet de pêche en guise de voile - sera tiré au sort entre la vingtaine de participants inscrits pour la soirée. Sur le côté, un grand drap blanc suspendu côté Est recevra le lever du jour, simulé par une lumière projetée, pour réveiller en douceur les endormis. La fin de la boucle conduit aux effluves montantes de la cuisine, annonçant le commencement imminent de la soirée. Chaque soir, le programme – comme le plat ? – sera différent.

**E.C**

Corinne Pontier, directrice du collectif Ici-Même espère avoir «semé les graines pour obtenir des regards déplacés sur la ville. Opératour [dans lequel s'inscrit Foundouk - ndlr] est un projet un peu fou, ambitieux, où nous essayons d'avoir une emprise sur toute la ville, par des actions de jour comme de nuit. La multitude de micro actions finit par fabriquer de nouveaux paysages urbains.» Avec Foundouk, «nous avons souhaité détourner le lieu, en faire un quartier général pour vivre. Nous nous sommes demandé : que faire de tous ces espaces ? Premier constat : le centre urbain du Merlan est un espace public incontournable dans le quartier, c'est l'endroit où l'on se donne rendez-vous, la place publique de ce quartier. Nous sommes intéressés à ce lieu comme on s'intéresse à une gare.»

En sous-titres, le Merlan a davantage intéressé les artistes grenoblois comme lieu de passage dans un quartier plutôt que comme un site dédié à la culture. Scène nationale implantée dans les quartiers Nord, le Merlan se voit souvent reprocher – malgré une politique tarifaire avantageuse à destination des habitants du quartier – de rester un objet échoué dans un monde avec lequel il n'a que peu d'interactions. Pour un projet comme Foundouk et plus largement comme Operatour, censé interroger l'espace public, en bousculer les usages et se l'approprier par des expériences sensorielles, la question du public visé se devait d'être posée.

A ce sujet, Corinne Pontier répond sans détour : «Associer les habitants du quartier, nous n'y croyons pas, surtout en cette année capitale où tous les projecteurs sont braqués sur Marseille. Clairement, le projet ne s'adresse pas spécialement aux habitants du quartier, ce n'est pas notre but. Nous souhaitons interroger les usages de l'espace public, qui sont peut-être aussi les leurs, tout comme ceux des passants, des anonymes. Ce n'est pas facile de se laisser perturber par un regard d'artiste. La question est qui fréquente quoi ? Et ce ne sont pas toujours les mêmes personnes que l'on touche, sur les projets en intérieur ou en extérieur, le soir ou pendant la journée. Certains, pour Foundouk par exemple, viennent spécialement le soir. Désenclaver le lieu, circuler autour, se focaliser sur l'aspect traversant de celui-ci, voilà ce qui nous semble important. Après bien sûr, c'est tant mieux si les habitants du quartier participent.» Pour le reste, le succès du Foundouk repose quasi exclusivement sur le bouche-à-oreille. Ce qui fonctionne plutôt bien dans les quartiers marseillais.

## **et aussi**

Ici-Même invité à l'émission *Multipiste* d'Arnaud LAPORTE sur France culture, les 27 et 28 avril 2004 à l'occasion de la sortie du livre *Les Paysages étaient extraordinaires*. Entretien et diffusion d'un extrait du CD audio inséré dans le livre.

Ici-Même invité à l'émission *Minuit dix (studio 168)* le 5 décembre 2008

Ici-Même sur Arte Radio et Telerama.fr à l'occasion des concerts de sons de ville à la gare d'Austerlitz (décembre 2008)

Ces émissions sont à écouter sur le site internet d'Ici-Même: [www.icimeme.org](http://www.icimeme.org)